n° 202

FICTION

oct. 1970

NOUVELLES

CHRONIQUE

Couverture de Michel Desimon

Au prochain sommaire de "Fiction":

THEODORE STURGEON

L'hôte parfait

JOHN COLLIER

Le serpent de mer

JOEL TOWNSLEY ROGERS

Reflet dans un miroir

JOHN BRUNNER

Coupe sombre



titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

titres à paraître :

17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île du mort
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître. voir page suivante.

galaxie/bis

bulletin d'abonnement:

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger: 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro ....

Je règle par **(cocher la case correspondante)**

☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse: FS 26 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112

Pour la Belgique: FB 300 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

galaxie/bis

bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis:

☐ 7 – PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 – DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 – ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 – PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 – PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 – JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 – HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 – JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
☐ 15 – PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
☐ 16 – WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

Chaque volume: 6 F.
(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

ROBERT

BLOCH

Un jouet pour Juliette

Ce récit de Robert Bloch et celui d'Harlan Ellison qui lui succède sont à lire à la suite l'un de l'autre. Tous deux forment en effet un diptyque dont l'origine est assez particulière. En 1967 paraissait aux Etats-Unis une anthologie vite devenue mémorable : Dangerous visions. *Ce copieux volume de plus de cinq cents pages renfermait trente-trois nouvelles de science-fiction réunies par Harlan Ellison. Il était exceptionnel à plus d'un titre : d'abord toutes ces nouvelles étaient inédites et écrites spécialement, à la demande d'Ellison, pour ce livre ; ensuite le concept de base qui avait présidé à la formation du volume était le suivant : présenter systématiquement des textes qui normalement n'auraient pu voir le jour dans les magazines courants de science-fiction — soit à cause de leur audace littéraire, soit à cause de leur audace tout court. Une gamme très étendue d'auteurs se trouvait réunie au sommaire, depuis les « anciens » (Asimov, del Rey, Pohl, Farmer, Leiber, Anderson, Sturgeon) jusqu'aux (plus ou moins) « modernes » (Silverberg,*

Dick, Sladek, Ballard, Brunner, Spinrad, Zelazny, Delany). Le succès de cette anthologie destinée à devenir un ouvrage classique fut tel que, deux ans plus tard, Ellison publiait un second tome de Dangerous visions, *entamant peut-être ainsi — qui sait ? — une série régulière.*

C'est du premier Dangerous visions *que sont extraites les deux nouvelles de Bloch et d'Ellison lui-même que nous présentons aujourd'hui dans* Fiction. *Reste à expliquer pourquoi elles se font suite. La nouvelle de Bloch avait été commandée à celui-ci par Ellison, qui lui en avait suggéré la trame (pour une raison sur laquelle nous reviendrons). Ayant reçu le manuscrit de Bloch, Ellison sentit que l'idée n'était pas épuisée ; il éprouva le désir d'apporter sa propre contribution à l'œuvre ainsi entreprise —* de continuer *en somme l'histoire là où Bloch l'avait laissée. Ce qu'il fit, avec l'accord de Bloch. Ainsi fut obtenu, sans avoir été prémédité, le curieux « doublé » que vous allez lire. En un certain sens, il faut bien l'avouer, Ellison a joué un sale tour à Bloch... Car si la nouvelle de celui-ci est l'exposé du thème, celle d'Ellison en est l'orchestration, ô combien parachevée. En d'autres termes Ellison a utilisé Bloch comme tremplin. Mis en présence du résultat final, Bloch prit apparemment la chose avec fair-play, à en juger par les lignes dithyrambiques qu'il a consacrées à Ellison en présentant sa nouvelle dans le volume !*

D'autres détails sur la genèse de ces récits et sur le thème qui leur a servi de fil conducteur figurent dans l'introduction de la nouvelle d'Ellison. Mais en premier lieu lisez celle de Bloch.

A. D.

JULIETTE entra dans sa chambre en souriant, et mille autres Juliette lui renvoyèrent son sourire. Car les murs étaient tapissés de miroirs, et le plafond serti de multiples facettes qui réfléchissaient son image.

Partout où se portait son regard, elle voyait les mêmes boucles blondes encadrant un visage délicat, radieux amalgame d'ange et d'enfant, formant un contraste avec la riche plénitude du corps entrevu sous le déshabillé vaporeux.

Mais ce n'était pas à son image que Juliette souriait. Elle souriait parce qu'elle savait que grand-père était de retour et qu'il lui avait apporté un nouveau jouet. Encore quelques instants et le jouet, après avoir été décontaminé, lui serait livré. Elle voulait être prête.

Juliette tourna la bague qu'elle avait au doigt et les miroirs

s'obscurcirent. Un tour de plus, et la pièce serait plongée dans l'obscurité totale ; un tour en sens inverse, et tout s'illuminerait brillamment. C'était une question de choix... mais n'était-ce pas là, justement, le secret de la vie ? Choisir, pour le plaisir.

Et ce soir, quel allait être son plaisir ?

Juliette s'avança vers l'un des panneaux réfléchissants devant lequel elle passa la main. La glace coulissa pour révéler une cavité en forme de cercueil creusée dans le roc, avec les brodequins et les poucettes à bonne hauteur.

Un instant, elle hésita. Ce jeu-là, il y avait des années qu'elle n'y avait pas joué. Une autre fois peut-être. Juliette agita de nouveau la main et le panneau de glace vint reprendre sa place devant l'ouverture.

Silencieusement, elle erra d'un miroir à l'autre, ouvrant tour à tour chaque panneau pour en inspecter le contenu. Il y avait le chevalet, puis le tabouret, avec un assortiment de fouets posés sur le bois parsemé de taches sombres. Il y avait aussi la table de dissection, vieille de plusieurs siècles, avec ses instrument bizarres. Et, derrière le panneau suivant, les électrodes, capables de provoquer les plus grotesques grimaces et contorsions de douleur, sans parler des hurlements. Mais bien sûr, dans une pièce parfaitement insonorisée, les hurlements ne comptaient guère.

S'approchant de la paroi, Juliette agita de nouveau la main et le miroir obéissant coulissa, révélant un jouet presque oublié. C'était l'un des premiers objets que grand-père lui avait donnés et il était très vieux, comme un sarcophage. Comment cela s'appelait-il donc ? Oui... la Vierge de Fer de Nuremberg, avec ses pointes acérées à l'intérieur du couvercle. On enchaînait un homme à l'intérieur, et on tournait la petite manivelle servant à refermer le couvercle, en prenant bien son temps, et les pointes pénétraient lentement, aux coudes, aux poignets, aux chevilles et aux genoux, à l'aine et aux yeux. Il fallait bien éviter, surtout, de se laisser prendre au jeu et de tourner trop vite, car cela gâchait le plaisir.

Grand-père lui avait montré comment faire fonctionner la Vierge la première fois qu'il lui avait ramené un véritable jouet *vivant*. C'était grand-père, d'ailleurs, qui lui avait tout montré. Il savait tant de choses. Il lui avait donné même son nom — Juliette — d'après un de ces vieux livres imprimés sur papier qu'il avait découverts un jour, du philosophe Sade.

Grand-père rapportait les livres du passé, de la même manière qu'il lui ramenait ses jouets. Il était le seul à pouvoir aller dans le passé, car lui seul possédait le translateur.

Le translateur était une machine très ingénieuse, capable d'atteindre des fréquences vibratoires propres à la libérer du champ de cohésion temporelle. Au repos, ce n'était qu'une sorte d'énorme cube, de la taille d'une petite chambre. Mais lorsque grand-père se mettait aux commandes et que les vibrations commençaient, elle devenait floue et finissait par disparaître. Elle était toujours là, expliquait grand-père — du moins, la *matrice* demeurait en tant que point fixe dans le temps et dans l'espace — mais tout ce qui se trouvait à l'intérieur du cube pouvait se déplacer librement dans le passé, selon la programmation préalable des commandes. A son arrivée, l'opérateur restait invisible, ce qui était plutôt un avantage lorsqu'il s'agissait de recueillir des objets et de les ramener. Grand-père avait ainsi récupéré toutes sortes d'objets intéressants dans des entroits quasi-mythiques : la grande bibliothèque d'Alexandrie, la pyramide de Chéops, le Kremlin, le Vatican, Fort Knox — tous lieux dépositaires du plus grand savoir et des plus grands trésors, il y avait de cela des milliers d'années. C'était surtout cette période-là du passé qui l'intéressait, celle d'avant les guerres thermonucléaires et les ères robotiques. Naturellement, les livres, les bijoux et autres objets de métal étaient sans utilité, sauf pour un amateur d'antiquités, mais grand-père avait toujours eu un tempérament romantique et la belle époque le passionnait.

Il était étrange qu'un homme comme grand-père fût le propriétaire du translateur ; mais, naturellement, ce n'était pas lui qui l'avait fabriqué. En réalité, c'était le père de Juliette, et après sa mort, grand-père en avait pris possession. Juliette le soupçonnait même d'avoir tué son père et sa mère tandis qu'elle était bébé, mais elle n'avait jamais pu approfondir la chose. Non que cela eût une grande importance : grand-père était toujours très gentil avec elle, et de plus il mourrait bientôt et le translateur serait alors à elle.

Ils plaisantaient souvent là-dessus : « J'ai réussi à faire de toi un monstre, » disait-il, « et un jour tu finiras par me détruire. Après quoi, comme de bien entendu, tu procéderas à la destruction du monde — ou du peu qu'il en reste. »

— « Et tu n'as pas peur ? » le taquinait-elle.

— « Certainement pas. C'est au contraire ce à quoi je rêve : la destruction de toute chose. La fin de cette stérile décadence. Te rends-tu compte qu'il fut un temps où la planète comportait trois milliards d'habitants ? Au lieu d'un peu moins de trois mille à présent ! Condamnés à vivre à l'intérieur de ces dômes, prisonniers d'eux-mêmes et confinés à jamais sur un monde stérile, expiant les péchés de leurs pères qui ont empoisonné non seulement leur planète mais aussi l'espace extérieur en voulant jouer avec l'équilibre atomique de l'univers. Virtuellement, l'humanité est déjà en voie d'extinction ; tu ne ferais que donner un coup de pouce au processus final. »

— « Mais si nous utilisions le translateur, par exemple, pour retourner dans une autre époque ? » avait-elle demandé.

— « Pour retourner où ? Le continuum est immuable ; les événements se suivent et s'enchaînent inexorablement pour nous ramener à un présent dont l'inévitable aboutissement est la destruction totale. Bien sûr, nous assurerions notre survie à titre individuel et temporaire, mais à quoi bon ? Aucun d'entre nous n'est équipé pour survivre dans un milieu plus primitif. Autant rester où nous sommes et profiter du moment présent au maximum. Mon plaisir, c'est d'être l'unique propriétaire et utilisateur du translateur. Et le tien, Juliette... »

Là, grand-père se mettait à rire. Ils riaient tous les deux, car ils savaient en quoi consistait son plaisir à elle.

A l'âge de onze ans, Juliette avait tué son premier jouet : un petit garçon. Grand-père le lui avait rapporté du passé, en guise de présent exceptionnel destiné à ses jeux. Mais il n'avait pas voulu coopérer, alors elle avait perdu patience et l'avait battu à mort avec une verge d'acier. Puis grand-père lui avait ramené un jouet un peu plus âgé, à la peau brune, qui avait parfaitement coopéré, mais à la fin elle s'en était lassée et un jour qu'il dormait dans son lit elle l'avait attaché et s'était munie d'un couteau.

Un peu avant qu'il meure, Juliette avait découvert de nouvelles sources de plaisir, et naturellement grand-père s'en était aperçu. C'était la raison pour laquelle il l'avait baptisée « Juliette » ; il semblait approuver au plus haut point, et c'est à partir de là qu'il lui avait apporté tous les objets qu'elle conservait dans sa chambre derrière les miroirs. De plus, il profitait toujours de ses incessantes incursions dans le passé pour lui ramener de nouveaux jouets.

Etant invisible, il pouvait les prendre pratiquement partout où il passait : il n'avait qu'à utiliser sur eux un étourdisseur et les transporter avec lui lors de son retour. Naturellement, chacun des jouets devait être soigneusement décontaminé ; le passé pullulait de micro-organismes. Mais une fois convenablement aseptisés, ils étaient livrés à Juliette pour ses plaisirs, et depuis sept ans elle avait rarement eu l'occasion de s'ennuyer.

Le plus délicieux, c'était toujours cette période d'attente juste avant l'arrivée d'un nouveau jouet. A quoi allait-il ressembler, cette fois-ci ? Grand-père s'était toujours montré très attentionné ; il s'assurait généralement que les jouets parlaient et comprenaient l'anglien — ou « anglais », comme on disait dans le passé. La communication verbale avait en effet son importance, surtout si Juliette voulait mettre en pratique les préceptes du philosophe Sade et se livrer à quelque forme de rapport sexuel avant de passer à des plaisirs plus vifs.

Mais, pour en revenir à son attente, ce nouveau jouet allait-il être jeune ou vieux, farouche ou soumis, mâle ou femelle ? Elle en avait eu de toutes sortes, avec toutes les combinaisons possibles. Parfois, elle les gardait vivants plusieurs jours de suite avant de s'en lasser — ou avant que les raffinnements dont elle était capable les fassent expirer. D'autres fois, elle voulait que tout se passe très vite ; ce soir, par exemple, elle savait que seule la plus directe et la plus primitive des actions serait en mesure de la satisfaire.

A cette pensée, Juliette cessa d'errer d'un miroir à l'autre et marcha d'un air décidé vers le lit. Elle souleva le couvre-lit et passa la main sous l'oreiller. Il était toujours là... le grand couteau à la lame cruelle et effilée. Elle savait, à présent, ce qu'elle allait faire : elle conduirait au lit son nouveau jouet, en sa compagnie, et juste au bon moment, elle s'arrangerait pour combiner ses plaisirs. Si elle pouvait synchroniser son coup de couteau...

Elle frissonna de plaisir anticipé, puis d'impatience.

Que serait son nouveau jouet ? Elle se remémora celui, digne et suave, qu'elle avait eu une fois — Benjamin Bathurst, tel était son nom : un diplomate anglais du temps des guerres napoléoniennes, avait dit grand-père. Et, tout digne et suave qu'il était, il n'avait pas résisté bien longtemps au corps provocant qui l'attirait vers le lit. Et il y avait eu cette aviatrice américaine, venue d'un peu plus tard dans le passé, et même une fois, en guise

de festin hors série, l'équipage au complet d'un vaisseau à voiles appelé la *Marie Céleste.* Ils avaient duré des semaines !

De façon inattendue, il lui était même arrivé de lire après coup des commentaires à propos de certains de ses jouets. Car lorsque grand-père les abordait avec son étourdisseur et les ramenait ici, ils disparaissaient définitivement du passé. Et, s'ils étaient tant soit peu connus ou importants à leur époque, leur absence était remarquée. C'est ainsi que, parfois, les livres rapportés par grand-père mentionnaient telle ou telle « disparition mystérieuse » dont le mystère, évidemment, n'avait jamais pu être éclairci. Que tout cela était délicieux !

Juliette arrangea soigneusement l'oreiller et remit le couteau en place. Elle ne se tenait plus d'impatience maintenant. Qu'est-ce qui pouvait bien causer un tel retard ?

Elle se força à marcher jusqu'au pulvérisateur et abaissa le levier tout en laissant glisser à terre son déshabillé, exposant son corps à un nuage odoriférant. C'était la dernière touche avant la séduction finale. Mais... pourquoi donc n'arrivait-il pas ?

Soudain la voix de grand-père lui parvint par l'auditor :

— « Je t'envoie une petite surprise, ma chérie. »

C'est ce qu'il disait toujours ; cela faisait partie du jeu.

Juliette abaissa le levier du communicateur. « Ne me fais pas languir, » supplia-t-elle. « Dis-moi ce que c'est. »

— « Un Anglais. Fin de l'époque victorienne. Un monsieur très comme il faut, à en juger d'après son apparence. »

— « Jeune ? Beau ? »

— « Acceptable. » Grand-père gloussa. « Tes appétits te trahissent, ma chère. »

— « Qui est-ce ? Il est dans les livres ? »

— « Nous n'avons pas pu savoir son nom. Aucun indice n'a permis de l'identifier pendant la décontamination. Mais à en juger par ses manières, la façon dont il est vêtu et la sacoche noire qu'il portait aux premières heures de la matinée lorsque je l'ai découvert, ce doit être un médecin qui revenait d'une urgence. »

Naturellement, Juliette savait grâce à ses lectures ce qu'était un « médecin », de même qu'elle n'ignorait pas le sens du mot « victorien » ; et, confusément, elle sentait que la combinaison sonnait juste à souhait.

— « Très comme il faut ? » minauda-t-elle. « J'ai l'impression qu'il va avoir un choc. »

Grand-père se mit à rire. « Toi, j'ai l'impression que tu as ta petite idée. »

— « C'est vrai. »

— « Je peux regarder ? »

— « S'il te plaît... pas cette fois. »

— « Très bien. »

— « Ne sois pas fâché, dis. Je t'aime. »

Et Juliette coupa le contact. Juste à temps, car la porte s'ouvrit à ce moment-là et le jouet entra.

Elle le regarda longuement. Grand-père avait dit vrai. Le jouet était de sexe mâle ; il devait avoir dépassé la trentaine et était doué d'un pouvoir de séduction qui n'était nullement dû à la beauté. Car comment aurait-il été beau, tout de noir vêtu, avec ces favoris ridicules ? Il y avait dans son apparence une sorte de réserve embarrassée, un air de raffinement guindé qui était presque déprimant. Et naturellement, lorsqu'il aperçut Juliette dans son déshabillé suggestif, il se mit, littéralement, à *rougir*.

Cette réaction déchaîna l'enthousiasme de Juliette. Un Victorien rougissant... charpenté comme un taureau... ignorant, par surcroît, qu'il était à l'abattoir !

C'était si amusant qu'elle ne pouvait plus se contenir. Elle s'avança vers lui et l'enlaça.

— « Qui... qui êtes-vous ? Où suis-je ? »

Les questions classiques, posées de la même voix classique. En temps ordinaire, Juliette se serait amusée à les éluder par des réponses destinées à émoustiller et à aguicher sa victime. Mais, ce soir, elle ressentait un désir pressant qui ne fit que s'accroître lorsqu'elle étreignit son jouet et l'attira vers le lit.

Le jouet commençait à réagir ; sa respiration se fit oppressée. Mais il était toujours désorienté : « Je ne comprends pas. Dites-moi... Suis-je en vie ? Ou sommes-nous au ciel ? »

Le déshabillé de Juliette s'ouvrit tandis qu'elle se laissait tomber en arrière. « Tu es vivant, mon chéri, » murmura-t-elle. « Merveilleusement vivant. » Et, tandis qu'elle se mettait en devoir de prouver cette assertion, elle ajouta en riant : « Mais beaucoup plus près du ciel que tu ne crois. »

Et, pour prouver cette assertion-là, elle glissa sa main libre sous l'oreiller, à la recherche du couteau.

Mais le couteau n'y était plus. Déjà, comme animé d'une vie propre, il avait rejoint la main du jouet, qui n'était plus un monsieur comme il faut mais un visage de cauchemar à peine entrevu avant l'éblouissant impact de la lame qui retomba encore, et encore et encore...

Naturellement, la pièce était insonorisée, et ce n'était pas le temps qui manquait. Ce n'est que plusieurs jours après qu'on découvrit ce qui restait du corps de Juliette.

Tandis qu'à Londres, après un dernier crime mystérieux aux petites heures du matin, la police ne remit jamais la main sur Jack l'Eventreur...

Traduit par Guy Abadia.
Titre original : A toy for Juliette.

HARLAN

ELLISON

Le rôdeur dans la Cité à la lisière du Monde

Quelques explications d'abord sur le choix de Jack l'Eventreur. En 1943, Robert Bloch publiait une nouvelle intitulée Yours truly, Jack the Ripper *(Votre dévoué Jack l'Eventreur), qui est restée une de ses œuvres les plus célèbres. Son thème était simple : par ses meurtres, Jack l'Eventreur s'est concilié les faveurs des dieux des ténèbres qui lui ont accordé l'immortalité, et il continue à tuer à travers le monde et à travers le temps. Cette notion d'un Jack l'Eventreur continuant éternellement à accomplir ses forfaits avait toujours fasciné Ellison, et il était hanté par l'idée d'une nouvelle où Jack, créature du brouillard et de la nuit, se retrouverait dans un monde futur aseptisé et automatisé pour y poursuivre sa carrière. C'est là le thème qu'il suggéra à Bloch de traiter... et qu'il reprit en mains une fois que le texte de Bloch eut donné l'essor décisif à son imagination.*

Cela dit, il faut avertir les âmes sensibles qu'Ellison a « mis le paquet » (se conformant d'ailleurs ainsi à la stricte vérité historique des meurtres de Jack l'Eventreur). Son récit n'est pas agréable *à lire (ce qui n'étonne guère de la part d'un écrivain comme Ellison qui n'hésite jamais, quand il le faut, à aller jusqu'au bout). Mais dans sa crudité, sa sauvagerie, son absence totale de limites, c'est une œuvre d'une sombre beauté, d'un lyrisme écorché vif. Des outrances ? Peut-être. Mais aussi un romantisme noir aux accents presque insoutenables. Amateurs de récits au cours sans surprises et bien tranquille, passez votre chemin... Sinon, si vous n'avez pas peur des mots, des idées et des images, plongez dans ce torrent de lave qui vous emportera dans son bouillonnement.*

A. D.

AVANT toute chose il y avait la cité ; jamais de nuit. Lisses et réfléchissantes parois de métal antiseptique, tel un immense autoclave. Pure et immaculée, d'un silence que ne perçait jamais le bouillonnement viscéral de ses rouages intimes. La cité était autonome. Les bruits de pas résonnaient de toutes parts, notes sourdes et cadencées d'un instrument exotique au socle de cuir. Des bruits répercutés vers leur créateur comme une tyrolienne lancée de montagne à montagne. Des bruits de citadins effacés à l'existence aussi ordonnée, hygiénique, métallique, que la cité qu'ils avaient conçue pour qu'elle les protège dans son giron des atteintes des ans. La cité était une artère complexe, ses habitants étaient le sang glacé qui coulait en elle. A eux deux ils formaient un tout unifié. Cité brillante en permanence, éternelle de concept, dressée en un défi aux formes exaltantes ; de toutes les structures modernes la plus moderne, conçue comme une résidence archi-parfaite pour des individus parfaits. Ultime aboutissement de toutes les recherches sociologiques orientées vers l'Utopie. Espace vital, on l'avait appelée ; et ils étaient condamnés à y *vivre* ; pays de nulle part à l'esthétique implacable et aseptisée.

Jamais de nuit.

Jamais d'ombre.

...une ombre. Une tache bougeant sur la pureté du métal, remuant des lambeaux de tissu et de terre arrachés à des tombes closes depuis des siècles. Une silhouette.

Il toucha en passant un mur gris comme l'acier d'un canon : des doigts poussiéreux s'imprimèrent. Une ombre furtive se déplaçant le long des rues antiseptiques qui se transforment — sur son passage — en sombres venelles d'un autre temps.

Vaguement, il avait conscience de ce qui s'était passé. Pas de façon précise, pas avec beaucoup de détails ; mais il était solide : il était capable de s'en tirer sans qu'éclate son esprit aux parois fragiles comme la coquille d'un œuf. Il ne voyait nul endroit, dans la brillante structure où il se trouvait, où il eût pu s'isoler pour penser. Mais qu'on lui donne le temps. Il ralentit son pas, ne voyant personne. Bizarrement, inexplicablement, il se sentait... en sécurité ? Oui, en sécurité. Pour la première fois depuis très longtemps.

Quelques instants plus tôt, il s'était trouvé devant l'étroit passage face au numéro 13 de Miller's Court. Il était six heures du matin, Londres était silencieuse et il s'était arrêté un instant dans le passage des meublés M'Carthy, corridor fétide d'où montaient des relents d'urine et où les putains de Spitalfields conduisaient leurs

clients. Quelques minutes plus tôt, la sacoche noire contenant le fœtus dans son flacon de formaldéhyde posée à côté de lui dans le brouillard opaque, il s'était arrêté pour boire avant de regagner Toynbee Hall par un itinéraire détourné. Ensuite, cinq minutes avaient dû s'écouler. Et, tout à coup, il s'était retrouvé dans un autre endroit et il n'était plus six heures du matin par un jour glacial de novembre 1888.

Il avait levé les yeux vers la clarté qui l'inondait dans cet autre endroit. Un silence de suie régnait à Spitalfields ; et soudain, sans la moindre sensation de déplacer ou d'*avoir été* déplacé, il s'était retrouvé, inondé de lumière, dans cet autre lieu. Marquant un temps d'arrêt à présent, si peu de minutes après le transfert, il s'adossa à la paroi de la cité et se rappela la lumière. Celle de mille miroirs. Aux murs, au plafond. Une chambre à coucher avec une fille à l'intérieur. Une belle fille. Pas comme Black Mary Kelly ou Annie Chapman ou Kate Eddowes ou les autres pitoyables déchets dont il avait dû s'occuper...

Une belle fille. Blonde, saine, jusqu'au moment où elle lui avait offert son corps comme une de ces vulgaires traînées dont il avait été obligé de se servir à Whitechapel...

Une sybarite ; une créature de plaisirs ; une Juliette, avait-elle dit avant qu'il utilise sur elle le couteau à longue lame. Il avait trouvé ce couteau sous l'oreiller, dans le lit où elle l'avait attiré... quelle honte, il n'avait même pas résisté, tout décontenancé, serrant sa sacoche noire comme un enfant qui tremble, lui qui se mouvait en roi dans la nuit épaisse de Londres, lui qui par huit fois avait impunément accompli sa besogne, pour tomber entre les bras d'une catin, oui, une catin comme les autres, qui avait profité de lui pendant qu'il essayait de comprendre ce qui lui arrivait et où il se trouvait, quelle honte... et alors il s'était servi du couteau.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, et pourtant il avait fignolé son travail.

Le couteau était d'un modèle inhabituel. La lame semblait formée de *deux* fines pièces de métal entre lesquelles quelque chose avait rougeoyé de façon intermittente, un peu comme les étincelles produites par un générateur Van de Graaf. Mais c'était parfaitement ridicule car il n'était muni ni de fils ni de barre de contact ni de rien qui puisse provoquer même la plus petite décharge électrique. Il l'avait mis dans sa sacoche Gladstone où il était maintenant avec les scalpels, le rouleau de catgut, les fioles soigneusement ran-

gées dans leurs écrins de cuir et le flacon contenant le fœtus. Le fœtus de Mary Jane Kelly.

Il avait fignolé, mais sans perdre de temps ; il l'avait préparée presque exactement de la même manière que Kate Eddowes : la gorge incisée proprement d'oreille à oreille, le tronc fendu entre les seins et jusqu'au vagin, les intestins sortis et déployés sur l'épaule droite à l'exception d'un petit morceau sectionné et placé entre le bras gauche et le corps. Le foie avait été piqué de la pointe du couteau et son lobe gauche scarifié verticalement. (Il avait été surpris de constater que le foie n'offrait aucun signe de la cirrhose si commune chez les prostituées de Spitalfields, qui buvaient continuellement dans l'espoir d'échapper à la sordide et grotesque existence qu'elles étaient obligées de mener. Et de fait, celle-ci paraissait totalement différente des autres, malgré le caractère encore plus effronté de ses avances sexuelles. Et ce couteau qui était caché sous son oreiller...) Il avait tranché la veine cave à hauteur du cœur. Puis il s'était occupé du visage.

Il avait songé un instant à prélever le rein gauche, comme il l'avait fait pour Kate Eddowes. Et il sourit en imaginant l'expression qu'avait dû avoir Mr. George Lusk, le président du Comité de Vigilance de Whitechapel, en recevant par la poste la boîte en carton contenant le rein de Miss Eddowes accompagné de ce petit mot à l'orthographe impie :

De l'enfer Mr. Lusk je vous envoi ce petit cado, la moitié d'un rhin que j'ai enlevé à une femme esspré pour vous ; lotre moitié je lai fai griyé pour la mangé c'étais suculan. Si vous voulé le couteau qui la ôté je peus vous l'envoyé, si vous attendé un peu. Attrapé moi quand vous pouvé.

Cette missive-là, il avait voulu la signer : « Votre dévoué Jack l'Eventreur », ou même Jack aux Talons à Ressort ou encore Tablier de Cuir, tout ce qui lui serait passé par la tête. Mais il avait été arrêté par une question de style. S'engager trop loin dans cette voie eût été aller à l'encontre de ses propres convictions. Même en laissant entendre à Mr. Lusk qu'il avait mangé le rein, il avait peut-être dépassé les bornes. L'horrible chose. Il est vrai qu'il l'avait *senti...*

Cette blonde, cette Juliette avec un couteau caché sous son oreiller. C'était la neuvième. Il s'appuya contre la paroi d'acier parfaitement lisse, sans joint ni raccord, et se passa la main sur les yeux. Quand donc pourrait-il s'arrêter ? Quand finiraient-ils par com-

prendre, quand saisiraient-ils son message, un message si clair, dans son écriture de sang, que seul l'aveuglement de leur propre cupidité les forçait à se méprendre encore ? Devrait-il décimer les régiments sans nombre des catins de Spitalfields pour leur dessiller les yeux ? Verrait-on les caniveaux charrier des flots de sang noir avant qu'ils se décident enfin à écouter ce qu'il essayait de leur dire et à entreprendre des réformes ?

Mais lorsqu'il ôta ses mains maculées de sang de devant ses yeux, il réalisa ce dont il avait dû se douter depuis le début : il n'était plus à Whitechapel. Il n'était pas à Miller's Court, ni dans aucun endroit de Spitalfields. Il n'était peut-être même pas à Londres. Mais comment cela se pouvait-il ?

Dieu l'avait-Il rappelé ?

Etait-il mort sans s'en rendre compte, quelque part entre la leçon d'anatomie de Mary Jane Kelly (l'ordure, elle avait osé l'*embrasser* !) et l'éviscération en chambre de cette Juliette ? Le Ciel avait-il enfin décidé de le récompenser pour le travail qu'il avait accompli ?

Ah ! si le révérend Barnett avait pu savoir ça ! S'il avait pu savoir *tout* ! Mais « Tablier de Cuir » n'était pas près de parler. Que les réformes se fassent telles que le révérend et sa femme les avaient appelées ; qu'ils mettent cela sur le compte de leurs sermons et de leurs pétitions, au lieu des scalpels de Jack.

S'il était mort, son travail serait-il achevé ? Cette pensée le fit sourire. Si le Ciel l'avait rappelé, cela devait signifier que son travail avait été mené à bien. Définitivement. Oui, mais dans ces conditions qui était la Juliette qui refroidissait, ouverte et moite, dans la chambre aux mille miroirs ? En cet instant, il connut la peur.

Et si Dieu Lui-même avait mal interprété ce qu'il avait fait ?

Tout comme le bon peuple de la reine Victoria s'était mépris. Tout comme Sir Charles Warren s'était mépris. Si Dieu avait vu seulement le superficiel et ignoré la *véritable* raison ? Mais non ! Quelle pensée ridicule ! Si quelqu'un devait comprendre, c'était bien Celui qui lui avait dicté ce qu'il fallait faire pour redresser la situation.

Dieu l'aimait, comme il aimait Dieu, et Dieu le comprenait.

Mais, en cet instant, il connaissait la peur.

Car qui était cette fille qu'il venait d'échancrer ?

— « C'était ma petite-fille Juliette, » fit une voix à son oreille.

Sa tête se refusa à bouger, à tourner de quelques centimètres pour voir qui avait parlé. La sacoche était posée à côté de lui sur

la chaussée lisse et réfléchissante. Il n'avait pas le temps de sortir un couteau avant d'être pris. A la fin ils avaient réussi à attraper Jack. Il se mit à trembler de manière incontrôlée.

« Rien à craindre, » dit la voix. Une voix chaude et secourable. Celle d'un homme plus âgé que lui. Il tremblait comme s'il avait la fièvre. Mais il se tourna pour regarder. C'était un vieillard souriant, doux et compatissant. Qui parla de nouveau, sans remuer les lèvres : « Personne ne peut vous faire du mal. Comment allez-vous ? »

L'homme de 1888 se laissa tomber lentement à genoux : « Pardonnez-moi, mon Dieu. Je ne savais pas. » L'éclat de rire du vieillard résonna dans la tête de celui qui était à genoux. Il s'éleva limpide comme un rayon de soleil parcourant une ruelle de Whitechapel entre midi et une heure, illuminant la brique grise des murs encroûtés de suie. Il résonna limpide et purificateur dans son esprit.

— « Je ne suis pas Dieu. L'idée est splendide, mais je ne suis pas Dieu, non. Vous aimeriez rencontrer Dieu ? Un de nos artistes pourra certainement en façonner un pour vous. C'est très important ? Non, je vois que ça ne l'est pas. Quel drôle d'esprit vous avez. Vous n'êtes ni croyant ni incroyant. Comment pouvez-vous contenir les deux concepts à la fois ?... Voulez-vous que je rectifie quelques-unes de vos configurations cérébrales ? Non. Je vois, vous avez peur. Laissons cela pour le moment. Nous le ferons une autre fois. »

Il saisit par le col l'homme agenouillé et le força à se relever.

« Vous êtes couvert de sang. Il faudra nettoyer tout ça. Il y a un ablu pas loin d'ici. A propos, j'ai été très impressionné par la façon dont vous vous êtes occupé de Juliette. C'est la première fois, vous savez. Mais vous ne pouvez pas savoir, bien sûr. En tout cas, vous êtes le *premier* à lui avoir administré un traitement digne d'elle. Vous auriez aimé ce qu'elle a fait à Gaspard Hauser. Elle lui a trituré un bout de cerveau et l'a renvoyé chez lui, pour qu'il vive un bout de sa vie, et alors (la friponne) elle me l'a fait chercher une seconde fois, et elle l'a fini au couteau. Celui-là même que vous avez pris, je suppose. Et elle l'a renvoyé à son époque. Mystère sublime. Il figure dans tous les dossiers d'énigmes non résolues. Mais c'était une bousilleuse. Pas comme vous. Elle mettait beaucoup de verve à ses amusements mais très peu de style. Sauf pour le juge Crater. Là, elle a été... » Il s'interrompit en riant d'un air badin. « Mais me voilà en train de radoter comme un vieux. Vous voudriez faire un brin de toilette et visiter un peu les lieux, je suppose. *Après* nous pourrons causer.

» Je voulais simplement que vous sachiez que je suis content de la façon dont vous l'avez liquidée. Mais, en un sens, elle va me manquer, la petite friponne. C'était une sacrée baiseuse. »

Le vieillard ramassa la sacoche et entraîna l'homme souillé de sang dans les rues claires et miroitantes. « Vous *vouliez* qu'elle soit tuée ? » demanda l'homme de 1888, incrédule.

Le vieillard acquiesça, sans que ses lèvres remuent une seule fois. « Naturellement. Autrement, pourquoi lui avoir amené Jack l'Eventreur ? »

Oh ! mon Dieu, pensa-t-il, *je suis en enfer, et inscrit sous le nom de Jack.*

« Non, non, non, mon garçon. Vous n'êtes pas en enfer du tout. Vous êtes dans l'avenir. L'avenir pour vous, pour moi le monde d'à présent. Vous venez de 1888 et vous êtes maintenant en... » Il s'interrompit un instant, cherchant silencieusement, comme s'il avait à convertir des pommes en dollars, puis il reprit : « ... 3077. C'est un monde joli, les amusements ne manquent pas, et nous sommes heureux de vous recevoir parmi nous. Venez maintenant. Vous allez faire un peu de toilette. »

Dans l'ablutoire, le grand-père de feue Juliette changea sa tête.

« En réalité, je l'ai en horreur, » expliqua-t-il à l'homme de 1888 en saisissant ses joues à pleins doigts et en étirant la peau flasque comme si c'était du caoutchouc. « Mais Juliette insistait. Moi, je voulais bien lui faire ce plaisir, s'il n'y avait que ça pour la mettre à l'horizontale. Mais ces jouets qu'il fallait lui rapporter du passé, et puis être obligé de changer de tête chaque fois que je voulais qu'elle me baise, c'était éprouvant, véritablement éprouvant. »

Il pénétra dans l'une des nombreuses cabines identiques encastrées dans le mur. La porte à tambour pivota avec un petit *tchac* étouffé, presque chitineux. Puis elle pivota de nouveau et le grand-père de feue Juliette, à présent de six ans plus jeune que l'homme de 1888, ressortit, entièrement nu et porteur d'une nouvelle tête. « Le corps est en bon état ; remplacé l'année dernière, » dit-il en examinant les parties génitales et un grain de beauté sur l'épaule droite. L'homme de 1888 détourna son regard. Il était en enfer et Dieu le haïssait.

« Eh bien, ne restez pas planté là, Jack. » Le grand-père de Juliette sourit. « Entrez dans une de ces cabines et faites vos ablutions. »

— « Je ne m'appelle pas comme ça, » fit l'homme de 1888, tout doucement, comme s'il venait d'être cinglé par la lanière d'un fouet.

— « Laissons cela, laissons cela... allez vous laver à présent. »

Jack s'approcha d'une cabine. Elle était d'une couleur vert pâle qui se transforma en mauve lorsqu'il s'arrêta devant.

« Est-ce que cela va... »

— « Ça va vous nettoyer, c'est tout. De quoi avez-vous donc peur ? »

— « Je ne veux pas être changé. »

Le grand-père de Juliette ne rit pas. « Vous avez tort, » dit-il de manière sybilline. Il fit un geste impérieux de la main et l'homme de 1888 pénétra dans la cabine, qui pivota promptement dans sa niche et s'enfonça dans le sol en émettant un joyeux *zeeeezzzz*. Lorsqu'elle remonta, pivota et s'ouvrit, Jack sortit en titubant, l'air terriblement désorienté. Ses longues rouflaquettes avaient été taillées avec soin, sa barbe de trois jours avait disparu, ses cheveux étaient nettement plus clairs et il n'avait plus la raie au milieu mais sur le côté gauche. Il portait toujours le même long pardessus noir aux parements d'astrakan, le même complet sombre avec un col blanc et une cravate noire (agrémentée d'une épingle en forme de fer à cheval), mais tous ces vêtements semblaient neufs à présent, immaculés, peut-être même synthétiques et fabriqués à l'image de son ancien costume.

— « A la bonne heure ! » s'écria le grand-père de Juliette. « N'est-ce pas mieux comme ça ? Une bonne toilette, rien de tel pour vous remettre les idées en place. » Et il entra dans une autre cabine d'où il ressortit quelques secondes plus tard vêtu d'une combinaison de papier qui le couvrait d'un seul tenant du menton aux pieds. Il se dirigea vers la sortie.

— « Où allons-nous ? » demanda l'homme de 1888 au grand-père rajeuni qui marchait à côté de lui.

— « Je veux vous présenter à quelqu'un, » répondit le grand-père de Juliette, et Jack s'aperçut que maintenant il bougeait les lèvres. Mais il décida de ne pas faire de remarque. Il devait y avoir une raison. « Nous irons à pied si vous promettez de ne pas pousser des *oh !* et des *ah !* à propos de la cité. C'est une belle cité, c'est entendu, mais j'y vis, et franchement, le tourisme, je trouve ça assommant. » Jack ne répondit pas. Grand-père prit cela comme une acceptation de ses conditions.

Ils marchèrent donc. La cité avait une *présence* qui impression-

nait terriblement Jack. Elle était étendue, massive, extraordinairement propre. Ce dont il avait rêvé pour Whitechapel s'était réalisé ici. Il s'enquit des taudis, des bouges. Le grand-père secoua la tête : « Disparus depuis longtemps. »

Ainsi, c'était donc arrivé. Les réformes pour lesquelles il avait exposé son âme immortelle étaient arrivées. Balançant sa sacoche Gladstone, il marcha d'un pas plus léger. Mais au bout de quelques minutes son allure ralentit à nouveau : il n'y avait personne dans les rues.

Rien que des bâtisses claires et lisses, des rues qui partaient dans tous les sens et se terminaient abruptement, comme si l'architecte avait décidé que les gens pouvaient disparaître en un point et réapparaître en un autre endroit, alors à quoi bon se casser la tête à faire des rues pour aller d'un point à un autre ?

Le sol était de métal, le ciel semblait métallique ; les bâtisses se profilaient de toutes parts, prolongements insensibles de métal instructuré explorant un espace aplani. L'homme de 1888 se sentit terriblement seul, comme si chacun des actes qu'il avait accomplis lui avait aliéné un peu plus ceux-là mêmes qu'il avait cherché à aider.

A son arrivée à Toynbee Hall, lorsque le révérend Barnett lui avait ouvert les yeux sur l'horrible réalité des taudis de Spitalfields, il avait fait le vœu de porter remède à la situation par tous les moyens en son pouvoir. Cela lui avait semblé aussi simple que sa foi en Dieu, ce qu'il fallait faire, après quelques mois dans les bas-fonds de Whitechapel. Les catins, quelle était leur utilité ? Pas plus grande que celle des microbes qui avaient infesté ces mêmes putains. Il avait donc laissé parler Jack, pour accomplir la volonté du Seigneur et libérer les misérables déchets qui habitaient l'est de Londres. Que Lord Warren, le Commissaire de Police métropolitaine, que sa Reine, que tous les autres le prennent pour un docteur fou ou un boucher sanguinaire ou une bête à l'apparence humaine ne l'émouvait pas autrement. Il savait qu'il demeurerait anonyme jusqu'à la fin des temps mais que le processus généreux qu'il avait mis en branle atteindrait un jour son merveilleux dénouement. La destruction des plus hideux taudis que l'Angleterre ait jamais connus.

Mais le temps maintenant avait passé ; et il se trouvait dans un monde apparemment sans taudis, une Utopie stérilisée qui était la concrétisation de tous les rêves du révérend Barnett ; et cependant tout cela... *sonnait faux.*

Ce grand-père, avec sa tête jeune.

Le silence dans les rues désertes.

La fille, Juliette, et son étrange passe-temps.

Le peu de cas qui avait été fait de sa mort.

La certitude du grand-père que lui, Jack, allait la tuer. Et l'amitié qu'il lui témoignait maintenant.

Où allaient-ils ?

[Autour d'eux, la Cité. Le grand-père marchait sans faire attention ; Jack regardait mais ne comprenait pas. Mais voici ce qu'ils virent tandis qu'ils marchaient :

[Treize cents rayons de lumière d'un pied de large sur sept molécules d'épaisseur jaillirent dans les rues de métal par des interstices quasi-invisibles, se déployèrent en éventail et inondèrent les parois des bâtisses ; ils prirent une vague teinte azurée, épousèrent le contour des surfaces, se plièrent à angle droit et se replièrent, encore et encore, comme des lampions de papier japonais ; changèrent de teinte une seconde fois, or tendre, pénétrèrent la surface des bâtisses, se dilatèrent et se contractèrent en ondes compactes, se répandant sur toutes les surfaces intérieures ; puis se replièrent rapidement sur les trottoirs ; le processus complet avait duré douze secondes.

[La nuit tomba sur un carré de la Cité comportant seize bâtisses. Elle descendit comme un pilier massif aux arêtes abruptes coïncidant avec l'angle des rues. De l'intérieur de la zone obscure parvinrent des bruits indistincts, grillons, crapauds éructants, oiseaux nocturnes, bruissement du vent dans les arbres et musique lointaine d'instruments impossibles à identifier.

[Des panneaux de lumière givrée apparurent, en suspens dans les airs. Une présence onduleuse et indéfinissable se lança à l'assaut des niveaux supérieurs d'un grand édifice situé dans le prolongement de ces panneaux. Lorsqu'ils descendirent peu à peu, la bâtisse devint floue et se résolut en corpuscules de lumière qui flottèrent dans les airs. Lorsque les panneaux atteignirent la chaussée, la bâtisse était complètement dématérialisée. Les panneaux se teintèrent d'une forte coloration orangée et commencèrent une nouvelle ascension en direction du ciel. A mesure qu'ils montaient, un édifice se créait à la place de l'ancienne bâtisse, tirant de l'air environnant — à ce qu'il semblait — des corpuscules de lumière, les fondant en une entité qui se transforma, au moment où les panneaux cessèrent leur ascension, en une nouvelle bâtisse. Les panneaux de lumière givrée disparurent.

[On entendit pendant plusieurs secondes le bruit d'un bourdon. Puis il cessa.

[Une foule compacte de personnes aux vêtements de plastique déboucha d'un trou gris qui vibrait dans les airs, martela un instant la chaussée sous ses pas et s'engouffra au détour d'une rue d'où provenait un bruit de toux prolongée. Le silence régna à nouveau.

[Une goutte d'eau, épaisse comme du mercure, piqua vers le sol, heurta la chaussée, rebondit, s'éleva de plusieurs centimètres, puis se vaporisa en une tache écarlate en forme de dent de baleine, qui retomba inerte sur la chaussée.

[Deux bâtisses s'enfoncèrent dans le sol et le revêtement de métal restait lisse et ininterrompu, à l'exception d'un arbre de métal au tronc mince et argenté, surmonté d'un feuillage brillant fait de fibres d'or irradiées en un cercle parfait. On n'entendait aucun bruit.

[Le grand-père de feue Juliette et l'homme de 1888 continuèrent à marcher.]

— « Où allons-nous ? »

— « Chez Van Cleef. D'habitude nous ne marchons pas ; quelquefois, oui ; mais ce n'est pas un plaisir comme avant. Je le fais surtout pour vous. L'endroit vous plaît ? »

— « C'est... inhabituel. »

— « Pas beaucoup de rapport avec Spitalfields, hein ? Mais j'avoue que j'aime bien retourner à cette époque-là. C'est moi qui possède l'unique translateur, vous le saviez ? Le seul qui ait jamais été fabriqué. Construit par le papa de Juliette, mon fils. J'ai dû le tuer pour l'avoir. Il ne voulait pas se montrer raisonnable. Ce n'était pourtant pas grand-chose pour lui, je vous assure. C'était le dernier des grands bricoleurs, et il aurait pu me le donner facilement. Une vraie tête de mule. Et voilà pourquoi je vous ai fait découper ma petite-fille en rondelles. Autrement, c'était elle qui me faisait mon affaire. Par désœuvrement ; simplement parce qu'elle s'enquiquinait sottement... »

Un gardénia se matérialisa dans les airs et se transforma sous leurs yeux en un visage de femme aux longs cheveux blancs. « Hernon, nous ne pouvons pas attendre davantage ! » Elle était courroucée.

Le grand-père de Juliette devint livide. « Espèce d'enfant de pute ! Je t'avais pourtant *dit* de marquer le temps. Mais tu ne pouvais pas attendre, hein ? Le transfert, transfert, transfert, c'est tout ce que

tu sais faire. Eh bien maintenant, ça fera des feddels en moins, c'est tout. Des feddels, sacredieu. J'avais prévu de marquer le temps ; j'étais en train de le *marquer* ; mais toi...! »

Il brandit le bras et une mousse verdâtre poussa instantanément en direction du visage. Le visage disparut et, un instant plus tard, le gardénia réapparut à quelques mètres de là. La mousse tomba en poussière et Hernon, le grand-père de Juliette, laissa retomber son bras, comme écœuré par la stupidité de cette femme. Une rose, un nénuphar, une jacinthe, une paire de phlox, une chélidoine sauvage et un chardon géant apparurent à côté du gardénia. Lorsque chaque sujet prit la forme d'un visage distinct, Jack fit un pas en arrière, horrifié.

Tous les visages se tournèrent vers celui qui avait été un chardon géant. « Traître ! Immonde salopard ! » lancèrent-ils à l'unisson au frêle et pâle visage qui avait été un chardon. Les yeux de la femme-gardénia firent saillie ; le fard violacé qui encerclait complètement ses globes oculaires la faisait ressembler à un animal aux abois à l'orée d'une caverne. « Turd ! » cria-t-elle à l'adresse de l'homme-chardon. « On était tous d'accord ; tout le monde avait accepté. Tu avais besoin de former un chardon, galapiat ! Tu vas voir, maintenant... »

Et elle se tourna aussitôt vers les autres : « Formzez maintenant ! Assez lantiponé comme ça ; le temps, on s'en tape ! On y va ! »

— « Non, foutredieu ! » s'écria Hernon. « On avait dit *le temps* ! » Mais c'était trop tard. Autour de l'homme-chardon l'air se troubla comme le fond d'une rivière sous l'action de la vase ; l'atmosphère noircit et un tourbillon se forma avec en son centre la tête à présent horrifiée de l'homme-chardon. Le tourbillon s'élança, happant Jack, Hernon, les têtes-fleurs, la Cité ; et soudain ce fut Spitalfields la nuit et l'homme de 1888 était à nouveau en 1888, sa sacoche Gladstone à la main, marchant à la rencontre d'une femme dans une rue de Londres enveloppée de brouillard.

(Il y avait huit nodules additionnels dans le cerveau de Jack.)

C'était une femme d'une quarantaine d'années, lasse et un peu malpropre. Elle portait une robe noire en tissu grossier qui lui descendait jusqu'aux bottines. Un tablier blanc maculé et fripé entourait sa taille. Ses manches bouffantes lui arrivaient à mi-poignets et le haut de sa robe était boutonné jusqu'au cou. Elle avait un foulard noué autour de la gorge et un informe chapeau à bords larges et au ruban garni d'une minuscule et pathétique fleur d'ori-

gine indéterminable. A son poignet pendait une bourse de perles de capacité appréciable.

Elle ralentit lorsqu'elle l'aperçut immobile dans l'ombre. Ou plutôt lorsqu'elle le devina.

Il émergea de l'ombre et s'inclina légèrement : « B'soir, mam'zelle. Ça vous dit d'venir prendre une chope ? »

Le visage de la femme — d'une misère pitoyable connue de celles-là seules qui ont servi de cible à d'innombrables dards gonflés de sang mâle — reprit son expression normale : « Vous alors, j'ai bien cru que c'était lui pour de bon. Sa majesté Tablier de Cuir en personne. Dieu du ciel, que vous m'avez fichu la frousse. » Elle voulut sourire. Ce fut un rictus. Ses pommettes luisantes par endroits attestaient l'abus du gin et la maladie. Sa voix était éraillée, instrument grêle et ébréché à peine utilisable.

— « Rien qu'un courtier à la recherche d'un peu de compagnie, » assura Jack. « Trop heureux d'offrir une chope de bière à une aussi charmante dame pour passer une heure ou deux. »

Elle se rapprocha de lui et noua son bras au sien. « Emily Matthewes, m'sieur. Ravie de faire un p'tit bout de chemin avec vous, vu qu'il fait plutôt sinistre et qu'avec Jack l'anguille quelque part en liberté dans la nature y fait pas bon se promener toute seule pour une pauvre femme qui s'respecte. »

Descendant Thrawl Street, ils passèrent devant les hôtels borgnes où la minable irait sans doute finir la nuit si elle parvenait à soutirer quelques picaillons à cet inconnu bien habillé aux yeux noirs.

Il tourna à droite dans Commercial Street ; au moment où ils passaient devant un infect cul-de-sac presque à la hauteur de Flower & Dean Street, il la poussa vivement de côté. Elle s'engagea dans l'impasse et, croyant qu'il voulait palper sous ses jupes, s'adossa au mur en écartant les jambes et commença à se trousser jusqu'à la taille. Mais Jack avait saisi les coins du foulard. Assurant sa prise, il serra à fond. Privée d'air, elle hoqueta ; ses joues se gonflèrent et à la lueur folâtre d'un réverbère à gaz il vit ses prunelles noisette adopter instantanément une coloration feuille morte. Sur son visage se lisait, naturellement, la terreur, à laquelle se mêlait aussi une profonde tristesse, celle d'avoir raté la chope de bière, celle de n'avoir pas pu s'assurer une turne pour la nuit, celle aussi d'avoir eu la poisse, cette poisse qui n'avait jamais quitté Emily Matthewes, de tomber ce soir sur l'unique homme susceptible de mépriser ses faveurs. C'était une expression de tristesse éplorée devant l'inéluctabilité de son sort.

Issu de la nuit je viens à toi. Descendant chaque minute de nos vies jusqu'à cet instant, je suis envoyé par la nuit. Désormais, les hommes voudront découvrir le secret de cet instant. En silence ils brûleront du désir de retrouver cet instant, notre instant ; de voir mon visage et de savoir mon nom, sans même vouloir m'arrêter peut-être, car alors je ne serais pas celui que je suis mais seulement quelqu'un qui a essayé et échoué. Ah ! Toi et moi nous créons une légende qui éternellement fascinera les hommes ; mais jamais ils ne comprendront pourquoi nous avons souffert, Emily. Jamais ils ne comprendront véritablement pourquoi nous sommes morts tous les deux de la plus terrible façon.

Elle émit un râle de supplication inarticulé et ses yeux se couvrirent d'un voile tandis qu'il glissait sa main libre dans la poche de son pardessus. Dès qu'il avait su qu'il en aurait besoin il avait, tout en marchant, exploré la sacoche Gladstone. Et lorsque sa main ressortit, elle était armée du scalpel.

— « Emily... » Tout doucement.

Puis il l'incisa.

D'un geste précis ; inclinant la pointe du scalpel qui pénétra dans la chair tendre au-dessous et en arrière de l'oreille gauche. *Sternocleidomastoideus.* Forçant gentiment le cartilage qui céda avec un léger craquement. Tenant le scalpel d'une main ferme pour déchirer d'un trait toute la largeur de la gorge en suivant la ligne dure de la mâchoire. *Glandula submandibularis.* Le sang coula à flots épais sur ses mains, puis par grandes giclées qui allèrent éclabousser le mur d'en face ; coula dans ses manches, imbibant ses manchettes toutes blanches. Avec un gargouillement stertoreux elle s'affaissa mollement, retenue par le foulard dont il ne pouvait plus

retirer ses doigts. Des marques noires étaient apparues là où il avait taillade la chair. Arrivé à l'extrémité de la mâchoire, il continua et entailla le lobe de l'oreille. Puis il la déposa sur la chaussée crasseuse. Il l'allongea droite et ouvrit ses vêtements d'un coup de scalpel, exposant un ventre nu et gonflé à la lumière faiblarde et incertaine du réverbère. Il fit la première incision au creux de la gorge. *Glandula thyreoeidea.* Traça d'une main sûre un fin trait de sang noir vers le bas, entre les seins, toujours plus bas. *Sternum.* Fit une profonde entaille en forme de croix à l'intérieur du nombril. Une humeur jaunâtre suinta. *Plica umbilicalis media.* Plus bas ; longeant le ventre rebondi, enfonçant davantage le scalpel, faisant un trait net. *Mesenterium dorsale commune.* Toujours plus bas, jusqu'à la rondeur du mont, moite de transpiration. Un peu plus difficile, là. *Vesica urinaria.* Et pour terminer, à la fin, *vagina.*

Trou puant.
Infect et nauséabond cloaque putassier.

Et dans la tête de Jack des succubes et des incubes. Dans sa tête des yeux de voyeurs. Dans sa tête des intrus. Dans sa tête des titillations

pour un gardénia
un nénuphar
une rose
une jacinthe
une paire de phlox
une chélidoine sauvage
et une fleur noire aux pétales d'obsidienne, aux étamines d'onyx et au pistil d'anthracite, avec l'esprit d'Hernon le grand-père de feue Juliette.

Ils contemplèrent toute l'horreur de la folle leçon d'anatomie. Ils le regardèrent percer les paupières. Ils le regardèrent enlever le cœur. Ils le regardèrent découper les trompes de Fallope en rondelles. Ils le regardèrent presser de sa main, jusqu'à le faire éclater, le rein gorgé de gin. Couper les seins jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que d'informes morceaux de viande sanglante qu'il disposa chacun sur un œil encore grand ouvert, au regard fixe, à la paupière percée. Ils regardèrent.

Ils regardèrent et burent à la mare trouble de son esprit. Ils s'abreuvèrent avidement à la source moite et frémissante de son inconscient. Et ils jouirent :

Oh ! Dieu que c'est Délicieux regardez-moi ça On dirait la croûte d'une Pizza à peine entamée et Ça on dirait des lumaconi oh ! Dieu je me Demande quel goût çççça aurait !

Regardez le poli de l'acier.

Comme il les hait toutes, toutes dans le même sac, une histoire à propos d'une fille, une maladie vénérienne, la crainte de son Dieu, le Christ, le révérend Barnett, il... il veut foutre la femme du Révérend !

La réforme en matière sociale ne peut être que le fait de quelques uns. C'est une fin en soi qui justifie le recours à quelque expédient que ce soit, autre que l'extermination de plus de cinquante pour cent de ceux qui en deviendront les bénéficiaires. Les meilleurs réformateurs sont aussi les plus hardis. Il y croit ! C'est merveilleux !

Bande de vampires, ordures, immonde racaille...

Il nous a sentis !

Qu'il aille au diable ! Et toi avec lui, Hernon, tu es allé trop bas, il sait que nous sommes là, ça me dégoûte, à quoi bon maintenant ? Je me retire.

Reviens, tu vas briser le formz...

...le tourbillon à nouveau les happa ; les emporta dans un abîme vertigineux où la nuit de 1888 n'existait plus. La spirale se déroula, déroula, et se résolut en son point le plus infinitésimal en un visage, le visage noirci et carbonisé de celui qui avait été un chardon géant. Il était mort. L'intérieur de ses orbites avait brûlé entièrement. Des débris calcinés subsistaient là où l'intelligence avait vécu. Ils s'étaient servis de lui comme d'un point de focalisation.

L'homme de 1888 retrouva instantanément ses esprits, ainsi que la mémoire totale, eidétique, de ce qui lui était arrivé. Ce n'était ni une vision, ni un rêve, ni une hallucination. Cela s'était réellement passé. Ils l'avaient renvoyé dans le passé d'où il venait, après avoir aboli son souvenir du futur, de Juliette, de tout ce qu'il y avait eu après le moment où il s'était trouvé devant le 13 Miller's Court. Et ils l'avaient fait travailler pour leur plaisir, en se repaissant de ses émotions et de ses pensées inconscientes, en se nourrissant et se gorgeant de ses plus intimes sensations, dont pour la plupart, jusqu'à présent, il n'avait même pas soupçonné l'existence. Et, tandis qu'il découvrait un à un les concepts injectés dans sa conscience par un effet de feedback inattendu, il sentit le malaise le gagner peu à peu. Plutôt que d'affronter certaines révélations, son esprit

aurait préféré décrocher et le plonger dans de noirs abîmes. Mais les barrières étaient levées ; de nouvelles configurations lui avaient été ouvertes, qu'il pouvait déchiffrer et retenir sans peine. *Infect et puant cloaque des catins ; qu'elles meurent toutes.* Non, ce n'était pas vrai qu'il pensait cela des femmes, d'aucune femme, quelque basse ou méprisable que fût sa condition. C'était un gentleman, et il respectait les femmes. *Elle lui avait collé la chaude-pisse. Il se souvint.* La honte, les appréhensions sans fin, jusqu'au moment où il était allé trouver le médecin son père et lui avait tout avoué. L'expression sur le visage de cet homme. Il se souvenait de tout. La façon dont son père l'avait soigné, comme il aurait soigné un pestiféré. Plus jamais entre eux cela n'avait été comme avant. Il avait voulu prendre l'habit. *La réforme en matière sociale hahahaha.* Illusion que tout cela. Il avait été un charlatan, un clown... et bien pire. Il avait massacré pour une chose à laquelle il ne croyait même pas. Ils avaient laissé son esprit grand ouvert et ses pensées dérivèrent rapidement... suivirent leur cours tressautant jusqu'au concept de

EXPLOSION ! DANS ! SON ! ESPRIT !

Il tomba la face en avant sur la chaussée de métal lisse et polie mais le contact n'eut pas lieu. Quelque chose arrêta sa chute et il resta grotesquement suspendu, plié en deux à hauteur de la taille comme un pantin privé de ses ficelles. Une bouffée de quelque chose d'invisible, et il était à nouveau en pleine possession de ses moyens presque comme si rien ne s'était passé. Son esprit fut forcé d'examiner ce concept :

Il veut foutre la femme du révérend Barnett !

Henrietta et sa pieuse pétition adressée à la reine Victoria — « Majesté, au nom des femmes de Londres, horrifées par les abominables péchés qui se sont commis dernièrement au sein de notre communauté... » — demandant sa capture, à lui Jack, dont elle ne saurait jamais, dont elle ne pourrait jamais soupçonner qu'il habitait Toynbee Hall, dans sa propre maison, avec elle et le révérend Barnett. La pensée s'étala dans son esprit aussi nue que le corps qu'il avait rêvé secrètement la nuit et dont aucun souvenir, à son réveil, n'avait jamais subsisté. Ils avaient laissé grandes ouvertes les portes de son esprit et il voyait tout cela maintenant, sans plus d'obstructions, et il se voyait tel qu'il était en réalité :

Un psychopathe, un boucher, un débauché, un hypocrite et un clown.

— « Vous m'avez fait ça ! Pourquoi m'avez-vous fait ça ? »

La rage étouffait ses paroles. Les têtes-fleurs revêtirent la forme concrète des hédonistes responsables de la folle aventure sanglante dans la nuit de 1888.

Van Cleef, la femme-gardénia, se gaussa : « Qu'est-ce que tu croyais, hé pedzouille ? (Pedzouille, c'est bien ça, Hernon ? Le dialecte ancien, je m'y perds un peu.) Après t'avoir fait liquider sa Juliette, Hernon voulait te renvoyer. Mais pourquoi ne pas profiter de l'occasion ? Il nous devait au moins trois formz, et pour commencer tu faisais l'affaire aussi bien qu'un autre. »

Jack se mit à hurler jusqu'à ce que les cordes vocales se gonflent à l'intérieur de sa gorge. « C'était nécessaire, cette fois-ci ? Répondez. C'était indispensable pour faire aboutir les réformes ?... »

Hernon éclata de rire : « Bien sûr que non. »

Jack tomba à genoux. La Cité le laissa faire. « Oh ! mon Dieu, oh ! Dieu tout-puissant, j'ai fait ce que j'ai fait... Je me suis couvert de sang... et tout cela pour *rien*, pour *rien*... »

Cashio, qui avait été l'un des phlox, paraissait perplexe : « Il a l'air de s'en faire uniquement pour cette fois-ci et pas pour toutes les autres. Comment expliquez-vous ça ? »

Nosy Verlag, qui avait été une chélidoine sauvage, répondit vivement : « C'est faux. Il n'y a pas que cette fois. Elles le tourmentent toutes. Sonde-le et tu verras. »

Les yeux de Cashio roulèrent un instant vers le haut, puis vers le bas, puis se concentrèrent sur Jack — il sentit comme un frisson de vif-argent à l'intérieur de son esprit, puis plus rien — et Cashio conclut avec une moue affétée : « Mm... ouais. »

Jack manipula rageusement la serrure de la sacoche Glastone. Il l'ouvrit et en sortit le flacon contenant le fœtus. Celui qu'il avait prélevé, le 9 novembre 1888, sur Mary Jane Kelly. Il le tint un moment à la hauteur de son visage, puis le lança de toutes ses forces sur la chaussée de métal. Il ne toucha pas le sol. Arrivé à moins d'un centimètre du revêtement propre et aseptisé de la Cité, il disparut sans laisser de trace.

— « Quelle merveilleuse sensation de dégoût ! » exulta Rose, qui avait été une rose.

— « Hernon, » avertit Van Cleef, « il est en train de se concentrer

sur toi. Il te rend responsable à présent de tout ce qui lui arrive. »

Au moment où Jack sortit de la sacoche le scalpel électrique de Juliette et s'élança vers lui, Hernon riait (sans remuer les lèvres). Les paroles de Jack étaient inintelligibles, mais voici ce qu'il disait tout en frappant : « Vermine ! Je vais vous montrer ce que vous êtes ; je vais vous montrer qu'on ne peut pas me faire ça, vous allez voir ! Vous allez crever, tous ! » C'est ce qu'il disait, mais les mots ne sortirent que comme un long braiment de vengeance, de frustration, de haine et de fureur impétueuse.

Hernon riait toujours lorsque Jack lui plongea dans la poitrine la lame frémissante d'électricité, mince comme un soupir ténu. Presque sans manipulation de la part de Jack, elle délimita une ouverture de 360°, aux lèvres béantes et carbonisées, qui révéla le cœur palpitant d'Hernon et l'intérieur humide de sa cage thoracique. Il eut encore le temps de pousser un hurlement interloqué avant de recevoir le second coup, un coup précis qui trancha net les attaches du cœur. *Vena cava superior. Aorta. Arteria pulmonalis. Bronchus principalis.*

Le cœur partit en avant comme un bouchon et une terrible éjaculation de sang sous pression aspergea Jack avec une telle force qu'il en perdit son chapeau et en fut aveuglé. Son visage n'était plus qu'un collage sanglant d'où dégoulinait une bouillie rouge et noire.

Hernon suivit son cœur et tomba dans les bras de Jack. Comme un seul homme, les têtes-fleurs poussèrent un cri perçant et disparurent, tandis que le corps d'Hernon glissait des mains de Jack pour se volatiliser une seconde avant de toucher le sol à ses pieds. Autour de Jack, les parois étaient lisses, propres, stériles, métalliques et indifférentes.

Le couteau sanglant à la main, Jack était au milieu de la rue.

— « *Maintenant !* » hurla-t-il en brandissant le couteau. « C'est maintenant que vous allez voir ! »

Si la Cité entendit, elle n'en laissa rien paraître mais

[La pression augmenta dans les variateurs temporels.]

[Dans une bâtisse située à cent vingt kilomètres de là une section de paroi en argent se transforma en métal rouillé.]

[Dans les chambres frigorifiques, deux cents capsules de gélatine furent automatiquement déversées dans un bac.]

[La machine à faire le temps se parla tout doucement, enregistra les données et se construisit instantanément un circuit mnémonique intangible.]

et dans la cité éternelle et polie où la nuit ne tombait que lorsque les habitants désiraient la nuit, appelaient spécifiquement la nuit...

La nuit tomba. Sans autre avertissement que : « Maintenant ! »

Dans la Cité esthétique et aseptisée rôdait une immonde créature de chair putrescente. Dans la dernière Cité du monde, Cité à la lisière du monde où les hommes s'étaient bâti un paradis sur mesure, le rôdeur hantait des ténèbres familières. Se coulant d'ombre en ombre, insensible à tout ce qui ne bougeait pas, il errait à la recherche d'une partenaire pour entamer sa gigue macabre.

Il découvrit la première femme au moment où elle se matérialisait au pied d'un jet d'eau cristallin et vibrant, issu du néant et aboutissant à un bassin azuré de forme cubique fait d'un matériau indéfinissable. Il la découvrit et lui enfonça la lame vivante dans la nuque. Puis il procéda à l'énucléation des yeux, qu'il plaça dans la paume ouverte de chacune des mains.

Il découvrit la deuxième femme dans une tour, accouplée à califourchon avec un très vieil homme à la respiration sifflante et entrecoupée qui s'étreignait le cœur d'une main tandis qu'elle le poussait à se passionner. Jack l'acheva de même qu'elle achevait le vieillard. Il enfonça la lame vivante dans la rondeur du bas-ventre et transperça les organes génitaux, mutilant et tuant du même coup le vieillard engagé à l'intérieur de la jeune femme. Elle tomba prosternée en travers du vieillard et Jack les laissa ainsi, unis dans l'ultime étreinte.

Il découvrit un homme et l'étrangla de ses mains nues avant qu'il ait eu le temps de se dématérialiser. Puis, s'apercevant qu'il s'agissait d'un phlox, il lui incisa le visage avec précision et inséra dans les fentes les parties sexuelles de l'homme.

Il découvrit une troisième femme qui fredonnait à un groupe d'enfants une aimable chanson où il était question d'un œuf. Il lui ouvrit la gorge et sectionna les cordes à l'intérieur. Il déploya les cordes vocales sur sa poitrine, mais ne toucha pas aux enfants qui suivaient l'opération d'un œil avide. Il aimait les enfants.

Il rôda dans la nuit sans fin, récoltant les cœurs au passage, constituant une grotesque collection prélevée sur une, puis trois, puis neuf personnes. Et lorsqu'il eut atteint la douzaine, il en jalonna l'un des boulevards où jamais aucun véhicule ne circulait car les habitants de cette Cité n'avaient pas besoin de véhicules.

Contre toute attente, la Cité n'absorba pas les viscères. Et les gens ne se volatilisaient plus. Il jouissait d'une relative impunité et ne se sentait obligé de se mettre à couvert que lorsqu'il apercevait un groupe qu'il croyait lancé à sa recherche. Quelque chose se passait dans la Cité. (A un moment, il perçut le grincement caractéristique du métal frottant contre le métal, le *scrrrrc* du plastique mordant le plastique — bien qu'il ignorât que c'était du plastique — et instinctivement il comprit que quelque part la machinerie avait des accrocs.)

Il découvrit une femme dans son bain et la ligota avec des lambeaux de ses propres vêtements ; il lui trancha les jambes au niveau des genoux et la laissa, hurlante et gigotante, se vider de son sang et de sa vie dans une eau écarlate. Il emporta les jambes.

Lorsqu'il découvrit un homme qui courait pour sortir de la nuit, il sauta sur lui, l'égorgea et lui sectionna les bras. Il les remplaça par les jambes de la baigneuse.

Et il continua ainsi sans répit, hors du temps. Il voulait leur montrer ce que le mal pouvait engendrer ; il voulait leur montrer à quel point leur immoralité était risible à côté de la sienne.

Finalement, quelque chose lui apprit qu'il était en train de gagner. Tapi entre deux cubes d'aluminium dans un recoin de métal antiseptique, il entendit une voix au-dessus de lui, autour de lui et même *en* lui. C'était un message public diffusé par quelque procédé de communication mentale dont se servaient les habitants de la Cité à la lisière du Monde.

NOTRE CITÉ FAIT PARTIE DE NOUS COMME NOUS FAISONS PARTIE DE NOTRE CITÉ. ELLE EST UNE PROLONGATION DE NOTRE CERVEAU ET ELLE OBÉIT A NOS ORDRES. L'ENTITÉ QUE NOUS CONSTITUONS EST MENACÉE PAR UNE PRÉSENCE ÉTRANGÈRE QUE NOUS NOUS EMPLOYONS A LOCALISER. MAIS LA FORCE MENTALE DE CET HOMME EST GRANDE. ELLE PERTURBE LES FONCTIONS VITALES DE LA CITÉ. LA NUIT SANS FIN EN EST UN EXEMPLE. IL FAUT NOUS CONCENTRER TOUS. IL FAUT TOUS UNIR NOS PENSÉES POUR LA SAUVEGARDE DE NOTRE CITÉ. LA MENACE EST GRAVE. SI LA CITÉ MEURT NOUS MOURRONS AUSSI.

Ce ne furent pas là exactement les termes de l'annonce, mais c'est ainsi que Jack les interpréta. En réalité, le message était beaucoup plus long et complexe, mais Jack sut l'interpréter correctement et comprit qu'il était en train de gagner. Il les détruisait peu

à peu. Risibles, les réformes sociales, avaient-ils dit. Eh bien, il allait leur montrer.

Il poursuivit son hallucinant pogrom. Il extermina, massacra, écharpa les habitants de la Cité partout où il put les trouver. Et ils ne pouvaient plus disparaître, ne pouvaient plus fuir, ne pouvaient plus l'arrêter. La collection atteignit cinquante, puis soixante-dix, puis cent cœurs.

Il se lassa des cœurs et commença à extraire les cerveaux. Sa collection grossit.

Pendant des jours et des jours cela continua. De temps à autre, dans la propreté parfumée et aseptisée de la Cité, s'élevait un hurlement. Les mains de Jack étaient gluantes et poisseuses en permanence.

Puis il découvrit Van Cleef. De l'obscurité où il était tapi, il sauta sur elle et leva la longue lame vivante pour la lui plonger dans la poitrine ; mais elle

dis parut.

Recouvrant son équilibre, il regarda tout autour de lui. Van Cleef se matérialisa à trois mètres de lui. Il fonça sur elle tête baissée et à nouveau elle se volatilisa. Pour réapparaître à trois mètres de là. Finalement, lorsqu'il eut vainement fendu l'air de sa lame à dix reprises, il s'immobilisa les bras ballants, haletant, et la regarda.

Elle lui retourna un regard chargé d'indifférence.

— « Ça ne nous fait plus rire, » dit-elle, en remuant les lèvres.

Plus rire ? Les pensées de Jack tourbillonnèrent, se réfugièrent dans un recoin encore plus noir que tous ceux qu'il avait connus. A travers l'écran barbouillé de sang de sa frénétique débauche, il commença d'entrevoir la vérité. Ils s'étaient servi de lui pour leurs amusements. Ils l'avaient *laissé* faire. Ils l'avaient lâché dans les rues de leur Cité et il s'était donné en spectacle, un spectacle grand-guignolesque et bouffon.

Le mal. Jamais jusqu'à présent il n'avait soupçonné les horizons du terme. Il s'élança vers elle, mais elle disparut pour ne jamais revenir.

Il resta là abandonné tandis que la lumière revenait ; tandis que la Cité nettoyait les restes du carnage, récupérait les corps mutilés et faisait avec eux ce qu'elle avait à faire. Et, dans les chambres frigorifiques, les capsules de gélatine réintégrèrent leurs alvéoles, et les corps congelés furent remis en réserve car Jack l'Eventreur n'avait plus besoin désormais de matière première pour

l'amusement des sybarites. Son travail était achevé à jamais.

Il resta abandonné au milieu des rues désertes. Des rues qui pour lui seraient toujours vides. Pour lui, les habitants de la Cité ne seraient plus désormais que les ombres insaisissables qu'en réalité ils avaient toujours été. Il s'était pris pour une incarnation du mal, et ils l'avaient réduit à l'état de bouffon pathétique.

Il essaya de retourner sur lui la lame vivante, mais elle se dissolut en une infinité de particules de lumière qui s'éloignèrent portées par une brise qui n'avait aucune autre raison d'être.

Abandonné, il contempla la Cité utopique victorieuse où la propreté reprenait ses droits. Ils allaient le maintenir en vie avec leurs talents, éternellement peut-être, simplement pour le cas où un jour ils auraient à nouveau envie de s'amuser avec lui. Il était réduit à la plus simple expression de sa personnalité ; son cerveau n'était plus rien d'autre qu'une masse de matière gélatineuse. S'enfoncer dans la folie ; au plus profond de la folie. Ne connaître jamais ni la paix ni le sommeil ni la fin.

Il resta là abandonné, lui qui avait hanté de sordides venelles, dans un monde aussi pur que le premier souffle d'un bébé.

— « Je ne m'appelle pas Jack, » dit-il tout doucement. Mais son véritable nom, ils ne le connaîtraient jamais ; ne s'en soucieraient jamais. « *Je ne m'appelle pas Jack !* » répéta-t-il plus fort. Mais personne n'entendit.

« JE NE M'APPELLE PAS JACK ET J'AI MAL AGI, TRES MAL AGI ; JE SUIS UN ETRE ABJECT MAIS JE NE M'APPELLE PAS JACK ! » Il hurla cela, hurla et hurla encore, parcourant sans but les rues désertes, sans se cacher, sans être obligé désormais de rôder dans l'ombre, étranger dans la Cité.

Traduit par Guy Abadia.

Titre original : The prowler in the City at the edge of the World.

EDGAR

PANGBORN

Longs-Crocs

Renommé aux Etats-Unis, Edgar Pangborn est un auteur pratiquement inconnu du public français. Il est vrai que sa production est relativement peu abondante, ce qui lui a donné peu d'occasions d'être traduit dans notre pays. Les lecteurs de Fiction, *pourtant, se souviendront sans doute de ces deux attachants tableaux d'une Terre future (et post-atomique) revenue à une ère pré-industrielle :* La corne d'or *et* Une guerre sans importance *(numéros 141 et 144 de notre revue). Ces deux récits ont été plus tard incorporés par l'auteur dans un roman qui a eu un grand succès aux U.S.A. :* Davy *(du nom de son héros), sorte de* Tom Jones *de la science-fiction. Un autre roman plus ancien d'Edgar Pangborn,* A mirror for observers, *est un des plus intéressants traitements du thème des extra-terrestres étudiant notre planète, et il mériterait amplement une traduction française. Enfin, les amateurs d'insolite n'auront peut-être pas oublié cet étonnant conte psychanalytique, paru dans le numéro 147 de* Fiction, *sous le titre* La Voglebête. *Edgar Pangborn revient aujourd'hui dans nos pages avec un récit de facture classique, puissamment évocateur, situé dans la campagne du Maine (un des Etats américains qui restent le moins touchés par la civilisation). Dans ces terres encore sauvages, à l'écart de la vie citadine, se manifeste au cœur de l'hiver un phénomène inexplicable, invraisemblable. Avec un grand talent de la chose vue, Edgar Pangborn nous raconte tous les rebondissements de cet épisode.*

P. H.

On peut me croire sur parole. Comment le prouver ? Je suis né à Darkfield, pas vrai ? Je m'en suis tenu loin une trentaine d'années après l'université, mais à mon retour j'étais toujours Ben Dane, un Dane de Darkfield, l'aîné des enfants du Juge Marcus Dane. Et les gens savaient qu'on pouvait se fier à ma parole. Ma femme était morte et j'étais écœuré des grandes villes ; puis Sam, mon frère resté célibataire, était mort à son tour, lui qui avait passé toute sa vie ici, à Darkfield, avec son petit cabinet juridique à Lohman — notre métropole la plus proche, 6 437 habitants. Un bref accident cardiaque à cinquante ans ; je l'aimais beaucoup. Helen partie, puis Sam... J'ai bouclé mes affaires sans importance et suis rentré, héritant du même coup de la gouvernante de Sam, Adélaïde Simmons, avec sa sévère stabilité et sa céleste cuisine. La nostalgie du Maine, c'est grave, quand cela vous prend à un âge avancé : je dus bien y céder. Je m'attendais à glisser peu à peu dans une vieillesse sans enfants, à jouer aux échecs par correspondance, à traduire quelques classiques. Je pensais que le respect de mes voisins me resterait acquis. Je vous le répète, on peut se fier à ma parole.

Je me rappelle encore la mi-mars, il y a quelques années, avec la neige qui descendait d'un ciel d'après-midi sale comme le fond d'une vieille marmite. Le chasse-neige avait nettoyé la petite route de Harp Ryder après la dernière chute de neige ; j'imaginais que mon Tas-de-Ferraille couvrirait les deux kilomètres jusqu'à sa ferme et autant au retour avant que cela recommence à tomber. Harp m'avait demandé de lui procurer un livre si j'allais à Boston, n'importe quel bouquin sur les Esquimaux, et j'en avais trouvé un, *Kabloona* de De Poncin. Je vis soudain les démoniaques flocons blancs qui filaient follement dans le vent violent et je me rappelai avoir entendu au « Bureau de presse de Darkfield », autrement dit aux Magasins Généraux de Cleve, quelqu'un faire allusion à des prévisions météo qui nous annonçaient le blizzard le plus terrible depuis quarante ans. Joe Cleve, qui ne tolère pas la radio dans sa boutique parce que cela réveille ses ulcères, demanda à son Grand Inquisiteur personnel — qui se maintient toujours dix mètres derrière votre épaule droite : « Pourquoi faut-il toujours que ce soit le pis depuis X années ? A qui cela nous avance-t-il ? » Le « Bureau » débattait toujours de cette épineuse question quand je m'en allai chargé de mes cigarettes et de tout ce que j'avais pu me rappeler de la liste d'épicerie d'Adélaïde que j'avais oubliée sur la table de la salle à manger. Il n'était pas encore trois

heures quand je m'engageai dans le chemin de Harp, et une rafale gifla Tas-de-Ferraille avec une mortelle brutalité.

Je tentai de prendre de l'élan pour gravir la pente, donnai un coup de volant pour éviter un idiot de lapin et m'enfonçai dans une mare de neige fondante cachée sous la neige fraîche, allant m'arrêter après un dérapage dans une position d'où rien ne nous sortirait, sinon une grue de dépannage.

J'avais eu cinquante-sept ans cette même année, j'avais le souffle court parce que je fumais trop et mon cœur (je le sais à présent) ne valait guère mieux que celui de Sam. Je cessai de jurer — progressivement pour éviter les mouvements brusques — et collai *Kabloona* sous mon anorak. Je comptais aller à pied chez Ryder, à un kilomètre et demi de là, lui remettre le bouquin, échanger des politesses, puis téléphoner qu'on vienne me prendre en remorque. Après, comme Harp n'avait jamais possédé de voiture et s'y refuserait toujours, je reviendrais à pied jusqu'à la dépanneuse.

Si Leda Ryder avait su conduire autrefois, peu importait, du jour où elle avait épousé Harp. Dans leur coin, ils cultivaient la terre à peu près de la même manière que les ancêtres de Harp au temps de Jefferson. Cependant Harp traitait ses deux cents poules pondeuses selon des méthodes qu'on jugeait modernes avant que ces pauvres volatiles aient été condamnés à l'électricité ; mais toutes ses autres activités confinaient au primitivisme. Dans son grand potager, il laissait les herbes folles s'aventurer de quelques centimètres, de façon à devoir travailler cette terre ; il n'y en avait nulle part ailleurs. Quelques vaches, un attelage de chevaux, quatre arpents de cultures maraîchères et une petite chienne, Roupie, que sa grand-mère avait fabriquée plus ou moins avec un dachshund. La seule menace que proférât Roupie dans sa vieillesse obèse était un aboiement sifflant. Les Ryder produisaient tout ce qu'il leur fallait pour vivre, à l'exception du tabac à chiquer et d'une robe neuve pour Leda de temps à autre. Harp se fichait pas mal du XXe siècle et je doute qu'il ait jamais consulté Leda à ce sujet, malgré le dévouement obsédé qu'il avait pour elle. Elle avait près de trente ans de moins que lui et, d'accord, il n'aurait pas dû l'épouser ! Mais l'inverse est tout aussi valable : elle n'aurait pas dû l'épouser non plus, mais ils s'étaient unis.

Harp était peut-être un dinosaure, mais j'ai grandi avec lui ; il avait un an de moins que moi. On a nagé, pêché et

fait les fous ensemble. Et quand je suis revenu à Darkfield, déjà vieilli, il a été un des rares qui en ait paru heureux, autant qu'on puisse se fier à ce qu'on lit sur un visage qui ressemble à un promontoire de granit. Il devait bien arriver à Harp Ryder de sourire une ou deux fois par semaine.

Je continuai à escalader la pente et je remarquai des empreintes de pneus de grosse dimension allant dans les deux sens, que la neige commençait à effacer. Ce devait être le camion d'œufs que j'avais croisé un quart d'heure avant sur la grand-route. Dès que le vent d'ouest faiblissait dans mon dos, je pouvais pivoter pour contempler l'un de mes paysages favoris, de basses terres couverte de bouleaux et de sapins. De la Crête de Ryder, on ne voit de Darkfield, à trois kilomètres au sud-ouest, qu'un clocher d'église. Par temps clair, on aperçoit le Mont Chauve et ses deux grands frères à plus de trente kilomètres à l'ouest.

La neige s'épaississait. Cela me fut un soulagement et un plaisir de distinguer les ardoises sombres de la grange de Ryder et la couverture de son cottage style Cape Cod. Sous cet angle, la maison paraissait collée à la grange, mais en réalité elles étaient reliées entre elles par une galerie à étage de cinq mètres de large sur douze de long — réserve à bois au rez-de-chaussée, poulailler en haut. La fenêtre de la chambre des Ryder, face au soleil levant, n'était qu'à un mètre au-dessus de la galerie. Ils se couchaient vraiment avec les poules ! Je criai, car Harp était sur le point de fermer la vaste porte de la galerie. Il la maintint ouverte pour moi. Le vent d'ouest s'acharnait sur la grange et les tourbillons hurlaient autour de nous. La température avait baissé de sept degrés depuis que j'avais quitté Darkfield. Le thermomètre contre la porte indiquait moins 10° et je me rendais compte que j'avais fait l'idiot. En aidant Harp à repousser le battant, je crus entendre Leda pleurer.

Impression confuse et passagère. Le vent atteignait de nouveaux paroxysmes de furie, la grande porte craquait. Harp me demanda : « Bagnole en panne ? » Je reste persuadé que j'entendis Leda gémir. Mais cela cessa quand nous eûmes bouclé la serrure et qu'une barre de cinq sur dix eut été mise en travers. Je ne comprenais pas pourquoi. La barre était neuve, mais la vieille fermeture était sûrement à l'épreuve de n'importe quel coup de vent, sinon d'un ouragan.

— « Tas-de-Ferraille ne tombe jamais en panne. Tu devrais en

acheter une, Harp... cela tient compagnie. Non, elle est tout simplement allée dans le fossé. »

— « Tu la retrouveras peut-être au printemps. » Ses volailles grattaient le plancher au-dessus de nous ; elles n'étaient pas encore effrayées par la tempête. Les yeux de Harp étaient de petits éclats gris de souci. « Ben, à ton avis, est-ce qu'un homme est vieux à cinquante-six ans ? »

— « Non. » Mes os (vieillissants) souhaitaient se réchauffer dans la pièce qui servait de salon - salle à manger - cuisine - et tout, et je n'avais pas envie de philosopher d'un ton morose. « Je peux me servir de ton téléphone ? »

— « Si la ligne n'est pas coupée, » dit-il sans bouger, tel un homme qu'assaillaient d'autres coups de temps. « Ces fainéants n'ont pas abattu une seule des branches en surplomb, de tout l'été. Je leur ai dit, naturellement, je leur ai bien dit ce qui arriverait... Ben, ce que je voulais dire, est-ce un âge assez avancé pour s'imaginer des choses idiotes ? » Mon visage dut lui révéler que je le croyais en train de se ronger parce qu'il avait une jeune épouse. Il fronça les sourcils, contrarié que je ne l'aie pas compris. « Ce que je veux dire, c'est *voir* des choses. Des choses qui ne peuvent pas être comme ça, mais... »

— « Cela nous arrive à tous à n'importe quel âge, Harp. »

C'était une observation ridicule, qui ne voulait rien dire, parce que j'avais froid, que je m'impatientais, que je désirais entrer. Harp avait toujours été doué d'une sensibilité nerveuse à sens unique. Son visage se figea. « C'est bon. Entre te réchauffer. Leda ne se sent pas très bien. Elle a chopé un rhume ou la grippe. »

Quand elle descendit pour m'accueillir, elle avait les yeux rougis. Je ne croyais pas que c'était le vent qui avait fait ce bruit. Roupie s'arracha de son panier derrière le poêle pour venir me renifler les pieds et m'admettre avec un certain dédain, comme d'habitude.

Leda n'avait pas la vie facile, jeune et passionnée qu'elle était, et sans ressources intellectuelles. Elle venait d'avoir vingt-huit ans. Elle paraissait grande parce qu'elle tenait bien droit son corps aux lignes fermes. Une part de la moue boudeuse de sa grande bouche et de l'expression morose de ses yeux gris et lucides était simple provocation sexuelle et une autre part pur mécontentement. J'aimais bien Leda ; sa nature ne la portait ni à l'animosité ni à la pingrerie. Avant son mariage, le Bureau de presse de Darkfield affirmait avec son impartialité scrupuleuse et bien connue que

Leda était passée sous tout ce qui portait pantalon à cinquante kilomètres à la ronde. Pour une fois la médisance du Bureau comportait peut-être une trace de vérité, car Leda possédait ce rayonnement de passion qui attire les hommes sans un mot, sans un geste. Après son mariage inattendu avec Harp — c'est Sam qui m'a raconté tout cela car je n'habitais pas Darkfield à l'époque et je ne la connaissais pas — les commérages orduriers étaient rapidement devenus plus étouffés. Mettre Harp Ryder en rogne n'a jamais été très salutaire.

Les fils téléphoniques n'étaient pas encore abattus. Pendant que j'attendais la réponse du garage, Harp me dit : « Ben, je ne te laisserai pas repartir comme ça. Tu vas passer la nuit ici, hein ? »

Je n'y tenais pas. Ce serait du travail et du dérangement supplémentaire pour Leda et j'étais assez vieux pour désirer la sécurité de mon propre terrier. Mais je sentais que c'était pour lui-même que Harp avait envie que je reste. Je priai Jack Short, le garagiste, d'emmener Tas-de-Ferraille si je n'étais pas là quand il viendrait. Jack rugit : « Vous savez le temps qu'il fait, en ce moment ? »

— « Une petite chute de neige, à mon avis. »

— « Doux Jésus ! » Il couvrit le micro, mais imparfaitement. J'entendis sa voix claironnante qui résonnait : « Hé ! Le vieux Ben a encore fichu sa sacrée mécanique dans le fossé ! C'est quelque chose, non ?... Ecoutez Ben, je ne peux rien vous promettre. Les deux dépanneuses sont déjà sorties. Vous feriez mieux de rester où vous êtes et de remercier le Seigneur d'être arrivé jusque-là ! »

— « Bon, » dis-je. « Ce n'est pas un bien grand fossé. »

Leda nous servit le café. Elle ne cessait pas de porter les yeux vers le pied de l'escalier où régnait déjà l'ombre de la nuit. L'escalier clos aboutissait à la porte d'entrée qui ne servait jamais ; derrière le petit vestibule se trouvait la seconde pièce du rez-de-chaussée, la chambre d'amis où j'allais dormir. Je ne sais pas ce que Leda s'attendait à voir dans ce coin sombre. A un certain moment, une bûche fit un bruit inattendu dans la cuisinière et la jeune femme ferma les lèvres juste à temps sur un cri.

Le café me réchauffait. A présent, la tempête ne me permettait plus de discuter. Il n'était pas encore trois heures et demie, mais

l'ouest et le nord étaient perdus dans une noirceur tourbillonnante. A travers les flocons épais je pouvais à peine distinguer la façade de la grange à douze mètres. « Personne ne peut aller nulle part dans cette mélasse, » dit Harp. Sa petite maison frissonna comme pour souligner ses paroles. « Leda, tu n'as pas l'air très en forme. Va donc te reposer. »

— « Il faut que je m'occupe de la chambre d'amis, pour Ben. »

Ils ne se parlaient pas avec beaucoup de tendresse, mais le regard de Ben en était lourd quand elle pivota. Puis son visage de granit se déforma sous la pression d'un sentiment différent. Tout son corps maigre se pencha en avant, tant il faisait effort pour parler. « Tu ne me prends pas pour un type à perdre les pédales ? » me demanda-t-il.

— « Bien sûr que non. Quelle mouche te pique, Harp ? »

— « Il y a quelque chose dans le bois qui n'a aucun droit de s'y trouver. » Pour moi, ce fut un soulagement soudain. Je n'allais pas être obligé d'écouter les doléances conjugales d'autrui. « Crénom ! Je voudrais bien que ça tombe sur quelqu'un d'autre au moins une fois, parce qu'alors je pourrais dire ce que je sais sans qu'on rigole de moi. *Je ne suis pas* l'homme à me faire des imaginations idiotes. »

Avec Harp, on marchait sur des œufs. D'un instant à l'autre il risquait de croire que c'était *moi* qui riais de lui. « Raconte, » lui dis-je. « En tout cas, s'il y a quelque chose là-bas en ce moment, cela doit se sentir un rien refroidi ! »

— « Ouais. » Il alla à la fenêtre nord, regarder ce que nous savions être le chemin sous la couche de neige. La terre de Harp descendait de l'autre côté de la route jusqu'à la lisière d'une forêt d'arbres à feuillage permanent. Katahdin est à plus de quatre-vingt kilomètres au nord-nord-est de nous. Nous vivons dans un monde rétréci, ratatiné, mais vous pourriez quand même partir de la ferme de Harp et, à part une route rurale de temps à autre et quelques rivières — des ruisseaux surtout — ne plus quitter la forêt profonde jusqu'à la toundra ou l'Alaska. Harp reprit : « C'est quand il fait ce temps-là que cela vient. »

Il s'enfonça dans son fauteuil vétuste et prit *Kabloona*. Il avait à peine regardé le livre que Leda était de retour. « Drôle de nom. »

— « En esquimau, Kabloona veut dire l'homme blanc. »

— « C'est l'auteur qui a fait les photos... ? Sont-elles bonnes, Ben ? »

— « Je trouve. Elles sont à la fin du bouquin. »

— « Ah ? » Il tourna les pages à la hâte, mais ne s'arrêta un peu qu'aux portraits d'Esquimaux aux traits accentués, puis il ne s'y intéressa plus. Ce qu'il cherchait n'était pas dans le livre. « Ces gens-là, sont-ils... civilisés ? »

— « Oui, à leur manière. »

— « Ouais. Voilà des types qui devraient s'y reconnaître dans les forêts. »

— « Sans doute la seule chose dont ils ne soient pas capables, Harp. Ils ne voient d'arbres que s'ils descendent dans le sud, et ils en ont horreur. Tout ce qui est plus bas que le cercle arctique est trop chaud pour eux. »

— « Sans blague... ? En tout cas, c'est un beau livre. Combien l'as-tu payé ? » Je l'avais eu d'occasion ; il me régla au centime près. « Je le lirai avec plaisir. » Il n'en ferait rien. Le bouquin finirait sur l'étagère du salon avec la Bible, un vieil almanach, les poèmes de Longfellow, jusqu'au jour où la maison serait mise en vente publique et où personne ne se souviendrait du mode de vie de Harp.

— « Où veux-tu en venir avec tout ça, Harp ? »

— « Oh... j'ai entendu des bruits dans les bois, pendant l'été. J'aurais pensé à un renard, mais je sais que ce n'était pas ça. A faire dresser les cheveux sur le crâne. J'ai perdu une vache, en août dernier, dans le pâturage nord de l'autre côté du chemin. Une partie de la clôture en planches arrachée. C'est vrai, Ben, les deux planches d'en haut avaient été *retirées des trous de pointes*. Pas de marques de marteau. »

— « Un ours ? »

— « La seule piste que j'aie relevée ressemblait à celle d'un ours, sauf qu'elle était trop petite. Tu sais bien qu'un ours n'aurait pas *tiré* la planche, Ben. »

— « Une vache qui s'est fichue dedans, prise de panique ? »

Il ne s'impatienta pas. « Ben, est-ce que j'aurais fait une clôture à vaches en clouant les pièces transversales à l'extérieur ? Si une vache avait foncé dessus de toutes ses forces, sûr qu'elle aurait tout bousillé. Et elle avec, avec du sang et du poil sur les planches fendues, et elle serait restée là, pas à deux kilomètres dans les bois. C'est arrivé pendant un gros orage. Je me suis dit que c'était quelqu'un qui m'en voulait, ou un fils de garce qui désirait ma propriété et qui cherchait à me coller la trouille, à moi qui ai passé toute ma vie ici, et ma famille avant moi ! Mais ça n'a pas de sens. J'ai trouvé la vache une semaine après,

ou plutôt ce qui en restait. Loin dans les bois. La tête et les os. La peau déchiquetée et jetée tout autour. Si c'était une *personne* qui se découpait de la viande, elle aurait pris ce qu'il lui fallait et elle serait partie avec. Elle ne serait pas restée là à bouffer la bidoche à même les os, bon Dieu ! Elle n'aurait pas détaché l'os de la cuisse... Bon, ça, c'était peut-être un ours. Mais ce n'en était pas un qui avait fait le boulot sur la clôture et qui avait chassé la vieille Nell à deux kilomètres dans les bois pour la tuer. Une jolie petite Jersey, intelligente comme une chatte. Leda lui faisait des tas de mamours, comme elle n'en fait jamais aux autres bêtes... Depuis, j'ai bien fouillé la forêt, sans rien trouver. Mais j'ai senti quelque chose. Comme une odeur de poisson, une odeur d'ours, mais... *différente.* »

— « Voyons, Harp, avec la neige sur le sol... »

— « C'est pour le coup que tu vas me croire cinglé. Par temps clair, je n'ai jamais relevé ses traces. Je l'entends, oui, la nuit, mais si je sors le jour pour aller là où j'ai entendu le bruit, il n'y a pas de piste. Rien que les empreintes habituelles sur la neige. Je sais. Il vit dans les arbres et n'en descend que par temps d'orage. Pourquoi je le crois ? Parce qu'alors il vient, Ben, quand le temps est comme en ce moment, comme aujourd'hui. Et les vieux Ned et Jerry, dans l'écurie, ils deviennent comme fous, et quelquefois on entend son bruit sous la fenêtre. Je braque ma lampe à travers la vitre, je ne le vois jamais. Je sors avec mon calibre 12 si on y voit un tout petit peu et il y a des traces autour de la maison... des trous qui s'emplissent de neige. Le matin, il reste quelquefois des empreintes et elles conduisent aux bois du nord, mais sous les arbres, on ne les voit plus. Alors, il doit grimper dans les branches et se déplacer comme ça ?... Une seule fois je l'ai vu, Ben. En octobre dernier. Mais faut d'abord que je te raconte l'autre chose. Un ou deux jours après avoir trouvé ce qui restait de la vieille Nell, j'ai perdu six poulets à rôtir. J'avais aménagé deux abris, tu te rappelles peut-être, pour que mes volatiles puissent aller dans la campagne et revenir percher dans la grange le soir. Avec de bonnes portes, que je fermais toujours à clé. Vers deux heures du matin, Ned et Jerry deviennent fous. Je sors par la grange pour aller dans l'écurie. Ils étaient terrifiés. Ned essayait de sortir à coups de sabot. Je les calme, j'inspecte l'écurie... le grenier, la remise aux harnais, partout. Rien. Une nuit très tranquille, pas de lune. Il fallait que ça soit quelque chose que les chevaux avaient reniflé. Je reviens dans

la grange et je trouve ouverte la porte d'un des abris à poulets... la serrure arrachée. Un voleur de poulets aurait apporté un instrument pour ouvrir... foutu idiot s'il était venu les mains vides, non ? Il m'avait pris six poulets, six beaux poulets de huit livres, et laissé les têtes sur le plancher, détachées à coups de dents. »

— « Harp... un fou ? Il y a des gens qui perdent la tête de cette façon-là. On raconte de vieilles histoires... »

— « J'ai cherché à le croire. Mais un homme passerait-il l'hiver ici ? Dehors par moins 5° ? »

— « Peut-être dans une grotte... avec des peaux de bêtes. »

— « J'ai cloué des planches sur tout l'arrière de la grange. La même chose pour les fenêtres des poulaillers. Des bois de cinq sur dix avec des pointes de dix plantées en oblique. Les poulets sont à quatre mètres du sol et il ne s'y est pas attaqué... pas encore. Donc, quand c'est arrivé, j'ai fait venir le Shériff Robart. Comme ce fils de pute habite Darkfield, on pouvait croire qu'il s'y intéresserait ! »

— « Cela t'a-t-il beaucoup avancé ? »

Harp rit. Il le fit en me regardant dans les yeux, sans émettre un son, sans bouger un muscle, sauf un faible plissement au coin des yeux. C'est un art typique de la Nouvelle-Angleterre ; peut-être a-t-il été importé sur le *Mayflower*. « Robart est venu, au bout d'un temps. Je lui ai montré cette porte. Je lui ai expliqué comment je passais mes nuits le cul par terre avec mon calibre 12. » Harp se leva pour expédier un jet de jus de chique dans le feu ; selon sa théorie, cela purifie l'air. « Ben, il se peut que je lui aie mis les têtes de poulets un peu trop près du nez. Quand il est venu, tu comprends, elles n'étaient plus très fraîches. Il m'a assuré qu'il s'en occuperait et qu'il me tiendrait au courant. C'était la mi-septembre. Depuis, je ne l'ai pas revu. »

— « Il a dû craindre d'être mal accueilli. »

— « Voyons ! Je serais aussi content de le voir qu'une merde sur la nappe ! »

— « Tu disais que... tu l'avais vu, Harp ? »

— « C'était façon de parler... Ben. C'était pendant l'été de la Saint Martin... tu te rappelles ? Comme juin, sauf les belles couleurs et l'odeur du vent... Dieu que j'aime ça, que j'aime octobre ! J'avais descendu la pente de l'autre côté du chemin, là où j'avais réparé la clôture après avoir perdu Nell. Je m'y étais appuyé, j'étais sans doute fatigué. Fin d'après-midi, avec le ciel qui devenait rose. Tu sais comme la clôture coupe la pente jusqu'à mon

bois de l'est. Je laisse les buissons pousser comme ils veulent... de tas de sureaux et d'autres plantes qui attirent les oiseaux. J'ai regardé vers la petite brèche entre la forêt du nord et mon petit bois, le bout de pâturage où l'herbe a trop grandi. C'est joli. Il y a quelques années, un peintre est venu en faire un tableau et il m'a dit que le coin ressemble à un coro. Je ne sais foutre pas ce que c'est qu'un coro, il ne me l'a pas expliqué. »

J'insistai : « C'est là que tu l'as vu ? »

— « Non. Sur ma droite, dans les sureaux. A quinze mètres de moi, j'estime. Je l'ai aperçu du coin de l'œil et je me suis tourné de l'autre côté comme si je voulais regagner le chemin. J'ai fait semblant de m'intéresser à quelque chose dans l'herbe et je suis revenu à la clôture un rien plus près. Il est resté où il était, une tache brune dans les buissons près du grand bouleau jaune. Presque aussi grand qu'un homme. Pas d'arme sur moi, même pas un bâton... De grandes épaules. Je ne pouvais pas voir ses pieds. Il n'a pas plus d'un mètre cinquante de haut. Ses mains, si c'en est de vraies, étaient hors de ma vue dans le feuillage des sureaux. Il a un pelage brun, Ben, une fourrure brun rouge sur tout le corps. Sur la figure aussi, sur la tête, sur son cou épais. Au soleil, le pelage reluit, il n'y a pas à s'y tromper. Et alors... j'ai regardé droit vers lui. J'ai cherché à faire celui qui ne le voyait pas, mais il ne s'y est pas laissé prendre. Il a reculé et les sureaux l'ont englouti. Sans un bruit. » Harp écoutait les bruits que faisait Leda dans la chambre d'en haut. Il reprit à voix basse : « Ouais. J'ai couru prendre mon fusil et j'ai fouillé les bois. Sans rien trouver. Tu veux savoir comment est sa figure. Tout ce que je vais te raconter maintenant, je n'en ai rien dit à Leda. Tu comprends, elle a peur, alors je ne veux pas que ce soit pire, je lui ai dit que c'était un animal qui s'était débiné avant que j'aie pu l'examiner convenablement. Un gros visage, Ben. Une tête tout à fait humaine, sauf que la mâchoire avance trop. Pas beaucoup de nez... des taches pelées dans la fourrure. Mais, Ben, les... ses *dents*! Je n'en ai vu d'aussi grandes que chez un ours adulte. Voilà ce qu'on me répondra si jamais j'en parle. Ils diront que j'ai vu un ours. Moi qui ai descendu mon premier ours à seize ans quand Papa m'avait emmené du côté de Jackman ! Et depuis, j'en ai abattu à peu près un tous les deux ans. Je les connais, je connais toutes leurs habitudes. Mais c'est quand même ce qu'on me répondra si jamais je raconte mon histoire. »

Je suis un naturaliste refoulé et je possède des connaissances diverses dans ce domaine. Je sais qu'il n'existe pas de singes ni d'anthropoïdes qui puissent supporter nos hivers, sauf peut-être l'innocent entelle de l'Himalaya. Aucune bête telle que celle décrite par Harp ne vit sur la planète, ce qui ne nous avançait guère. Harp était sincère, il était raisonnable ; il désirait autant que moi une explication rationnelle. Ce n'était pas pour rien qu'il était l'athée du village. Je répondis : « C'est probable, Harp. La plupart des gens n'acceptent pas... l'insolite. »

— « Peut-être que tu l'entendras cette nuit, Ben. »

Leda descendit et saisit une partie de la phrase. « Alors, Ben, il vous a raconté ? Qu'en pensez-vous ? »

— « Je ne sais qu'en penser. »

— « Leda, je me disais que si j'imitais ce bruit... »

— « Non ! » Elle avait apporté du raccommodage à faire et allait s'y mettre, mais elle se figea comme sous une menace. « Ce me serait intolérable, Harp. Et... cela pourrait les attirer. »

— « *Les* attirer ? » Harp émit un gloussement maladroit. « Je ne crois pas pouvoir l'imiter assez bien pour qu'il vienne ! »

— « Ne le fais pas, Harp ! »

— « Très bien, chérie. » Elle fermait les yeux, la tête renversée. « Ne sois pas si nerveuse. »

Je commençais à me demander si un homme encore apparemment sensé pouvait inventer une horreur pareille dans le but inconscient de tourmenter une femme trop jeune pour lui, une femme qu'il n'imaginait pas posséder entièrement. S'il lui affirmait qu'un glapissement de renard n'était pas le cri approprié pour le renard, elle le croirait. Je dis : « Il ne faut pas en parler si cela la bouleverse. »

Il me regarda comme un homme qui émerge d'une eau profonde. Leda déclara d'une petite voix douloureuse : « Mon Dieu ! Que je souhaiterais qu'on aille vivre à Boston. »

Le visage de granit se ferma, sur la défensive. « Leda, on en a déjà discuté en long et en large. Rien ne me fera quitter ma terre. A mon âge, je n'ai plus de temps à perdre à la ville. Que diable y ferais-je ? Veilleur de nuit ? Domestique chez quelqu'un, bon Dieu ? Nos économies fileraient en un rien de temps. On a déjà tout envisagé. Nous ne bougerons pas. »

— « Je pourrais trouver du travail. » Bien sûr, pour Harp, c'était la pire chose qu'elle pût dire. Elle le comprit sans doute

en le voyant silencieux, frappé. Elle ajouta gauchement : « J'ai oublié quelque chose en haut. » Elle ramassa son raccommodage et se sauva.

On n'en parla plus, le reste de la journée. Je donnai un coup de main pour la traite et les autres corvées, puis on barricada tout contre la tempête et les autres ennemis. Au dîner, il y eut un invité fantôme, l'être velu aux longues dents, mais on n'y fit pas allusion à cause de Leda... du moins était-ce le prétexte. Le repas aurait de toute façon été contraint. Ils n'avaient pas l'habitude de recevoir des invités et Leda était assez mauvaise cuisinière parce qu'elle s'en fichait pas mal. Fille de Darkfield, j'imagine qu'elle avait eu la tête farcie des rêves télévisés du XXe siècle, jusqu'au jour où une impulsion ou peut-être des craintes de maternité illégitime l'avaient incitée à épouser un homme du XIXe siècle. Nous mangeâmes du gibier cuisiné comme du bœuf et des légumes trop cuits. Je n'aime pas le gibier, même bien préparé.

A six heures, Harp mit en marche sa radio à piles et écouta, le visage figé, les mauvaises nouvelles de la journée et les prévisions météorologiques. « ... un blizzard qui se révèle comme le plus terrible depuis 42 ans. Depuis trois heures de l'après-midi, il est tombé 45 centimètres de neige à Bangor et 52 à Boston. On ne pense pas que les précipitations cessent avant demain. Les vents deviendront plus violents durant la nuit, avec des rafales atteignant 100 kilomètres à l'heure. » Harp coupa le contact, d'un geste décisif. Les autres soirs où je m'étais trouvé chez eux, il avait permis à Leda de laisser jouer le poste doucement après le repas, si bien qu'il y avait toujours eu une musique de fond. Ce soir, Harp avait l'intention d'écouter d'autres bruits. Leda fit la vaisselle, nous dit bonsoir de bonne heure et s'enfuit à l'étage.

Harp ne parlait guère que pour répondre par politesse aux inepties que je sortais de temps à autre. Nous restions assis, l'oreille tendue aux sons de la neige qui tombait et du vent qui hurlait. Une heure de ce régime me suffit; je me déclarai fatigué et exprimai le désir de me retirer de bonne heure. Harp m'accompagna dans ma chambre et mit une bûche d'érable dans le poêle au ventre renflé. Il réussit à sourire — il dut pour cela épuiser ses réserves de la semaine ! — et tira une bouteille d'un meuble placé depuis bien longtemps sous une gravure... George Washington, je crois, en train de conclure un traité avec un hépa-

tique peu connu... peut-être le général Cornwallis, si ce dernier avait de son vivant deux pieds gauches. La bouteille contenait du rye-whisky qu'Harp croyait sincèrement buvable, car il s'était brûlé le gosier pendant une quarantaine d'années pour en faire la preuve. Tandis que ma gorge s'apaisait peu à peu, il me dit : « Je n'aurais pas dû t'embêter avec toutes ces histoires, Ben. J'espère que ça ne t'empêchera pas de dormir. » Il me confia sa deuxième lampe de poche puis s'en alla et referma la porte.

Je l'entendis retomber dans son vieux fauteuil. Enfoui sous trop de couvertures, la lampe éteinte, je percevais le cruel murmure de la neige. Le poêle ronronnait en ami, me fabriquant un cocon de chaleur vivante dans le désert du froid extérieur. Plus tard, la voix de Leda me parvint, du haut des marches, timide, lasse, chargée d'une douce invite : « Tu viens te coucher, Harp ? » Les degrés craquèrent sous son poids. Leur porte se referma ; bientôt j'entendis la jeune femme gémir de cette souffrance aimée qui fait oublier un instant tous les soucis.

Je me rappelai quelque chose que m'avait dit Adélaïde sur cette maison dont je n'avais plus visité l'étage depuis mon enfance avec Harp. Adélaïde, une des très rares femmes de Darkfield à n'avoir jamais dit de mal de Leda, m'avait raconté que la petite pièce à l'ouest, en face de la chambre de Harp et Leda, avait été arrangée en nursery et que Harp n'y tolérait que du mobilier d'enfant. Il en était ainsi depuis sept ans qu'ils étaient mariés.

Une heure encore s'étira, dans l'exaspération de mon insomie.

Et j'entendis Longs-Crocs.

Le bruit venait de la partie ouest, derrière le potager couvert de neige. Quand il m'arracha à un sommeil naissant, je m'efforçai de croire au glapissement d'un renard, ce cri sonore, métallique, que la petite bête rouge crache de la gorge, comme un dragon. Mais une fois bien éveillé, je sus bien que c'était plus profond, que cela venait d'une poitrine. Une chouette cornue ? Non ! Un son qui appartenait à des temps révolus où les hommes taillaient leurs armes dans la pierre et avaient de bonnes raisons de trembler dans le noir.

Les fentes du poêle laissaient passer assez de clarté pour me permettre de me vêtir. Le vent ne s'était pas du tout calmé. Je m'approchai de la fenêtre ouest, le pas mal assuré, en me boutonnant, et ne vis que le vide blanc. La neige s'était accumulée au bas de la fenêtre à guillotine. En me haussant sur la pointe des pieds, je distinguais tout juste l'extérieur. Une lumière apparut,

éclairant très vaguement le champ de neige. Ce devait être la lampe de la chambre des Ryder, qui se reflétait par la fenêtre de la nursery, faible et diffuse dans le chaos du blizzard.

Yaaaarrhh !

Maintenant c'était horriblement près. De la fenêtre nord de ma chambre, je ne voyais que la nuit. Harp arriva devant ma porte, dans un grincement de plancher. « Réveillé, Ben ? »

— « Oui. Viens voir à la fenêtre ouest. »

Il n'avait pas laissé de lumière à la cuisine et une mince lueur descendait du palier de sa chambre. Il murmura dans mon dos : « Ouais, la neige a monté. Il doit y en avoir plus d'un mètre au sol, à présent. »

Yaaaarrhh !

La voix avait crié du côté sud, le plus aveugle de la maison, où ne s'ouvraient qu'une fenêtre de cuisine et une plus petite dans l'office où était la pompe à main. De cette dernière, la vue se trouvait bloquée par le grand érable qui dominait la maison. J'entendais le vent siffler dans la ramure hivernale de l'arbre.

— « Tu veux bien mettre tes bottes, Ben ? A toi de décider, je ne peux pas te forcer. Mais il va sans doute falloir que je sorte. » Il parlait à voix très basse comme si la bête avait pu l'entendre à travers les murs épais.

— « D'accord. » J'enfilai mes bottes et pris mon anorak avant de le suivre dans la cuisine. Une carabine de calibre 30 et son gros fusil de chasse étaient accrochés à des cornes de cerf au-dessus de la porte du cagibi à bois. Il les prit dans le noir.

Le courage que je montrais cette nuit-là venait de ce que, par honte, je me lançais dans l'action, de peur de faire grise mine à un vieil ami en difficulté. J'ai fait le débarquement en Normandie. J'ai campé tout seul, alors que j'étais plus jeune et mieux portant, dans notre pays d'élans et d'ours, et j'y ai bien dormi. Mais ce bruit qu'émettait Longs-Crocs me vidait de tout ressort. J'en avais mal le long de l'échine.

J'avais la lampe de secours, mais je savais que Harp ne tenait pas à ce que je m'en serve à l'intérieur. Je distinguais les meubles et Harp qui tendait la main vers le râtelier d'armes. Il avait déjà ses bottes, son bonnet de fourrure et son manteau. « Tu prends ça, » dit-il en me remettant le fusil de chasse. « Les deux canons sont chargés. Ce n'est pas ma façon d'agir habituelle, ce n'est pas régulier, mais depuis que cette chose a commencé... »

Yaaarrh !

— « Où est-il passé maintenant ? » Harp se tenait à la fenêtre sud. « De ce côté-ci ? »

— « Je le croyais... Où est Roupie ? »

Harp eut un rire bref. « Pauvre petite merde ! Elle a grimpé l'escalier au premier bruit pour se planquer sous le lit. J'ai dit à Leda de rester là-haut. Elle aurait voulu de la lumière en bas. Ce serait idiot. »

C'est alors que du côté est du poulailler, semblait-il, et de haut, le cri retentit, répercuté par la façade.

« Mais il ne peut pas, bon sang ! C'est à quatre mètres au-dessus du sol ! » Mais Harp fonça par la réserve à bois et je le suivis. « Braque ta torche par terre, Ben. » Il escalada l'étroit escalier. « Ne projette pas la lumière sur les volailles, elles s'affoleraient. »

Jusque-là, les poulets, stupides et à peu près aveugles dans l'ombre, ne faisaient entendre que des caquètements à la fois inquiets et irrités. Mais il y avait quelque chose, accroché à l'extérieur de la fenêtre est barricadée, quelque chose qui grondait et claquait des dents, tout en frappant sur les barres de bois. Avec le poing ?... On l'aurait bien dit. Harp me lança : « Eclaire la fenêtre ! » Et il tira dans la vitre.

Pas un cri. Les bruits de l'extérieur étaient couverts par la tempête et les volailles en émoi après la détonation. La vitre était brouillée par la poussière qu'elles soulevaient et je ne voyais pas au travers. La balle avait percé le verre sans le fracasser, puis passé entre les planches, mais la bête avait pu se laisser choir avant que Harp ait tiré. « Il faut que je sorte. Reste ici, Ben. » De retour dans la cuisine, il échangea la carabine contre le fusil de chasse. « Je n'aurai peut-être pas le temps de viser. Tu te souviens de cette carabine, hein? Huit balles dans le chargeur. »

— « Oui, je sais. »

— « Bon. Ouvre bien les oreilles. » Il sortit en courant dans la petite cour pavée devant la réserve à bois. Pour se rendre sous la fenêtre est du poulailler, il devrait s'enfoncer dans la neige derrière la grange, puisqu'il avait obturé toutes les ouvertures de derrière. Il aurait pu faire le tour de la maison, mais il se serait heurté au vent d'ouest et se serait trouvé devant des amas de neige plus importants. Je vis sa grande ombre se perdre dans la nuit.

La voix tremblante de Leda me parvint d'en haut : « Il... il l'a eu ? »

— « Sais pas. Il est allé voir. Ne bougez pas... »

J'entendis encore une fois cet infernal glapissement avant le retour de Harp, et cela venait encore de haut ; probablement du grand érable. Et quelques instants après — je scrutais toujours la nuit, attendant Harp — il y eut un grand fracas de verre et de bois brisé et le claquement sonore de la porte de l'étage. Un petit cri sifflant, coupé net, puis un autre comme on ne devrait jamais en entendre. Je l'ai encore dans l'oreille.

Je dus perdre quelques secondes, tant j'étais saisi. Puis je montai l'escalier en tâtonnant, encombré de ma torche et de mon arme. Le vent rugit quand la porte de la cuisine s'ouvrit. Harp me bouscula pour passer devant. Mais j'étais sur ses talons quand il poussa la porte de la chambre. Le courant d'air, par la fenêtre défoncée, avait éteint la lampe. Mais nos torches nous révélèrent instantanément que Leda n'était plus là. Plus rien de vivant.

Roupie gisait parmi des éclats de verre et de bois, le cou écrasé... on l'avait piétinée. Le couvre-lit avait été traîné jusqu'à la fenêtre... peut-être Leda s'y était-elle cramponnée. Je distinguai du sang sur plusieurs morceaux de verre et un peu de pelage rougeâtre sur l'encadrement de la croisée.

Harp redégringola les marches. Je traînai quelques secondes. La peur me tenaillait en profondeur et pour le moment me paralysait. Ma lumière effleura une laide photo sur le mur. La mère de Harp à cinquante ans environ, pétrifiée, le visage acide devant l'objectif, une divinité puritaine aux yeux creux, hantés. Je me souvenais bien d'elle.

Harp s'était révolté après la mort de son père et avait cessé de fréquenter l'église. Mrs. Ryder l'avait « renié ». La ferme était à lui ; elle était allée vivre avec une sœur veuve, à Lohman, et n'avait pas tardé à mourir, sans réconciliation. Harp avait continué à vivre en célibataire, morose, renfermé, jusqu'à son étrange mariage à la cinquantaine. Et maintenant sa mère était toujours là, attentive, le visage pincé, sans esprit de pardon. Même dans mon état de choc, je songeai : Harp et Leda doivent toujours éteindre la lampe pour faire l'amour.

Mais à présent Leda n'était plus là.

Je me précipitai enfin à la suite de Harp qui avait laissé la porte battante dans le vent. Je sortis, lampe et carabine en mains,

et j'aperçus la lueur de sa torche de l'autre côté du chemin. Nulle autre lumière que la sienne et la mienne.

Dès que j'eus péniblement gagné l'angle de la maison, pris par l'étreinte folle de la tempête, je compris que je ne pourrais pas avancer. Le vent d'ouest me plantait des aiguilles dans la figure. La neige me montait plus qu'à mi-cuisses ; avec mes poumons affaiblis et mon coeur malade, je risquais de mourir sur place et rapidement. Dans un instant, Harp allait s'engager sur la pente qui menait aux bois. Sa piste s'effaçait déjà dans le faisceau de ma torche. Je me poussai un peu plus loin et une brève accalmie me permit de lui crier : « Harp ! Je ne peux plus te suivre ! »

Il m'entendit, mit ses mains en porte-voix et hurla : « N'essaie pas ! Rentre à la maison ! Téléphone ! » J'agitai le bras pour lui montrer que j'avais compris et je fis demi-tour.

J'eus beaucoup de mal à rentrer. Franchi le seuil, je tombai sur le sol, lampe et carabine m'échappant des mains. Je restai allongé pour reprendre haleine petit à petit. Mon visage et mes mains étaient des blocs de glace, puis je les sentis brûler. Pendant que je m'efforçais de régulariser mon souffle, une pensée me hantait, une nécessité intérieure : *Il doit y avoir une cause rationnelle. Je n'abandonne pas la cause rationnelle.* Je finis par me relever et titubai jusqu'au téléphone. La ligne était morte.

Je ramassai ma torche et chancelai jusqu'à l'étage. J'enjambai le corps de la pauvre Roupie et écrasai du verre pour aller regarder par la fenêtre défoncée. Je constatai qu'on avait repoussé la neige sur la partie du toit de la galerie voisine de la fenêtre de la chambre ; la maison protégeait ce coin des fureurs du vent d'ouest, aussi restait-il quelques indices. Je devinai que ce qui était venu avait sauté de l'érable sur le toit de la maison, puis sur celui de la galerie pour se précipiter enfin dans la croisée sans la considérer comme un obstacle. En y perdant un peu de sang et quelques poils.

Je cherchai des yeux ces poils, sans les retrouver. Le vent avait dû les emporter hors de vue. Je réussis à refermer la porte. En bas, j'allumai une lampe sur la table de la cuisine et une autre dans la pièce qu'on m'avait réservée. Harp aurait peut-être besoin de ces phares pour guider son retour... s'il revenait ! Je ranimai les feux et me servis une rasade de l'atroce alcool de Harp. Il était près d'une heure du matin. Et s'il ne revenait jamais ?

Il se passerait sans doute des jours avant que le chasse-neige

puisse dégager la route. Si la tempête s'apaisait, peut-être pourrais-je, avec les raquettes à neige de Harp...

Il rentra à une heure vingt, courbé, le pas incertain. Il me permit de l'aider jusqu'à son fauteuil. Quand il fut en état de parler, il me dit : « Pas de piste. Pas d'empreintes. » Il me prit la bouteille des mains et but au goulot. « Seigneur Dieu ! Que puis-je faire ? Ben... ? Il faut que j'aille chercher de l'aide au village. S'ils sont en mesure de m'aider ! »

— « As-tu une seconde paire de raquettes ? »

Il me regardait fixement, luttant contre l'abrutissement. « Hein ? Non. Mais il vaut mieux que tu restes ici. Je te ramènerai les tiennes de chez toi, si tu veux, si j'arrive jusque-là. » Il but de nouveau et remit le bouchon sur la bouteille, le tapant de la paume. « Je te laisse le calibre 12. »

Il prit ses raquettes dans un placard. Je le persuadai d'attendre pour boire un peu de café. La hâte ne servirait plus de rien ; nous n'osions pas nous dire l'un à l'autre que nous pensions Leda déjà morte. Quand il fut prêt, je l'accompagnai au-dehors, dans le vent furieux. « Puis-je faire quelque chose en attendant ton retour ? » Il réfléchit.

— « Je ne crois pas, Ben... Dieu ! N'ai-je donc pas mené une vie respectable ? Non, c'est idiot. Dieu ? Laisse-moi rire. » Il partit. Deux ou trois enjambées et la tempête l'enveloppa.

Il était alors environ deux heures. Quatre heures durant je restai seul dans la maison. La chaleur remontait, avec la porte de la chambre refermée, les feux que je poussais. Je portai la lampe dans ma chambre, puis revins me tasser dans la cuisine presque totalement enténébrée, le dos au mur, surveillant toutes les fenêtres, le fusil à portée de la main. Mais je ne m'attendais guère à un retour de la bête, et elle ne se manifesta plus.

La nuit devenait plus calme, peut-être parce que la maison était à présent si enfoncée dans la neige que tous les bruits en étaient étouffés. Jétais coupé du monde, enterré vif.

Harp reviendrait. Les saisons suivraient leur cours naturel et nous apprendrions un jour et l'autre ce qu'il était advenu de Leda. J'imaginais que la bête devait avoir quelques points communs avec l'homme... une créature démente, pervertie, retournée à la sauvagerie, mais humaine quand même.

Au bout d'un temps, je m'étonnai qu'il n'y ait pas eu d'affolement à l'étable. Je me forçai à prendre torche et fusil pour aller voir. Je tâtonnai dans l'abri à bois, puis dans la grange. Les

vaches somnolaient paisiblement. Dans l'allée centrale, j'osai braquer mon pinceau lumineux sur le grenier à foin. Silence, rien que silence ; à part les bruits accoutumés des souris. Puis l'écurie, où Ned hennit doucement et se laissa caresser l'encolure, où Jerry roula vers moi un œil qui me parut moqueur. Je me dis qu'il ne leur était pas parvenu d'odeur pour déclencher leur panique et que peut-être ils avaient maintenant entendu les glapissements si souvent que cela ne les troublait plus. Je regagnai mon poste de veille et les heures passèrent. Peut-être sombrai-je dans le sommeil.

Nulle couleur à l'aube de ce jour ; mais une pâleur, un changement. Un blizzard même ne saurait dissimuler que le jour revient. Je déjeunai d'œufs au bacon, nourris les poulets, descendis du foin à la fourche et portai de l'eau aux vaches et aux chevaux. La seule vache aux mammelles alourdies de lait, une Ayrshire nerveuse, refusa d'admettre que je pouvais lui être utile. Je n'avais pas trait de vaches depuis mon enfance, j'avais perdu le tour de main et la bête paraissait prendre plus de plaisir à renverser le seau à coups de sabot qu'à se soulager ; j'abandonnai donc pour le moment. Je m'occupai à dégager de neige le devant de la porte de cuisine. Le vent était tombé, la neige continuait à descendre mais mollement, paisiblement presque. Je m'avançai plus loin et constatai que la couche me montait plus haut que la taille.

Je pivotais pour rentrer quand Harp arriva à grandes enjambées. Il était suivi de trois hommes : le shériff Robart, suralimenté mais costaud ; Bill Hastings, mince, sans âge, cousin de Harp et l'un de ses rares amis ; enfin Curt Davidson, peut-être ami du shériff Robart, mais certainement pas de Harp.

J'avais connu Curt comme une grande gueule à la cervelle épaisse quand il était gamin ; en devenant homme, il ne s'était guère amélioré. En le voyant, je songeai sans raison apparente : il ne sera pas très favorable à nos idées. C'était absurde, et pourtant Harp et moi étions unis contre le reste du monde simplement parce que nous avions connu ensemble ce que les autres qualifieraient d'impossible, qu'ils interpréteraient d'une manière grossière et même infâmante ; et c'était fatal.

Je perçus la clarté blanche du soleil qui prenait de la force. Nulle part dans cette immense blancheur le vent et la neige n'avaient permis qu'il subsiste la moindre trace de notre visiteur nocturne.

Les hommes, arrivés à l'espace que j'avais nettoyé, s'ébrouèrent. J'ouvris la réserve à bois. Harp m'adressa un coup d'œil où perçait le désespoir, comme pour m'interroger. Je fis un signe négatif.

— « Alors, on a des petits ennuis ? » fit le shériff en ôtant ses raquettes de neige.

Harp n'y fit pas attention. « Il faut que je m'occupe de la ferme. » Je lui dis que je m'en étais chargé, sauf cette vache récalcitrante. « Oh ! Bess ? Ouais, elle est plutôt nerveuse. Je vais voir ça. » Il me remit mes propres raquettes qu'il portait par les lacets, en travers des épaules. « Adélaïde m'a demandé, pour l'épicerie. Je lui ai dit que les paquets devaient être dans ta voiture. »

— « Aussi bien que dans un réfrigérateur ! » observa Robart, toujours aimable.

Il fallait aussi que Curt s'amuse un peu : « Ben, êtes-vous sûr d'avoir pris la vieille Bess par le bon bout, là où se trouvent les pis ? » Il glousse toujours de ses propres plaisanteries, ce qui en dispense les autres. Bill Hastings cracha dans la neige.

— « Je peux entrer ? » demanda Robart. Ce n'était pas une simple question ; il était présent en sa qualité officielle et tenait à ce qu'on le sache. Harp l'examina de haut en bas.

— « Personne ne vous en empêche. Je ne suis pas allé vous chercher pour que vous restiez planté à rien faire. »

— « Harp, » dit Robart, d'un ton assez gentil, « ne me rendez pas la tâche pénible. Vous venez me raconter qu'il s'est passé des choses, alors il faut que j'enquête, voilà tout. » Mais Harp traversait déjà l'abri pour se rendre à la grange. Les autres entrèrent avec moi et je mis de l'eau à chauffer pour le café. « Ça doit être votre bagnole que j'ai vue un peu plus loin sur la route, Ben ? Il paraît que vous êtes allé dans le fossé ? Maintenant, on ne voit plus qu'une bosse sous la neige ! Ça lui fera peut-être du bien, la congélation, puisque vous avez essayé tout le reste sans grand résultat. » Cependant je n'avais pas envie de jouer les comiques et je n'avais jamais été sur ce pied fantaisiste avec Robart. Je poussai un grognement et son visage se dépouilla de sa jovialité comme on enlève un chandail. « Bon. Que se passe-t-il ? Harp m'a raconté une histoire que je ne répéterais même pas à des chiens. Alors ? Où est Mrs. Ryder ? »

Davidson gloussa. C'est un vilain bruit quand cela sort de cette masse de viande. Je ne pense pas que Robart ait beaucoup de sympathie pour lui non plus, mais il avait engagé le type comme

adjoint avant de se mettre en campagne. « Oui, monsieur, » dit Curt, « pour une histoire, c'est une fameuse histoire ! »

— « Où est Mrs. Ryder ? »

— « Pas ici, » répondis-je. « Nous la croyons morte. »

Il fronça les sourcils tout en se frottant les mains pour les réchauffer. « J'ai vu cette fenêtre. On dirait qu'on a démoli les montants. »

— « Oui, du dehors. Quand Harp sera là, vous ferez bien d'aller y jeter un coup d'œil. J'ai fermé la porte de la chambre et elle n'a pas été rouverte. Il y aura davantage de neige maintenant, mais vous verrez à peu près la même chose que nous. »

— « Allons-y tout de suite, » dit Curt.

Bill Hastings intervint : « Curt, tu n'es pas un peu trop entreprenant pour un adjoint ? Mr. Dane a dit au retour de Harp ! » Bill et moi, nous sommes amis. D'habitude il ne me donne pas du Monsieur. Je pense qu'il cherchait à montrer son autorité.

J'acceptai cette alliance en demandant : « Etes-vous adjoint aussi, Bill ? » Je lui laissai le temps de cracher dans le poêle, de replacer le couvercle et de répondre : « Foutre non ! »

Harp arriva et alla porter le seau à lait dans l'office. Puis il nous examina. « Bill, il faut que j'aille de nouveau explorer le bois. Vous venez avec moi ? »

— « Sûr ! Mais je n'ai pas d'arme, Harp. »

— « Prenez mon 12. »

— « Curt va vous accompagner, » dit Robart. « Il est formidable sur des raquettes ! Et la vie sauvage le passionne. »

Harp déclara : « Comme c'est drôle, Robart. Rien entendu de si marrant depuis que la gamine de Cutler est tombée sous le tracteur ! Vous venez aussi ? »

— « Eh bien, Harp, je me suis froissé un muscle du dos pendant le trajet. Je ne rajeunis pas non plus. Je crois que je vais inspecter la maison. Vous n'y voyez pas d'objection ? A ce que je furette dans les coins ? »

— « Le café est prêt, » coupai-je.

— « Le fait est que si j'avais pensé que vous objectiez, j'aurais été obligé de me procurer un mandat. »

— « Merci, Ben. » Harp avalait le café brûlant. « Eh bien, si le mieux que vous puissiez faire est de visiter la maison, shériff, pas d'objection. Ben, je ne voudrais pas t'empêcher de retourner chez toi, mais accepterais-tu de rester ? Pour lui tenir compagnie ? Ce

n'est pas qu'il y ait grand-chose dans la baraque... mais... tu sais. »

— « Je reste. » J'aurais aimé lui dire de changer de ton, cela risquait de le mettre de plus en plus dans le pétrin.

Robart tendit à Davidson sa cartouchière et son revolver. « Portez ça, Curt, pour être dans la peau du personnage. »

Dehors, Harp et Bill enfilaient leurs bottes. J'entendis à moitié une remarque sur la douleur dorsale du shériff. Ils s'en allèrent. La neige avait presque cessé de tomber. Ils disparurent sur la pente vers le nord et Curt les suivit. Derrière moi, Robart observa : « On a l'impression que Harp croit lui-même à son histoire ! »

— « C'est ainsi que vous interprétez la chose ? Vous nous accusez tous les deux de mensonge avant même d'avoir jeté un coup d'œil ? »

— « Il faut bien que j'essaie de donner un sens à tout cela. » Je montai derrière lui dans la chambre. Il y régnait un froid mordant. Il toucha du pied le cadavre raidi de Roupie. « Difficile d'imaginer qu'un homme puisse tuer sa propre chienne. »

— « Ce genre d'idées ne nous mènera pas loin. »

— « Ben, il faut considérer la situation avec les yeux des autres gens. Et ne pas m'embêter. »

— « C'est bien ce qui me fait peur, Jack. Il est survenu quelque chose d'incrompréhensible et Harp ainsi que moi sommes les seuls à en avoir connaissance... sauf Mrs. Ryder. »

— « Vous prétendez avoir vu ce... cet animal ? »

— « Je n'ai pas dit cela. J'ai entendu Mrs. Ryder crier. Quand on est parvenus en haut, la pièce était comme vous la voyez. » J'examinai les lieux, sans retrouver cette touffe de poils, mais je la mentionnai et je dois convenir que Robart la chercha. Il secoua le dessus de lit et les couvertures, il étudia le plancher et fouilla le placard. Il examina les alentours de la fenêtre, se pencha pour regarder le mur de la maison et le toit de la galerie. Ses grands pieds évitaient le verre brisé ; il s'accroupit pour contempler les morceaux de bois de la croisée. Puis il s'accrocha à moi, tous les policiers en un seul, massif, assez intelligent, un homme d'une probité classique que l'imaginaire impatientait, qui n'avait pas de temps à perdre sur des faits qui ne figuraient pas dans les livres. « Une touffe de fourrure, hein ? » On aurait dit que je lui avais parlé d'un diable aux yeux de flamme. « Bon. On a tout vu ici. » Il me fit signe de redescendre... symbole de tous les policiers qui ont jamais affronté la stupidité d'une foule avec la leur pour arme.

Tandis que je battais en retraite, je lui dis : « J'espère que vous ne serez pas trop occupé pour faire analyser le sang sur les débris par un chimiste. »

— « Ce sera fait. » Il tranchait de la main. « Ce sera un plaisir de m'acquitter de ce boulot pour vous et votre ami. »

Il inspecta ensuite de fond en comble la maison, la galerie, la grange et l'écurie. Je n'avais encore vu aucun policier à l'œuvre ; je dus admirer son zèle. Je lui tins la lampe électrique pendant qu'il furetait dans la cave. Dans la réserve de bois, je lui suggérai que s'il avait envie de rempiler une vingtaine de cordes de bûches, il ferait mieux d'attendre que Harp soit de retour pour l'aider. Il n'en fut pas amusé. Le grenier ne lui donna pas non plus satisfaction. Déplacer des tonnes de foin pour découvrir un cadavre hypothétique, ce n'est pas un travail d'homme seul. Je le savais capable de revenir avec une équipe et des machines pour le faire. Et, selon ses lumières, c'était son devoir. Nous nous retrouvâmes enfin dans la cuisine, où Robart joua à la manucure avec son couteau de poche tandis que je fumais jusqu'à ma dernière cigarette, presque à bout de résistance.

Robart ne manquait pas d'une certaine subtilité. Je répondais à ses questions avec toute la modération possible. Même quand il s'enquit : « Vous n'aviez pas vous-même un petit faible pour Leda ? » A aucune demande je ne répondis par un silence méprisant ; il faut pour cela un geste d'accompagnement, comme de cracher dans le poêle, par exemple, et je ne suis pas chiqueur. Planté devant la fenêtre nord, il déclara : « Ils reviennent. C'était couru. » Ils étaient restés absents un peu plus d'une heure.

Harp s'installa avec moi devant le poêle pour se réchauffer les mains. « Pas d'empreintes, Ben. » Ce qui suivit fut prononcé à voix basse : « Ben, tu m'as bien parlé d'un de tes amis, un savant, ou un professeur... »

— « Le professeur Malcolm ? » Je me rappelais lui en avoir parlé il y avait longtemps ; j'étais étonné qu'il s'en souvînt. Johnny Malcolm est un professeur de biologie qui a su éviter de trop se spécialiser. Ce n'est pas un ami intime. Harp, avec son visage de granit, me dévisageait comme s'il m'eût prié d'intercéder près de la cour suprême. Je songeai à une de mes autres relations de Boston que je pourrais consulter... le Dr Kahn, un psychiatre qui avait autrefois aidé ma femme Helen à franchir une passe difficile...

— « Harp, » fit Robart, « il faut que je vous demande deux ou trois choses. J'ai fait prévenir Dick Hammond qu'il amène son foutu chasse-neige dans votre chemin le plus vite possible. Il essaiera, je crois. En l'attendant, autant bavarder. Vous savez que je n'aime pas la brutalité. »

— « Causez, » fit Harp. « Seulement Ben doit rentrer chez lui sans attendre Dick Hammond. »

— « Est-ce vrai, Ben ? »

— « Oui. Mais je garderai le contact. »

— « D'accord, » dit Robart, me congédiant. Quand je partis, il recommençait à se nettoyer les ongles et Harp attendait, rigide, que l'interrogatoire reprenne. J'eus la morbide impression que je l'abandonnais.

Cependant — *corpus delicti !* — il ne se passerait pas grand-chose de plus tant qu'on n'aurait pas retrouvé Leda Ryder. Et alors, si on découvrait son corps et qu'elle soit morte de violences, sans preuves acceptables de l'existence de Longs-Crocs... alors, comment cela marcherait-il ?

Je ne pense pas que Robart m'aurait laissé filer s'il avait su que mon premier geste serait de téléphoner à Mike, le frère de Short, pour qu'il me conduise à Lohman où je pourrais attraper l'autocar de Boston.

John Malcolm déclara : « Je vois bien que cela vous bouleverse et vous n'êtes pas homme à me raconter des sornettes. Seulement, du point de vue biologique, cela ne colle pas. Il n'y a pas d'animal de cette espèce, et vous le savez. »

Il n'avait rien de pédant. Nous dînions dans un restaurant tranquille et j'avais naturellement un peu trop apprécié le caneton rôti. Johnny est une espèce de perche qui peut dévorer comme une vraie famine ambulante sans en éprouver le moindre inconvénient. Je répondis : « Supposons, rien que pour en débattre et parce que ce n'est pas biologiquement inconcevable, qu'il y ait un fondement à la légende du Yéti. »

— « Pas inconcevable, je vous l'accorde. Tant qu'il restera dans le monde des coins mal connus, les hauteurs de l'Himalaya, les jungles, les marécages tropicaux, la toundra... les légendes se perpétueront et quelques-unes comporteront une étincelle de vérité. Savez-vous ce que je pense des vols vers la Lune et autres exploits ? » Il sourit. Moi, en mon for intérieur, j'entendais le cri

de Leda. « Une de nos plus sérieuses raisons de les entreprendre, ainsi que les voyages plus lointains que nous ferons dans l'avenir si nous n'anéantissons pas d'abord toute civilisation, c'est la chasse à de nouvelles légendes. Nous avons usé jusqu'à la corde les meilleures que nous avions et c'est dangereux. »

— « Pourquoi n'explorons-nous pas les pays qui sont en nous ? » Mais Johnny ne m'écoutait guère.

— « Les hommes ne supportent pas de ne pas rencontrer de portes fermées pour avoir l'occasion de les pousser. Oh ! quant à votre Yéti... il se pourrait qu'il existe. Un anthropoïde poilu capable de supporter un froid terrible, si rare et si rusé qu'aucun explorateur ne l'a encore rencontré. Il n'aurait nul besoin d'être carnivore pour avoir de longues et méchantes canines... regardez les babouins ! Mais si pendant l'hiver himalayen il devait rester éveillé et actif, il lui faudrait pouvoir manger de la viande, à mon avis. Attention ! Je ne crois pas un mot de tout ceci ; mais je vous le donne pour une non-impossibilité biologique. Comment serait-il parvenu dans le Maine ? »

— « Il se serait égaré ? Par le Tibet... la Mongolie... les glaces de l'Arctique. »

— « Peut-être. » L'hypothèse chatouillait maintenant Johnny comme une bonne distraction pendant le dîner. Bientôt il me fournissait des détails sur la traversée des continents par la bête brute et il s'amusait comme un petit fou. Puis je grommelai qu'il pouvait y avoir une alternative : des extra-terrestres. Cela, il ne pouvait l'avaler et il se mit en colère. Gardant dans l'oreille le cri de Leda, je lui affirmai que ce n'étaient pas de petits bonshommes verts d'un autre monde que je cherchais.

— « Ben, jusqu'à quel point connaissez-vous le nommé... Harp ? »

— « Nous avons grandi selon des voies différentes, mais c'est un ami. Un dinosaure si vous voulez, mais un ami. »

— « Un célibataire, un dur à cuire du Maine qui se ramasse une jeune femme fofolle... »

— « Elle n'est pas fofolle. Elle ne l'était pas. Excitante, oui, mais pas folle. »

— « Bon. Un célibataire qui a cuit dans son jus pendant des années. Vous êtes bien certain que ce n'est pas lui qui a grimpé sur ce toit ? »

— « Ridicule. A moins que tous mes sens n'aient été plus paralysés que je ne le crois, il n'aurait pas eu le temps. »

— « A moins que tous vos sens n'aient été plus paralysés que vous ne le croyez. »

— « Mais non ! Je ne suis pas encore sénile... Et qu'est-ce qu'il en aurait fait ? Il l'aurait balancée dans la neige ? »

— « Hum, » fit Johnny, puis il vida sa tasse de café. « Très bien. Nous en revenons donc à un humain phénoménal, d'une force anormale, d'une résistance qui lui permet de gambader en plein blizzard du Maine pour barboter une femme. Je préfère encore le Yéti. Vous dites avoir vous-même suggéré à Ryder l'hypothèse d'un dément. Dommage que vous ayez dû venir jusqu'ici rien que pour m'entendre reprendre à mon compte cette hypothèse. En compensation, cela vous amuserait-il de voir un film cochon ? »

— « J'en serais ravi. »

Le lendemain, le Dr Kahn consentit à me recevoir en fin d'après-midi avec une telle politesse, une telle patience que j'eus la certitude que je le dérangeais à l'heure de son repas. Il paraissait hésiter entre les traumatismes que suggérait l'histoire de Harp Ryder et les miens propres. Les miens, il les connaissait déjà. « Je souhaiterais que nous puissions bavarder de tout ceci à loisir. Vous m'avez fourni un bon résumé de ce que les événements matériels paraissent être, mais... »

— « Docteur, c'est *arrivé*. J'ai entendu la bête. La fenêtre *était* bien défoncée... demandez au shériff. Leda Ryder a poussé un cri et quand Harp et moi sommes montés, la chienne était morte et Leda avait disparu. »

— « Cependant, si tout est si clair que cela, je me demande pourquoi vous avez eu l'idée de me consulter, Ben. Je n'étais pas sur les lieux. Je ne suis qu'un réparateur de cervelles ! »

— « Je voulais... Une illusion pourrait-elle nous affecter tous les deux à la fois, Harp et moi, déranger nos sens de la même manière ? Oh ! rien que de le formuler, cela me paraît ridicule ! »

Le Dr Kahn sourit. « Disons difficile. »

— « Est-il possible que Harp l'ait tuée, l'ait jetée par la fenêtre *ouest* — la neige avait dû s'amonceler à deux mètres de haut de ce côté — et que mon esprit ait perdu le sentiment de la durée ? De façon que je sois resté planté dans la cuisine tout le temps des événements, plusieurs minutes au lieu de quelques secondes ? Puis il aurait sauté en bas par le toit de la galerie et serait rentré dans la maison par la voie normale pendant que je grimpais à l'étage ? Oh ! au diable ! »

Sur ma description, le Dr Kahn avait dessiné un plan de la maison qu'il regardait avec un calme intérêt. « Bénin » était le qualificatif que lui appliquait Helen. Il dit : « Une telle déformation du sentiment de la durée serait... insolite. Eprouvez-vous un sentiment de culpabilité pour une raison quelconque ? »

— « Pour être resté figé, sans rien faire ? Je ne peux sérieusement pas croire que cela ait duré plus de quelques secondes. De toute manière, cela ferait de Harp un monstre sorti de quelque roman démodé. Ce n'est pas le cas. Comment aurait-il pu compter que je resterais sidéré de panique ? Absurde ! J'aurais entendu des bruits de lutte, des pas, la fenêtre de la chambre ouest qui s'ouvrait. Aurait-il pu la tuer, que je l'aie su sur le moment, que j'en aie même été témoin, et puis que j'aie souffert d'amnésie sur ce seul point ? »

Il avait toujours l'air si patient que je regrettais d'être venu le voir. « Je ne qualifierai d'impossible aucun des tours que peut jouer l'esprit, mais je dirai que celui-ci serait hautement improbable. Toutefois, d'un point de vue académique, étant donné que vous êtes affectivement mêlé... »

— « Je ne suis affectivement mêlé à rien ! » me récriai-je. Il sourit, l'air beaucoup plus attentif. Je ris de ma propre sortie. Plutôt cela que lui en laisser le plaisir. « Je suis ému, docteur, parce que tout cela va à l'encontre de la raison. Si dès le départ vous savez que personne ne vous croira, tout est déjà compromis avant même que vous ayez ouvert la bouche. »

Il hocha gentiment la tête. C'est un brave type. Maintenant, il prenait le temps d'écouter ce que je disais au lieu de s'efforcer de deviner ce que je ne disais pas. « Vous n'êtes pas instable, Ben. Ne vous tourmentez pas au sujet de l'amnésie. L'explication — peut-être un simple rôdeur bien humain — se révélera conforme à la norme. Parmi les possibilités normales, il y a les illusions lycanthropiques, le comportement dément et ainsi de suite. Votre police effectuera des recherches consciencieuses pour retrouver cette pauvre femme. Ils ne négligeront pas cette accumulation de neige. Ne les sous-estimez pas et ne vous souciez plus de votre propre entendement, Ben. »

— « Avez-vous visité nos forêts du Maine ? »

— « Non, je passe mes vacances à Cape Cod. »

— « Essayez donc une fois. Prenez-en une section, de quatre-vingts kilomètres sur quatre-vingts, par exemple. Lâchez-y des policiers sérieux et dites-leur donc de chercher quelque chose qu'ils n'ont

encore jamais vu, qu'ils ne tiennent pas à voir, et qui ne tient nullement à être découvert ! »

— « Mais si votre bête est humaine, les êtres humains laissent des traces. Il n'est pas facile de cacher un cadavre, Ben. »

— « Dans ces bois ? Un corps enlevé par un carnivore ? Pourquoi pas ? » Bref, nos esprits ne s'accordaient pas. Je le remerciai de sa patience et me levai. « Le maniaque, le responsable, docteur, quel que soit le nom qu'on lui donne, *était bien là.* »

Mike Short me prit à la station d'autocars de Lohman et m'annonça qu'il y avait de l'agitation à Darkfield. Je n'en étais guère surpris. « Ils ont tous la trouille, Mr. Dane. Ils ont envie de faire du mal à n'importe qui. » Mike est le frère cadet de Jack Short. Il gagne sa vie à faire le taxi et aussi le mécanicien au garage, de temps à autre. Ses boucles désordonnées commencent à pendre et à mon avis il a dans les trente ans. « C'est comme ce vieux Harp, il veut raconter les choses comme elles sont arrivées, et personne ne veut le croire. Ça, c'est une triste affaire. Vous avez été parti combien ? Trois jours ? Les flics étaient en rogne. Vous feriez bien de vous signaler au shériff en vitesse. Il m'a presque tanné le cul parce que je vous ai conduit à l'autocar l'autre jour, comme si je pouvais savoir que c'était défendu ! »

— « Je le calmerai. Ils n'ont pas retrouvé Mrs. Ryder ? »

Mike cracha par la portière dont la vitre était baissée, l'air étant plutôt doux. « Le vieux Harp, il n'a jamais vu un tel boulot d'enlèvement de la neige de toute sa vie. Toute la communauté s'y est mise, à l'œil ! Non, ils ne la retrouveront pas. » Il y avait dans cette affirmation un vif désir que je lui pose des questions, et aussi une trace de la mythologie particulière aux gens de l'âge de Mike.

— « Alors, quelle est votre opinion, Mike ? »

Il alluma une cigarette au mégot qui ornait sa lèvre et continua de rouler dans un silence fatigant. La route serpentait entre les flancs des monticules de neige repoussés par les machines. J'avais également baissé la vitre de mon côté, pour jouir du soleil de l'après-midi, et de ce que j'imaginais comme une odeur de printemps. Il se décida enfin : « Vous ne serez probablement pas d'accord... A propos, Jack a dépanné votre bagnole... Elle est chez vous. Bon. On les entend bavarder à en crever. Il y en a qui soutiennent que Harp dit la vérité. D'autres qu'il l'a tuée lui-même.

Mais ils n'expliquent pas comment qu'il l'a fait disparaître. J'ai rien entendu dire contre vous, Mr. Dane, rien qui compte. Le shériff était en rogne, mais seulement parce que vous vous êtes débiné sans le prévenir. » Ses grands yeux vagues contemplaient le paysage où la neige fondait, il y lisait les messages ambigus du printemps. « Eh bien, ce que je pense, moi, Mr. Dane, c'est qu'une sorte de démon l'a prise. Elle était de la même race que lui, vous comprenez ? Faut vous rappeler que je la connaissais, la poulette. Bon, vous me direz que c'est pas scientifique, mais pour ces choses-là aussi, y a une science, j'ai lu tout un livre là-dessus. Et vous pouvez toujours rigoler. »

Je ne rigolais pas. Ce n'était pas mon premier aperçu du médiévalisme contemporain et ce ne sera pas le dernier si je vis seulement encore un ou deux ans. Non, je ne riais pas et je ne dis rien. Mike fumait, conduisant avec maîtrise son engin du XX[e] siècle alors que ses pensées devaient se promener dans le XVII[e], à renifler les merveilles de l'invisible. Je me rappelais ce que m'avait dit Malcolm de la nécessité des légendes. La conversation s'arrêta là entre Mike et moi.

Adélaïde, à sa façon, était heureuse de me revoir. J'appris d'elle que le shériff et la police d'Etat avaient envahi la ferme de Harp et les environs. Qu'ils y étaient toujours. Que le résultat était nul. Harp répétait à satiété ce que nous savions et refusait d'en dire plus. « Il fait ses travaux et passe le reste du temps à boire, » me dit-elle, « ou à regarder dans le vide. Je suis allée le voir hier, Mr. Dane... j'avais l'impression qu'il le fallait Pendant deux jours ils ont été sur son dos, sans un instant de répit ; peut-être qu'à présent ils lui fichent un peu la paix. Il m'a demandé d'un ton plutôt sec si vous n'étiez pas de retour. Bref, j'ai fait le ménage chez lui, cuit du pain... le moins que je puisse faire. »

Quand je lui annonçai que j'allais voir Harp, elle nous prépara un panier, pendant que je l'écoutais dans la cuisine. « Il y en a qui racontent qu'elle a défoncé la fenêtre elle-même, qu'elle a sauté et qu'elle s'est sauvée dans la neige, parce qu'elle est devenue folle. C'est-il possible ? »

— « Non. »

— « Et il y en a d'autres qui prétendent qu'elle l'avait déjà plaqué. Avant les événements. Ce qui fait toujours de vous un menteur ? Et ils disent que de toute façon Harp a inventé cette histoire insensée parce qu'il ne peut pas supporter la vérité. » Ses mains habiles

façonnaient des sandwiches. « Ils soutiennent que Harp vous a persuadé de dire comme lui, mais ils n'expliquent pas comment. »

— « Il m'a hypnotisé, probable. Adélaïde, cela s'est passé comme l'a raconté Harp. J'ai entendu la chose, moi aussi. Si Harp est mûr pour l'asile, alors moi aussi. »

Elle me fixa des yeux puis soupira. Elle aime bien parler, mais son moulin s'arrête souvent d'un coup, parce qu'elle a une qualité que j'apprécie en raison de sa rareté : quand elle n'a plus rien à dire, elle se tait.

J'arrivai à Ryder's Ridge vers l'heure du dîner. Bill Hastings était présent. Le chemin était dégagé entre les monticules de neige et je me demandai en voyant les traces de pas, les papiers froissés, les paquets de cigarettes vides, combien de ces ordures avait été laissées sur place par les curieux. Ce n'était pas encore la saison de la boue qui nous empêcherait de rouler en voiture pendant quelques semaines. Bill me fit entrer, avec la mine qu'on prend chez un grand malade. Mais Harp se leva de son fauteuil, bien portant physiquement, en tout cas. « Ben, je l'ai encore entendu la nuit dernière. Tard. »

— « Dans quelle direction ? »

— « Nord. »

— « Vous l'avez entendu, Bill ? » fis-je en posant le panier.

Mon ami au format réduit secoua la tête. « Je n'étais pas ici. » Impossible de deviner ce qu'il croyait de l'histoire.

Harp reprit : « Qu'est-ce que c'est, ce panier ? Oh ! Merci bien. Une femme épatante, Adélaïde. » Mais il avait l'esprit loin de nous. « C'était au nord, Ben, loin, mais je pense savoir dans quel coin. Je n'aurais rien entendu, sauf que la nuit était si calme, comme si c'était exprès pour moi. Tu sais, ils m'ont empoisonné nuit et jour. Robart, la police de l'Etat, tout un tas de petits emmerdeurs des journaux. Je ne pouvais pas dormir, je suis sorti comme si on m'avait appelé. Mais il aurait aussi bien pu être de l'autre côté des étoiles, tant il y en avait dans le ciel, et rien ne bougeait. Tu es allé à Boston, Ben ? »

— « Oui. Pure perte de temps. Ils veulent que ce soit quelque chose d'humain, ou du moins quelque chose qui soit conforme aux livres. »

Bill, qui tailladait un bout de bois, dit d'un ton neutre : « Vous aussi, vous vous êtes toujours appuyé sur les livres, pas vrai, Ben ? »

Je dus en convenir. Harp demanda : « Ils n'avaient pas d'idées ? »

— « Ils m'ont simplement répété mes propres pensées, mais dans

leurs termes. Il faut le trouver, Harp. Bien sûr, il y en a qui n'y croiraient pas encore même si tu leur montrais des photos. »

Harp déclara : « Au diable les photos. »

— « Je pense que vous devrez y aller, » dit Bill Hastings. « On en a discuté, Ben. Peut-être que j'aurais les mêmes sentiments s'il s'agissait de moi... Il faut que je me sauve, maintenant, autrement le souper sera froid et ma bonne femme me sonnera les cloches. » Il jeta son bout de bois dans le coffre.

— « Bill, » lui demanda Harp, « cela ne vous dérangera pas trop de nourrir les bêtes pendant trois jours ? »

— « Mais non. Je viendrai demain. »

— « Je vous rendrai ça un jour ou l'autre. Mais je n'aimerais pas qu'on en parle. »

— « Harp, vous me connaissez mieux que ça. Au revoir, Ben. »

— « La neige disparaît rapidement, » dit Harp quand la voiture de Bill eut démarré. « Mais elle restera encore longtemps dans les bois. »

— « Tu ne partirais pas à une heure si tardive ? »

Il était à la fenêtre, son corps maigre interceptant le jour qui entrait dans cette pièce où il avait passé une si grande partie de son temps. « Demain matin de bonne heure. Cette nuit, il faut que j'écoute. »

— « Tu dois avoir besoin de sommeil, à mon avis. »

— « Je ne peux pas toujours satisfaire mes besoins. »

— « J'apporterai mes raquettes. Vers six heures ? Et ma carabine... je suis plus à l'aise avec une arme que je connais. »

Il me regarda un moment. « Entendu, Ben. Mais tu comprends que tu reviendras peut-être tout seul ? Je ne rentrerai pas avant de l'avoir chopé, Ben. Pas cette fois. »

Au lever du soleil, je le trouvai dans l'écurie avec Ned et Jerry. Il y avait huit ou dix ans que les chevaux vivaient avec lui. Il donna une dernière tape sur le cou de Ned, se tourna vers moi et reprit notre conversation comme si la nuit n'avait pas passé. « Pas avant de l'avoir chopé, Ben. Alors je ne veux pas t'entraîner là-dedans contre ton gré. »

— « L'as-tu encore entendu la nuit dernière ? »

— « Je l'ai entendu. Au nord. »

Le soleil allait se dégager quand on partit, en raquettes, comme

deux fantômes matinaux. Harp me précédait sur la pente qui menait à la forêt, sans hâte, peut-être même avec un certain regret. Il s'arrêta près des arbres, regardant vers la droite où le ciel s'embrasait en rouge ; je me morigénai d'avoir eu la pensée qu'il disait adieu au soleil.

La neige était durcie, parfois glissante sous nos raquettes. On entra dans le bois à l'endroit où la terre avait été foulée de nombreuses fois. Il y avait même les traces des gros pneus d'un scooter à neige. « Un type de Lohman, » m'expliqua Harp. « Il avait loué son engin et ses foutus services à la police d'Etat. Ça fout le camp dans tous les sens avec un boucan à effrayer tout ce qui vit à vingt kilomètres à la ronde. » Il se coupa une chique suffisante pour durer toute la matinée. « Je crois quand même que la chose est plus loin que ça. Ils vont encore venir farfouiller partout aujourd'hui. » Ses doigts s'enfoncèrent dans mon bras. « Tu saisis, pas vrai ? Ils ne cherchent pas la même chose que nous. Ils cherchent un cadavre pour me le coller sur le dos ! Et s'ils devaient la retrouver comme j'ai découvert... comme j'ai découvert... »

— « Harp, ne va pas au devant des ennuis. »

— « Je connais leur façon de penser. Si j'allais à pied par la route jusqu'à l'autre côté de Darkfield, ils m'épingleraient. Ils ne m'ont pas mis les menottes parce qu'ils n'ont pas de... pas de cadavre, Ben. Personne ne va m'apprendre la loi. Il leur faut un corps. Seule raison pour laquelle ils n'ont pas laissé un homme de garde pendant la nuit, c'est qu'ils s'imaginent que je ne peux aller nulle part. Ils croient qu'un type ne peut pas avancer dans un mètre de neige... Ben, j'ai l'intention de dénicher cette chose et de l'abattre... Faudrait qu'on oblique par là. »

Il partit loin des traces de pas, qui disparurent bientôt complètement. Sur la croûte dure, nos raquettes ne laissaient pas de marques. Au bout d'un temps un bruit de moteur nous parvint, du chemin. Harp lança un méchant éclat de rire. « De bonne heure, comme hier. » Il jeta un coup d'œil en arrière. « Ils ne relèveront jamais notre piste, sans chiens. Ce fils de pute de Robart parlait d'emprunter un limier quelque part pour lui faire renifler les frusques de Leda. Plus probable qu'ils lui colleraient les miennes à renifler, maintenant ! »

Nous étions déjà si loin que je n'aurais su comment rentrer. Harp le savait, lui. Il ne se perdait jamais dans la forêt, mais je n'ai pas de boussole mentale comme lui. Aussi le suivais-je en aveugle, sans m'efforcer de me rappeler le chemin. C'était une zone de végé-

tation ancienne, surtout des sapins du Canada, où les forestiers n'étaient pas passés depuis bien longtemps. La monotonie en était engourdissante et nos raquettes ne laissaient pas plus d'empreintes que nos pensées.

Une heure ou plus s'écoula ; après quoi le bruit des moteurs cessa. De temps à autre un souffle de vent froissait l'air. De rares appels d'oiseaux, car la plupart de nos chanteurs n'étaient pas encore revenus. « Tu es déjà venu dans ce coin, Harp ? »

— « Pas quand il y avait de la neige par terre. » Sa voix était basse, prudente. « Quelquefois l'été. Encore deux kilomètres et les arbres s'éclaircissent. Un bout de terrain d'où ils ont déplanté les pins il y a quatre ou cinq ans et où ils ont laissé tout à l'état de merdier, comme toujours. »

Non, Harp ne se perdrait pas dans le secteur, mais moi je me sentais égaré, fatigué, je regrettais de l'avoir accompagné. Ferait-il demi-tour si je m'écroulais ? Je ne le croyais pas. Rien ne l'aurait fait changer d'idée. Mon paquetage, couvertures et provisions, devenait infernal. Il avait dit qu'il nous fallait de quoi tenir trois ou quatre jours. Quelques années auparavant, je transportais un matériel de camping beaucoup plus lourd sans difficulté, mais maintenant j'avais grossi, un point de côté me faisait souffrir. Il n'était encore que neuf heures à ma montre.

La forêt devint clairsemée comme il l'avait annoncé et le sol se mit à monter en une longue pente vers le nord. J'examinai une section de terrain de huit ou dix arpents où les dévastations d'un déboisage stupide pourraient guérir si on laissait la nature agir seule durant une soixantaine d'années. La neige épaisse, aveuglante, en ce point où de rares buissons filtraient seuls la lumière solaire, recouvrait les cicatrices de la terre. « Bon endroit pour les framboises sauvages, » dit Ben d'un ton posé. « Elles ne devraient pas tarder à pousser. Je crois que ça fait bien sept ans qu'ils ont abattu les arbres. L'été dernier, j'ai eu du mal à retrouver leur piste d'accès. Sur la gauche... »

Il s'immobilisa, le bras tendu vers une ligne grisâtre, assez indistincte, qui partait de notre gauche pour aller se perdre au sommet de l'ondulation de terrain. La partie la plus rapprochée de cette courbe grise devait être à cent mètres de nous et à mes yeux elle aurait pu n'être qu'une ombre dessinée par une irrégularité de la surface neigeuse ; mais Harp ne s'y trompait pas. Quelque chose était passé là, quelque chose d'assez lourd pour briser

la croûte. « Tu veux te reposer un brin, Ben ? Une fois de l'autre côté de cette crête, il se pourrait que je refuse de m'arrêter. »

Je m'assis sur un morceau de tronc qu'on avait abandonné là parce que ce n'était pas du pin. « Est-ce que cette trace te permet vraiment de conclure ? » fis-je.

— « Ce n'est pas absolu, mais ça pourrait être lui. » Il était resté debout avec son paquetage, les jambes écartées pour cracher à l'aise. « A huit cents mètres environ derrière la crête, » reprit-il, « il y a une sorte de gorge. Ça devait être un beau ruisseau autrefois, il y a encore un filet d'eau au fond en été. Un fouillis de sureaux et autres plantes. Deux ou trois grottes dans la paroi, à un endroit. Cela fait au moins trois ans que je n'y suis pas allé voir. Foutrement sombre, le coin. Il y avait des renards dans une des grottes. Elles sont naturelles, je crois. Mais je ne m'en suis pas trop approché. »

Je me chauffais au soleil, me demandant comment parler à Harp de la bête... si elle existait bien, si nous n'étions pas une paire de vieux radoteurs en train de perdre la tête. Comment lui expliquer que cette créature était importante pour le monde entier, indépendamment de notre pauvre petit village ? Qu'il fallait la prendre vivante et non l'abattre pour la laisser sur place ? Comment expliquer cela à un ignorant, qui avait perdu sa femme en même temps que la confiance de ses voisins ?

Cette forme de confiance une fois retirée, autant effacer du monde le malheureux.

Pouvais-je le prier de tirer dans les jambes, de ramener vivant cet être ? Alors que cela me semblait à moi-même mal, horrible, en même temps qu'impossible avec les moyens dont nous disposions. Mieux valait viser pour tuer. Lui ou moi. Finalement, je m'abstins d'en parler, mais je remontai mon fardeau sur mes épaules et lui annonçai que j'étais prêt à repartir.

La croûte devenant peu sûre sous le soleil plus fort, nous montions lentement et quand on arriva à ce semblant de piste, Harp me dit froidement : « Maintenant, tu les vois, ses empreintes. C'est bien lui. »

Le soleil et le gel de la nuit avaient modifié la piste. Harp estima que les traces dataient de la veille au matin. Mais partout où le poids de Longs-Crocs avait rompu la glace, le dessin de son pied était net dans le creux de la neige, un pied à la dimension humaine, un peu plus large, un peu plus court. Le pas semblait être celui d'une personne aux jambes courtes. La voûte plantaire était peu

prononcée, mais la bête n'avait pas les pieds plats. La bête ou l'homme. Je dis : « C'est une empreinte d'homme, Harp. N'est-ce pas ? »

Ils ne s'emporta pas. « Non. Tu oublies, Ben. Je l'ai vu. »

— « En tout cas, il est tout seul. »

Il observa, d'une voix lente : « Il n'y a qu'un seul jeu d'empreintes. »

— « Que veux-tu dire ? »

Il haussa les épaules. « Il est lourd. Peut-être qu'il portait quelque chose. Parle à voix basse. Cette croûte, hier, elle m'aurait supporté même sans raquettes, mais il a passé au travers et il n'est pas aussi grand que moi. » Harp vérifia son fusil et abaissa le cran d'arrêt. « Les grottes sont à huit cents mètres. Je crois qu'il y est, Ben. Ne parle que si c'est nécessaire et ne fais pas de bruit. »

Je le suivis. On franchit la crête, pour retrouver de l'autre côté les témoignages lamentables du passage des bûcherons. La piste traversait le terrain, droit vers le mur d'arbres intacts qui bornait la coupe. Ici la forêt reprenait ses droits, et là où elle commençait finissait la piste de Longs-Crocs. « Maintenant, tu comprends le truc, » dit Harp. « Partout où il peut se déplacer au-dessus du sol, il le fait. Il ne semble pas qu'il escalade les troncs. Regarde... il a dû s'accrocher à cette branche et se hisser plus haut. Il a fait tomber la neige, mais le vent en a tellement chassé que ce n'est pas une preuve. Tu vois, Ben, il... il réfléchit. Il se rend compte qu'il laisse des traces. Il a dû redescendre des arbres assez loin pour qu'il n'y ait pas une chance de repérer l'endroit d'ici. N'importe où dans un demi-cercle aussi grand que tu voudras ! »

— « Il pense comme un homme. »

— « Mais ce n'en est pas un. Il y a des choses qu'il ne sait pas. Comment un homme sent et agit. Je vais jusqu'aux grottes. » Je le suivis, bien obligé...

Je devrais terminer ce récit rapidement. Je suis devenu prématurément un vieillard, diminué par les effets d'une attaque et d'un cœur endommagé. Je continue à me remettre un peu... Un régime raisonnable, plus de tabac, les bons soins d'Adélaïde. Je compte sur quelques années de santé supportable avant la fin. Mais je trouve, comme le pensait Harp, qu'il est encore plus paralysant de perdre la confiance des autres. J'écris une fois de plus, mais ce sera la dernière, on peut se fier à ma parole.

Il était midi quand on parvint au ravin. Une partie de la mélancolie de la nuit devait subsister là en tout temps. Au centre du ravin, entre les aulnes emmêlés, l'eau murmurait sous la glace et la neige fondante. Harp ne pénétra pas dans la gorge même ; il se mouvait lentement parmi les arbres de la rive gauche, l'œil en alerte. Je tâchais d'être aussi prudent. On parcourut ainsi cent mètres, peut-être même deux cents. Je n'entendais que le souffle du vent printanier, de temps à autre.

Il se retourna pour me regarder d'un air triomphant mais écœuré, une grimace de dégoût et de justification à la fois. Il porta la main à son nez et alors je m'en rendis enfin compte : il s'élevait de devant nous un relent, une puanteur musquée avec une pointe d'ammoniaque et de décomposition. Puis, de l'autre côté de la gorge, dans les bois, mais pas très loin, j'entendis Longs-Crocs.

Un aboiement, pas très fort. Du fond de la gorge, comme une amorce de langage.

Harp se retint de gronder en réponse. Il continua d'avancer, puis il me désigna le trou noir d'une caverne, dans la berge opposée. La brise porta la puanteur jusqu'à nous. Harp souffla : « Tu vois, cela fait comme un sentier. Il saute en bas sur cette roche plate, puis il entre dans la grotte. On va le voir dans un instant. » En effet, il y avait du bruit dans le taillis. « Reste en arrière. » Sa main gauche caressait légèrement le dessous du canon de son arme.

Il se concentrait tant sur la brèche par où apparaîtrait Longs-Crocs que je fus sans doute le premier à voir *l'autre* créature, qui s'avança jusqu'à l'entrée de la caverne et nous regarda de ses yeux fixes d'animal. Longs-Crocs avait lancé de nouveau son appel, un son assez adouci. La femme enveloppée de peaux répugnantes avait été attirée par cet appel ou par le bruit de notre approche.

Alors Harp la vit.

Il la reconnut. En dépit de ses cheveux en désordre, des écorchures de son visage, de sa saleté, des informes peaux de cerf dans lesquelles elle s'enveloppait contre le froid, je suis certain qu'il la reconnut. Un aveuglement intérieur, l'air d'une bête entièrement vouée à ses propres besoins. Comme si tout souvenir d'humanité l'avait quittée. Elle savait que Longs-Crocs arrivait. Je crois qu'elle désirait sa chaleur et sa protection, mais il n'y avait pas de mots formulés dans le gémissement qu'elle émit avant que la balle de Harp la cueille entre les deux yeux.

Longs-Crocs fonça dans la broussaille. Il lâcha le lapin qu'il

portait et sauta sur la pierre plate, en grondant, jetant un regard en coin à la femme morte dont le corps frémissait encore. S'il était capable de comprendre le sens de la mort, il n'en eut pas le temps. J'observai les muscles hypertrophiés de ses jambes et de ses cuisses massives qui se bandaient. La distance de la roche plate à l'endroit où se tenait Harp devait bien être de cinq mètres. Un rayon de soleil effleura la créature dans cette ombre bleu-vert, enflamma son épais pelage roux, son terrifiant visage.

Harp aurait pu l'abattre d'une balle. Il disposait de vingt secondes au moins. Mais il jeta de côté son fusil et tira de sa ceinture son couteau de chasse, sa longue dent ; et il la tenait prête quand son ennemi bondit.

Moi aussi j'aurais pu l'abattre. Inutile de me répéter que j'aurais dû le faire.

Longs-Crocs s'élança, griffes en avant, dents découvertes. Je ressentis l'impact comme s'il m'eût frappé moi-même. Ils roulèrent en rugissant dans la gorge, et moi je restai froid, détaché, tel un simple instrument d'observation.

Ce ne fut pas long. Les fortes dents brunes se plantèrent à la base du cou de Harp. Il ne fit plus d'autre mouvement que celui qui plongea la lame dans le flanc gauche de Longs-Crocs. Puis ils restèrent immobiles dans leur étreinte ; trois corps inertes sous mes yeux. J'entendais couler l'eau sous la glace.

Je me souviens d'un grondement dans mes oreilles, tandis que j'avançais avec précaution en bordure du ravin, un pas après l'autre, puis par de vastes corridors de vert et de blanc. Avec un détachement acquis à grand-peine, je supposais que c'était la région à travers laquelle j'avais récemment suivi Harp Ryder dans un but ou un autre, mais non pas — songeais-je — l'un de ceux que nous poursuivions lorsque nous étions gamins. Un bandeau de fer s'était refermé sur mon front et respirer était une entreprise qui exigeait tous mes efforts, toute mon attention, si je ne voulais sentir empirer l'indécente douleur qui s'accrochait comme un autre bandeau autour de mon diaphragme. Je m'appuyai à un arbre, trente secondes ou trente minutes, je ne sais plus où. Je savais qu'il ne fallait pas me débarrasser de mon paquetage, malgré ma souffrance, parce qu'il contenait des provisions pour trois jours. A un moment, je déclarai : « Ben, tu t'es perdu. »

J'avais ma carabine, baguette magique et brandon de vie, et je me rappelle les efforts et les manœuvres concertées qui me permirent de tirer trois balles en l'air. A deux reprises.

Il semble que je n'avais pas envie de mourir, aussi me cramponnais-je au bord abrupt de la mort avec une obstination démente. On me dit que cela ne peut pas être le second jour que j'ai tiré la seconde rafale, celle qu'on a entendue, à laquelle on a répondu... parce que, disent-ils tous, un homme ne peut subir une attaque comme celle qui me poignait, puis survivre encore toute une nuit, exposé aux intempéries. Ils disent que lorsque les sauveteurs partis du village de Wyndham — à trente kilomètres de Darkfield — parvinrent jusqu'à moi, je leur débitai tout un discours embrouillé avant de tomber à plat ventre.

Je m'éveillai immobilisé, sans parole, sans mouvement, sinon un rien de vie dans ma main gauche, et pendant longtemps sans autre mémoire qu'un fatras d'idées sans lien. Quand ma tête s'éclaircit, je restai encore un temps interminable sans pouvoir parler. Je me rappelle quelqu'un qui déclarait, admiratif et exaspéré, qu'avec une hémorragie cérébrale en plus d'un infarctus je n'avais foutrement pas le droit d'être encore vivant ; ce fut le premier son qui me fit plaisir. Je me souviens d'avoir reconnu Adélaïde tout en restant incapable de la remercier de sa présence. Rien de tout ceci n'a d'importance pour mon histoire, sinon que des mois durant je restai sans moyen de communication avec le monde ; et pourtant, je l'aimais, le monde, et je ne voulais pas le quitter.

On peut toujours demander : que se passera-t-il ensuite ?

Vers le mois de juin — à ce qu'on m'a dit — ma mémoire retrouva sa clarté (du moins je le pense). J'écrivis un peu, l'infirmiière soutenant la partie inerte de mon bras. Mais en réponse à ce que j'écrivais, le médecin, les infirmières, le shériff Robart et même Adélaïde Simmons et Bill Hastings, répondirent... par un air de commisération. On ne me croyait pas. On ne me croit toujours pas, pour la part la plus importante de ce que j'aimerais pouvoir dire : qu'il y a dans notre monde des choses que nous ne comprenons pas ; et que cette ignorance devrait engendrer l'humilité. Les gens estiment cela évident, fastidieux — bien sûr, il en a toujours été ainsi ! — et par conséquent ils n'écoutent pas, leur fierté dans l'ignorance reste inentamée.

On découvrit à la fin d'août les restes des trois corps, sans que j'y aie été pour quoi que ce soit, car je n'avais aucune idée de la direction que nous avions prise après la zone des coupes, et il existe tellement de coins désolés du même aspect que je ne savais leur dire par où commencer. Les ravageurs de la forêt, dont une

meute de chiens, avaient été les premiers à découvrir les cadavres. De plus l'eau les avait déplacés car le dégel était venu subitement et, pendant deux jours au moins, un petit torrent avait dû se précipiter dans la gorge. La tête de ce qu'ils appellent « le cinglé » avait roulé avec le courant, s'était heurtée aux roches et enfoncée partiellement dans la vase. Les chiens avaient mâchonné et dispersé ce qu'ils appellent « le manteau de fourrure du cinglé. »

Il restera à jamais « le cinglé en manteau de fourrure » car ils se refusent à toute autre explication. Autant que je sache, pas un homme de science n'a même jeté un coup d'œil à ces restes, à moins qu'on ne qualifie de savant notre coroner ? Je crois qu'il était bon vétérinaire avant de devenir fonctionnaire. Quand la parole me revint plus ou moins, j'étais déjà décidé à cesser d'en parler. On lut ma déposition lors de l'enquête — qui eut lieu avant que je puisse parler et sortir de l'hôpital. Lors de cette formalité, la société décréta officiellement que le nommé Harper Harrison Ryder, natif du lieu, avait tué Leda, son épouse, d'un coup de fusil, et poignardé un inconnu de sexe masculin, tout en étant momentanément privé de sa raison, et qu'il était mort des suites de coups de couteau reçus pendant qu'il se battait avec ledit inconnu, et ainsi de suite...

Je n'en parle plus parce que les gens n'en sont que plus apitoyés sur mon sort ; penser que l'esprit d'un homme puisse se déranger à ce point, et à moins de soixante ans d'âge !

Je ne peux même pas leur demander : « Qu'est-ce que la vérité ? » Ils prendraient un air encore plus attristé, un peu scandalisé même, j'imagine, et trouveraient sans doute de bonnes raisons de ne plus me voir.

Ils sont généreux et prêts à tout faire pour moi, sauf réfléchir à l'affaire...

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Longtooth.

PHILIPPE

CURVAL

Les sables de Falun

PREMIERE PARTIE

Depuis plusieurs années, Philippe Curval n'avait pratiquement plus rien écrit dans le domaine de la science - fiction. Ce silence après Le ressac de l'espace, *pour lequel il obtint le prix Jules Verne, était volontaire. Il a été motivé par la préparation d'une série de trois romans basés sur la multiplicité des possibles à l'intérieur d'une même existence, sorte d'exploration à travers les interférences de la mémoire et de l'imaginaire. Le premier de ces romans,* La forteresse de coton, *a été publié chez Gallimard. Le second,* Attention les yeux, *doit paraître prochainement. Pour renouer avec la science-fiction, Philippe Curval vient d'écrire un roman d'aventures d'après les théories émises par Raymond Roussel dans* Comment j'ai écrit certains de mes livres. *Il s'agit de solliciter l'imagination à l'aide d'une série de mots déterminés par le hasard ; de ces mots naissent des associations d'idées absurdes qu'il faut intégrer dans un cadre logique. Rédigé délibérément dans un style très simple,* Les sables de Falun *se veut surtout recherche du dépaysement, approche d'humanités différentes, description de l'insolite dans le cadre d'un space-opera sans aucune prétention métaphysique.*

P. H.

1

UNE lanière invisible lui cingla le dos. Nils serra les dents ; la douleur était plus forte qu'il ne l'aurait pensé. Le gardien l'observait avec un sourire moqueur :

— « Alors, on apprécie ? »

Nils se retourna et plongea ses mains dans le sable. Il en aimait la fluidité un peu rêche. La fureur montait en lui ; il n'avait rien fait pour mériter cette punition ; une simple minute de paresse. Il fit une boule en pétrissant une poignée de boue sablonneuse arrachée dans le banc et, se retournant à nouveau, projeta la masse molle vers le gardien. L'homme ne parvint pas à l'éviter ; le sable mouillé s'écrasa sur son visage. Nils se précipita à la suite de son projectile pour neutraliser le gardien. L'homme fit un écart pour éviter le choc, s'essuya d'un geste de l'avant-bras pendant que Nils s'affalait sur le sol, emporté par son élan ; puis il serra la poignée de son fouet électronique et en dirigea l'embout vers le prisonnier resté à terre. Une lueur vague zébra l'espace. Nils se tordit en deux et gémit comme une bête blessée.

« On en redemande ? »

Nils le dévisagea sans haine ; l'homme faisait son métier de gardien, et lui jouait son rôle d'esclave révolté. L'adversaire était maître de la situation ; désormais les chances étaient maigres de le surprendre à nouveau. Autour de Nils, la mer, à l'infini ; çà et là quelques crêtes sablonneuses où se brisaient les vagues. Son salut ne résidait pas non plus dans la fuite. Alors, accepter son sort ? Il se releva brusquement et se rua sur le gardien qui l'attendait, sarcastique. Une seconde fois la mèche de lumière l'atteignit ; il se raidit mais poursuivit son avance. Le flux électronique le frappa cette fois au visage ; la brûlure l'aveugla, mais il ne s'arrêta pas, tendit les bras vers son tortionnaire et lui saisit le cou de ses deux mains mouillées et salies de sable. Le gardien subit le choc d'un pied ferme, jeta son fouet à terre et ceintura Nils, serrant sa poitrine de ses deux bras noués par les poignets.

Les deux hommes luttaient pour s'étouffer, geignant sous l'effort. Nils regardait le ciel, y puisant peut-être une force nouvelle afin de triompher ; son adversaire, au contraire, avait enfoui sa tête dans le cou de Nils. Les prisonniers avaient fait cercle autour d'eux ; accroupis, les bras ballants, ils commentaient sans intervenir, chantonnant presque pour encourager le combat. Mais Nils Altenerer,

nourri d'une maigre pitance et travaillant plus de quinze heures par jour depuis des mois, avait perdu de sa force. Sa grande taille bientôt se courba, pliant à l'échine. Il suffoquait. D'un effort puissant il repoussa des deux mains cette tête qui lui brisait le cou, lâchant un instant le gardien. Le visage grimaçant et rouge de ce dernier apparut en pleine lumière ; Nils ne le vit qu'une seconde ; l'homme s'était déjà précipité vers lui et l'avait à nouveau ceinturé. Il s'évanouit sans presque résister.

Un murmure de déception courut sur les lèvres des autres prisonniers ; puis, pivotant sur leurs jambes pliées, ils se remirent à fouiller dans le sable, agenouillés. Le gardien respira une grande fois en se massant le cou et considéra ensuite le corps recroquevillé qu'il venait de vaincre. Il avait toujours maté les révoltes et ce n'était pas le premier esclave qu'il brisait ainsi. Sa tranquillité était assurée pour plusieur semaines ; les prisonniers ne broncheraient plus. Quant à celui-là, Altenerer, il connaîtrait prochainement sa peine.

« Allez, vous autres, au travail, et le premier qui bronche... ! »

Le clapotis des vagues et le bruit des mains fouissant dans le sable succéda aux gémissements et aux cris du combat. Le gardien donna un coup de pied affectueux à sa victime et retourna s'asseoir sur sa chaise aérienne. Nils remua les deux jambes d'abord. Il fit un étrange petit bruit étouffé, puis tâta ses côtes longuement, comme pour vérifier qu'elles avaient résisté. Un rictus de plaisir tordit ses lèvres lorsqu'il constata que rien ne semblait cassé. Il partit d'un éclat de rire et se releva comme un ressort. Quel plaisir de se sentir encore en vie ! Il frémissait encore de la lente asphyxie sous la pression terrible des bras du gardien.

— « Tu as raison, Altenerer, profite de tes derniers instants ; demain, ce ne sera sans doute plus possible. »

Nils s'arrêta net dans son élan, les bras tendus en avant. « Ça veut dire ? »

— « Tu n'as jamais entendu parler de la punition qu'on réserve aux esclaves révoltés ? Demande aux autres, ils vont t'expliquer. »

De part et d'autre de l'étroit banc de sable, les prisonniers convergèrent sur Nils, d'un pas lent, comme s'ils redoutaient de l'affronter. Déjà la première lune, pâle et rose, apparaissait dans le ciel du crépuscule. On devinait le croissant de la seconde à l'horizon. Le silence était seulement troublé par le ressac. L'homme qui était le plus proche de Nils murmura : « C'est la nuit sur le banc de sable. »

Nils courut vers lui et le secoua par les épaules. « Parle, Cal, parle donc, je veux savoir ce qui m'attend, même si cela doit être le pire, je veux connaître la façon dont je vais mourir. »

Le petit homme tourna la tête de profil et dit d'une voix chevrotante, les yeux perdus dans le vague :

— « Ce n'est pas forcément la mort ; il y en a qui ont réchappé. »

— « Combien, » dit le gardien, « combien y en a-t-il qui peuvent raconter leur nuit ? Allez, explique-lui ! »

— « Tu dois rester seul sur le banc de sable toute la nuit ; alors il y a les marées, les douze lunes. On ne peut pas savoir jusqu'où l'eau va monter... dix centimètres, trois mètres. Aucun mathématicien n'a pu calculer les marées de Falun, les interférences des douze satellites sont trop complexes. Ta chance, c'est que le jusant soit doux et que le niveau de l'eau ne dépasse pas la hauteur de ta poitrine. Sans ça, tu ne pourras jamais nager quinze heures durant. »

Quinze heures, c'était la durée des marées les plus fortes ; les petites refluaient souvent après vingt ou trente minutes. Nils n'avait pas peur ; depuis son plus jeune âge il avait affronté les situations les plus diverses et l'éducation des robots l'avait préparé aux dangers les plus imprévisibles. Ce qu'il voulait avant tout, c'était analyser la situation le plus lucidement possible ; cette discipline de base l'avait souvent préservé. Malheureusement, cette fois, il ne possédait pas les données du problème à résoudre et Nils détectait l'impondérable, s'il ne le craignait pas. Il cherchait un moyen d'éviter l'épreuve. Les prisonniers ne se révolteraient pas pour l'aider ; la grande majorité d'entre eux était brisés par des années de travaux forcés ; les autres redoutaient de subir le même sort que lui. Il relâcha la pression de ses mains sur les épaules de Cal. « Ne t'inquiète pas, mon vieux, je m'en sortirai, tu sais bien que je m'en tire toujours. »

L'autre eut un petit sourire confiant et, pour la première fois affronta le regard d'Altenerer. Il lui tendit la main. « Je te souhaite bonne chance, Nils, tu me pardonneras de ne pas faire mieux. »

— Touchante scène d'adieu, » dit le gardien en guise de commentaire. « Le travail est fini pour ce soir ; ramassez tous vos sacs, Altenerer aussi, et portez-les à la chaloupe ; je vais les peser. Gare à ceux qui ne font pas le poids, ils pourraient passer la soirée avec notre ami. »

Quelques hommes maugréèrent, mais tous obéirent aux injonctions du gardien. Ils décrochèrent un à un la petite sacoche qu'ils

avaient au côté et la posèrent sur le plateau qui rendait oralement son verdict.

— « Quinze grammes, neuf grammes, douze grammes, » disait le minuscule haut-parleur situé dans le ventre de la balance automatique, « total pour la journée : cent trente-sept grammes. » Le gardien prit les douze sacs et les vida dans un coffret transparent. Le sable rose avait des reflets nacrés.

« Toute cette histoire pour cent grammes de sable, » pensa Nils, « quelle dérision ! »

Un sourire effleura ses lèvres, vite dissipé par la perspective sinistre dont il était menacé. Ses compagnons vinrent lui souhaiter aussi de survivre. Il ne les connaissait pas tous ; les groupes de prisonniers étaient sans cesse permutés afin qu'ils n'aient jamais le temps de préparer une évasion. Cal était le compagnon avec lequel il avait le plus souvent travaillé ; le petit homme passait près de lui. Nils chuchota : « Va chez Niarchos, ce soir, et dis aux indigènes ce qui se passe. Il y a peut-être une chance. »

Le gardien repoussa Cal d'un puissant geste du bras. « Ça ne vaut plus la peine de bavarder avec un mort. »

Nils lui fit une grimace. « Ne vous faites pas plus mauvais que vous n'êtes, chef. Suivez fidèlement les consignes et vous gagnerez des galons. La rancune des esclaves est plus dangereuse que vous ne le croyez. »

Les hommes s'embarquaient sur la chaloupe et s'asseyaient ; ils formaient un étrange collier sombre à l'intérieur de l'ovale transparent. La petite embarcation se souleva à quelques centimètres de l'eau, faisant gicler des gerbes d'écume ; elle pivota sur elle-même et fila soudain vers le sud. Nord, sud, est, ouest, comment s'orienter sans instrument sur cette surface liquide, sans point de repère ? Nils savait que la cité de Falun devait se trouver approximativement à deux cents kilomètres vers le sud, mais il n'avait aucun moyen d'y parvenir. Il ressentit soudain un désespoir profond ; jusque-là il avait lutté pour conserver la face, mais devant cette immense solitude bleue qui le cernait de toutes partes, il sentit son courage l'abandonner. L'air était tiède ; c'était la sixième saison, douce et pluvieuse. Le froid nocturne n'était pas à craindre. Quand commencerait la marée ? Nils ne possédait pas de montre. Et pourquoi une montre, puisque l'heure et la force du flot étaient imprévisibles ?

Les questions se pressaient, toutes sans réponses. Il se sentit las, prêt à s'abandonner au sort sans combattre. Depuis son arrivée sur Falun, Nils Altenerer cédait au même fatalisme. Cette planète

liquide anesthésiait progressivement. Pourquoi était-il là ? Il s'en souvenait à peine. Les juges, un jour, l'avaient condamné à l'exil et à l'esclavage. Quatre mois auparavant l'astronef cellulaire l'avait débarqué sur la quatrième planète du soleil Schédir, dans la constellation de Cassiopée : travaux forcés à vie. Cal Malone, le premier humain rencontré dans l'unique cité de Falun, l'avait tout de suite averti ; personne ne s'était jamais échappé d'ici et tous ceux qui avaient cru y parvenir étaient morts. C'est pourquoi la vie sur Falun était libre. La planète était une immense boule, une perle liquide à la surface de laquelle émergeaient quelques bancs de sable, grèves mystérieuses et qui ne duraient souvent que l'espace de quelques marées. La cartographie était impossible ; on connaissait seulement les forêts sous-marines, les pâturages où paissaient les grands troupeaux de poissons ; on savait que les végétaux et les animaux subissaient des migrations subites, mal définies, mais l'arsenal des sonars et autres moyens de repérage palliaient ces inconvénients. La planète Falun ne possédait qu'une ville, Falun. La cité était entretenue artificiellement par des remblais de sable puisés alentour ; malgre cela, pour éviter qu'une marée subite ne la recouvre, elle était intégralement construite sur des pilotis flottants de plusieurs mètres de hauteur. Chaque fois qu'une hausse imprévue du niveau marin risquait de l'engloutir, les flotteurs des pilotis étaient dégagés de leurs logements et la ville flottait quelques semaines, jusqu'à ce que les eaux redescendent. Les habitants de Falun étaient pourvus d'un solide fatalisme ; la plupart provenaient des rangs des esclaves grâciés qui n'avaient jamais eu le droit de retourner vers la Terre ; les autres étaient soit des fonctionnaires, soit des commerçants avides d'exploiter les curiosités de Falun en les exportant, ou simplement désireux de profiter des maigres ressources des prisonniers.

Nils, en d'autres circonstances, aurait aimé cet océan rond, semé des taches de rousseur du sable. La brise marine, plus iodée que sur Terre, lui rappelait de fantastiques parties de pêche qu'il avait faites dans son enfance avec les robots magisters. Comme cela était loin !

Le bruit du ressac lui sembla plus fort. Il observa si l'eau montait, en établissant une série de stries sur le sable et en repérant laquelle n'était jamais atteinte par les vagues. Il consigna aussi dans son esprit l'importance des bancs qui entouraient le sien. Sept des lunes étaient grosses dans le ciel, deux autres montraient leur premier quartier, les dernières étaient invisibles, qu'elles fussent nouvelles ou non levées. Comme c'eût été agréable d'explorer Falun et de relever les observations sicentifiques afin d'en approfondir la

connaissance. Nils n'avait jamais lu aucun ouvrage sur la planète ; il n'en existait pas. On ne raconte pas la géographie d'un bagne ! Et d'autres problèmes urgeaient pour l'instant. Dans le scintillement de la surface marine il lui sembla que le plus petit des îlots avait disparu ; il cligna des yeux pour mieux percer la pénombre laiteuse. Non, la rondeur blonde était encore là. Aux battements précipités de son cœur, il comprit qu'il devait s'affermir s'il ne voulait pas céder à la panique. La dernière raie qu'il avait tracée dans le sable avait toujours des contours aussi nets ; aucune lame ne l'avait mouillée.

Nils Altenerer ne se rappelait pas exactement les termes de l'accusation sous laquelle il avait été envoyé à Falun. « Falsification des jeux électoraux. » C'était approximativement le grief. Cette histoire ne méritait même pas d'y revenir tellement elle était absurde. Comment aurait-il pu fausser les jeux alors qu'il travaillait depuis des mois à convaincre les prêtres-arbitres qu'il y avait tricherie dans les jeux électoraux depuis plusieurs années ? Une telle série de victoires de la part des patriciens défiait les suppositions les plus folles du calcul des probabilités. Mais voilà, il n'avait rien pu prouver et l'on ne voulait pas que ses soupçons s'ébruitent. Maintenant Nils attendait sans conviction la révision de son procès qui lui avait été annoncée. Cette illusion de justice était une manœuvre de propagande des praticiens.

Il se releva ; l'humidité avait pénétré sa combinaison étanche, le froid plutôt ; sa cuisse et sa hanche droite s'engourdissaient. Il fit quelques pas sur le sable crissant. L'odeur d'iode le saisit soudain ; il avait fini par s'habituer à la présence entêtante, mais depuis qu'il s'était perdu dans ses pensées, il l'avait oubliée. La toute-puissance de cette senteur l'agressa, écœurante. Une rumeur suspecte le fit sursauter : un fortissimo dans la symphonie lancinante des vagues. Nils se pencha sur son repère ; il avait disparu. Maintenant il voyait dans la lumière brillante des lunes le dessin des courants, comme de grands reptiles sinuant entre les bancs de sable ; leurs crêtes se hérissaient, menaçantes. D'après la force du flot, nul doute que ce fût une marée de pointe. Mais jusqu'où monterait-elle ? Nils nageait fort bien ; dans sa jeunesse il avait gagné plusieurs fois des courses d'endurance. Sur Falun la concentration du sel et des autres éléments minéraux que contenait la mer était plus forte que dans les océans terrestres ; il était plus facile de flotter sans effort. Cinq, six ou même dix heures de nage ne lui faisaient pas peur. Mais la question était de demeurer sur place ; le moindre déport au-delà

du banc de sable l'entraînerait vers la haute mer, où les perspectives de rencontrer d'autres îlots étaient minimes. Non, il fallait qu'il s'accroche à sa bouée engloutie, ce récif mou et fluctuant, s'il voulait avoir une chance que le gardien le retrouve demain à la même place. Jusqu'à la poitrine avait dit Cal Malone ; c'était en effet la seule possibilité de s'ancrer au sol et de n'en point dériver.

L'eau atteignit ses bottes ; il frissonna. Jamais il n'avait eu si peur. Le froid de l'eau lui fit l'effet d'une morsure. Puis il s'arrêta sur place et considéra longuement l'ascension des vaguelettes sur ses chevilles. Nils n'avait aucun moyen de minuter les progrès du flot pour établir rapidement une courbe de progression de la marée. Il se fia alors aux battements de son pouls. Toutes les quatre-vingts pulsations, l'eau avait monté au moins d'un centimètre. Cela faisait environ un mètre toutes les deux heures. Mais rien ne pouvait lui indiquer combien de temps durerait le jusant.

Le croissant de la sixième lune avait disparu derrière l'horizon. Un autre satellite, d'un bistre orangé, apparut à sa place. Niils maudit le geste de révolte qui l'avait entraîné dans cette situation sans issue. Il s'était bien juré, en arrivant sur Falun, de ne jamais se livrer à quelque manifestation hostile envers les gardiens ; il s'était promis d'attendre toute occasion favorable de s'échapper, sans se faire remarquer, pour mettre toutes les chances de son côté. Un simple coup de fouet électronique avait déjoué ses résolutions ; la rage l'avait saisi. Et cela pour quelques grammes de sable. Depuis son arrivée on l'avait enrôlé, comme tous les bagnards, dans les équipes de prospecteurs qui sillonnaient la planète à la recherche du sable rose. Tout le monde savait que ce sable était traité dans une usine à Falun, mais personne ne pouvait dire quelles étaient ses propriétés particulières et pourquoi il était si demandé. Les gardiens appliquaient des règles très strictes à l'égard des prisonniers : il n'y avait pas de jour de repos pour les ramasseurs et chaque jour de travail durait souvent plus de quinze heures. Le départ avait lieu au moment au Schédir, soleil jaune, soulevait des vagues de lumière à la surface de la planète-océan. Nils se souvenait de son premier départ, le lendemain de son arrivée ; la beauté du spectacle était à couper le souffle. Mais les heures qui suivaient faisaient payer ce moment de splendeur. Le sable rose était extrêmement rare ; on ne savait pas sur quel banc le trouver et les gisements qui s'avéraient d'un bon apport disparaissaient souvent après quelques semaines. De toute manière, nul ne pouvait se vanter d'en avoir ramassé une poignée ; il fallait trier le sable grain à grain pour

découvrir celui que l'on cherchait. Sa couleur était pourtant si particulière qu'il était impossible de se tromper lorsqu'on le voyait : un rose si acide et si pur, légèrement nacré, presque phosphorescent.

Le premier jour, Nils n'en avait pas ramassé cinq grammes ; six était le minimum exigé. On ne l'avait pas puni pour cette fois, mais il avait compris que ce fait ne devait pas se renouveler. Le lendemain, il avait récolté dix grammes ; nul ne le félicita. Durant les premiers mois, il était abasourdi par la suite d'événements qui l'avaient amené là, il s'interrogeait trop profondément sur les motifs de son exil pour se rendre compte de l'odieux esclavage qu'il subissait. Peu à peu ses griefs s'étaient atténués et le décor somptueux de la planète marine l'avait ensorcelé. Nils aurait voulu la visiter librement : il avait essayé en empruntant une des chaloupes aériennes. On le priva durant deux semaines de ses quartiers libres du soir et l'on bloqua ses fonds bancaires. Tous les prisonniers avaient eu le droit d'emporter sur Falun l'argent qu'ils possédaient sur Terre ; c'était une source de conflits et de privilèges que les autorités de la planète-bagne entretenaient savamment pour régner en maîtres sur leurs esclaves. Ses velléités d'indépendance s'évanouirent vite, en surface. Nils Altenerer s'était promis de sortir de cet enfer ; la jeune homme qui bouillait encore en lui n'avait pu résister à la provocation du gardien.

— « Plus vite que ça, Altenerer, vous flânez. »

Nils s'était croisé les bras par défi. Il se souvenait de la cuisante déchirure de la lanière électrique.

Maintenant l'eau montait sans discontinuer, lente et sournoise. Le niveau atteignait le haut de ses bottes. Mais il ne craignait pas le contact des vagues ; sa chaude combinaison étanche l'en protégerait. La surface de la mer était plus grise que tout à l'heure. Le dessin des courants était plus confus, plus mêlé. Là-haut, sept lunes tournaient encore. Combien de temps s'était écoulé depuis qu'il était là ? Impossible de répondre. Il se raidit dans l'attente, cherchant un dérivatif à l'angoisse. Mais il avait fait le tour de ses souvenirs ; l'idée obsédante de cette eau qui montait contre son corps empêchait toute évasion. Il retournait dans sa tête toutes les solutions possibles pour se tirer de cette impasse, mais il manquait toujours un élément pour que ce fût réalisable. Il fallait seulement attendre et souhaiter que l'eau ne dépasse pas le niveau de ses épaules, sans cela il s'en irait à la dérive, perdu pour toujours. Pour toujours, car il était bien certain que personne n'irait à sa recherche s'il disparaissait.

Nils chercha dans ses poches ; il n'y avait pas le moindre alcool, pas la moindre drogue pour tromper l'attente. Il posa ses mains à plat sur l'eau qui était devenue dangereusement calme ; en tendant les bras, ses paumes arrivaient juste à la surface. Il surveillait l'horizon dans l'attente d'une aube libératrice. Rien que le bleu translucide de la nuit et le bizarre cortège des lunes sur champ d'étoiles. Quand l'étau de la mer le serra à la taille, Nils hurla, pour se libérer. Son cri n'eut pas d'écho. Il guettait dans les dessins des vagues l'annonce du reflux, mais il n'était plus certain du résultat de ses investigations. Plus que la crainte, c'était l'incertitude qui mettait ses nerfs à rude épreuve. Nils aurait voulu se trouver dix heures plus tard pour savoir s'il survivrait à cette épreuve. Si son éducation parfaite ne l'avait conditionné à maîtriser ses impulsions, à canaliser ses réflexes, il aurait depuis longtemps cédé à la panique et se serait laissé aller à la surface des eaux, nageant presque voluptueusement, courant vers un suicide certain, mais libéré de cette horrible attente.

S'il avait au moins possédé un filin, un piquet, il aurait pu s'ancrer au sol, mais là, dépourvu de tout moyen, Nils devait faire confiance au hasard pour se tirer de ce mauvais pas. Maintenant le flot montait le long de sa taille, oppressant sa respiration. L'incertitude était son pire tourment ; une simple montre l'aurait rassuré. Son esprit était nourri de cette science qui servait désormais de religion, son corps était habitué depuis l'enfance à user de tout un arsenal scientifique pour survivre, et la privation de ces moyens, aussi utiles que ses membres, l'handicapait dans sa lutte solitaire.

Avec la disparition des deux plus grosses lunes, la nuit se fit plus obscure ; Nils fut plongé soudain au cœur de cette terreur marine, seul à des centaines, peut-être à des milliers de kilomètres de tout lieu habité ; minuscule point de vie, il eut conscience de la fragilité de son existence, pour la première fois depuis sa naissance. Il se jura de ne plus jamais la mettre en péril sans motif valable, même au risque de passer pour lâche ; désormais il attendrait son heure pour agir, lorsqu'il aurait tous les atouts dans son jeu.

Bien qu'il fût efficacement protégé par sa combinaison étanche et que la mer fût tiède, Nils sentit le froid l'envahir brutalement alors que le niveau de la mer atteignait le dessous de sa poitrine. Il se trouva alors vidé de toute force, presque apaisé. Pourtant il devait réagir. La poussée du courant lui parut moins forte qu'auparavant ; il fit quelques pas dans le sens inverse et ne perçut qu'une

faible résistance. Alors, calculant bien la direction d'où provenait le flot, Nils fit quelques brasses pour le remonter ; puis il se laissa aller en arrière, reprit pied et recommença. Il s'arrêta d'un coup. A cinquante mètres environ, il avait cru apercevoir un banc de sable émerger. Le fait semblait irréel, la marée montait encore. Pourtant Nils eut le sentiment qu'il ne se trompait pas. Il fixa le point probable, tâchant d'apercevoir ses contours ternes, par opposition à la douce luisance de la mer ; plus rien. Il eut envie de hurler. L'eau allait dépasser sa poitrine, ses pieds touchaient à peine la surface du banc de sable. Dans quelques instants, il devrait flotter et s'en aller au gré des courants imprévisibles de cette boule marine nommée Falun.

La petite île blonde reparut près de lui et dit : « Je crois que j'arrive juste à temps ; allez, monte sur mon dos, on va attendre ensemble. »

— « Bernard ! Merci, Bernard. Malone a prévenu chez Niarchos ? Mais comment as-tu fait pour arriver si vite ? Je croyais que la ville était à plus de deux cents kilomètres d'ici. »

— « Je peux venir vite, » dit en souriant l'homme-coquillage, « il suffit qu'on me le dise. »

Nils se hissa sur la grande coquille plate qui émergeait. Il n'avait jamais osé toucher cette dure membrane des indigènes de Falun ; elle se gonfla sous lui et rétablit ainsi la ligne de flottaison que son poids avait enfoncée.

— « C'est la première fois que je sauve un humain, » déclara calmement Bernard. « Je pense que tu en vaux la peine. »

Nils Altenerer remarqua le ton grave du propos et conclut qu'il y avait peut-être quelque chose de changé dans les relations entre les Terriens et les Faluniens, s'il savait développer les échanges profonds que l'homme de Falun avait noués aujourd'hui. Lorsque les Terriens avaient débarqué sur la planète, ils l'avaient crue déserte, peuplée simplement de poissons et de mollusques. Ils avaient alors construit la cité pour se livrer à la grande pêche. Falun avait parfaitement justifié leurs investissements, car jamais océan ne fut si grand, ni si poissonneux. Amateurs de sport et patrons pêcheurs affluèrent alors à Falun et la ville sur pilotis se développa rapidement.

C'est à partir du jour où l'on prit un homme-coquillage dans un filet électrique que l'histoire de la planète devint plus confuse. En réalité, depuis, nul ne savait plus rien, sauf sans doute la caste régnante, celle des patriciens qui gouvernaient la Terre depuis trop

d'années. Quelques mois après cette découverte, Falun fut interdite aux pionniers et transformée en bagne.

Le grand coquillage translucide palpitait sous les mains de Nils ; il devinait à l'intérieur la chair brune et le fin dessin des capillaires. Bernard le regardait de ses petits yeux enfoncés sous des orbites cornées ; l'ovale de son visage était gracieux et se différenciait de celui d'un humain par l'absence de nez et d'oreilles apparents. Son long cou rétractile disparaissait dans le coquillage plat et large. Au commencement on les avait appelés des hommes-tortues, à quoi ils ressemblaient plutôt, puis le nom d'hommes-coquillages avait prévalu.

— « Il s'en est fallu de quelques minutes que je disparaisse pour de bon de la surface de la planète. » Nils s'allongea sur la carapace, prit son menton dans la paume de sa main et s'accouda. « Pourquoi as-tu fait cela, Bernard ? Je veux le savoir. »

L'homme de Falun le dévisageait toujours ; il semblait réfléchir profondément à ce qu'il allait répondre. « Parce que nous t'avons choisi pour libérer notre planète et sauver les Terriens. »

2

Ils avaient passé le restant de la nuit à parler du peuple de Falun et Nils s'était pris d'une vive passion pour lui. Bernard avait raconté leur vie simple dans les profondeurs marines, les grandes assemblées sur les bancs de sable au soleil, ce cours nonchalant des jours qu'ils semblaient regretter. Au commencement ils avaient aidé les humains dans leurs pêches, ils avaient pris plaisir à leurs jeux, mais depuis que la garde avait instauré le bagne, on les forçait à repérer les bancs de sable, on les tuait s'ils n'obéissaient pas. Ils avaient essayé de se cacher ; on les traquait et l'arsenal scientifique des humains ne leur permettait pas d'échapper. Et puis on leur avait volé leur secret.

— « Quel secret ? »

— « Je ne peux pas te le dire maintenant. Viens ce soir chez Niarchos ; nous avons notre assemblée, nous allons décider si l'on doit te le confier ou non. Moi, je suis pour, mais il y a des oppositions. »

— « Mais pourquoi m'avez-vous choisi ? »

— « Certains d'entre nous ont lu jadis dans l'avenir — une sorte de voyance temporelle — et ton avenir est bon. »

Nils songea qu'il avait failli ne plus en avoir et qu'il devait ce

sursis à Bernard et aux siens. Le dernier croissant de lune disparut, laissant un halo jaune. Puis Schédir, le soleil, éclaira brusquement la surface des flots. Déjà la marée se retirait, traçant des lignes d'écume à la surface de l'océan. Quand le premier îlot apparut, Bernard demanda à Altenerer de descendre. « Tu nageras jusqu'à l'endroit où l'on t'a abandonné ; il faut que je parte tout de suite, nous avons beaucoup de choses à faire d'ici ce soir. »

Nils mit pied à terre et fit quelques pas. Ses membres étaient engourdis ; il sauta. Bernard le regardait, étonné, puis, sans ajouter un mot, il glissa dans l'eau et disparut. Le disque énorme du soleil, d'un rouge sombre, montait rapidement à l'horizon ; l'aube fit place au jour. Les couleurs de la mer chatoyèrent. Nils se coula dans les vagues, à la suite de l'homme de Falun, et nagea d'un crawl souple vers l'îlot qui venait de se découvrir. Dans une demi-heure au plus, l'équipe des prospecteurs serait là. Le gardien croirait que la marée n'avait pas monté assez haut pour tuer sa victime. Nils battit des bras pour se réchauffer ; puis il se plaça face au soleil pour en sentir les rayons tièdes. Pas un nuage. Ce ciel d'un bleu d'outremer, trop foncé pour un Terrien. Pour s'occuper, il surveilla la décrue du flot, allant d'un bord du banc de sable à l'autre. Il ramassa un petit coquillage vert en forme de téléphone, s'étendit sur le sol et s'absorba dans sa contemplation. Il voulait freiner son imagination, l'empêcher de battre la campagne et de broder autour des faits surprenants qu'il avait vécus cette nuit. Nils désirait affronter l'avenir comme un problème d'algèbre.

— « Un cadavre qui rêve, c'est pas possible. »

Il n'avait pas entendu venir le gardien et ses hommes qui se tenaient debout auprès de lui. L'homme le regardait et toute son attitude trahissait une intense satisfaction. « Ce serait d'ailleurs dommage que tu sois mort ; j'ai des nouvelles pour toi, ça m'aurait vexé de ne pas pouvoir te les donner. »

Nils resta allongé, les mains sous la nuque, et attendit confortablement que l'autre se venge de son échec.

« Ton procès vient d'être révisé. »

— « Ah ? »

— « C'est tout ce que ça te fait ? Tu ne veux pas savoir ce qu'on dit les juges ? »

— « Si ça peut vous faire plaisir. »

— « Probable que tu ne quitteras jamais Falun. Tu es condamné à vie, travaux forcés à perpétuité. »

— « Rien n'est changé, j'étais déjà condamné à vie ; une de plus ou de moins, on ne vit qu'une fois. »

Le gardien se détourna et commanda aux hommes de se mettre au travail. Cal Malone n'était pas de l'équipe. Nils se leva et commença à fouiller dans le sable avec application. Aujourd'hui il dépasserait son record personnel qui était de quinze grammes dans la même journée. Ce qu'il fit.

Au soir, quand il grimpa dans la chaloupe, Niils s'abattit sur les coussins. Il n'avait rien mangé depuis la veille à midi ; le gardien, par surcroît de cruauté, avait omis de lui donner une part aujourd'hui. « Je te croyais mort, » avait-il expliqué. La lutte contre le froid et la nuit, l'angoisse, le travail, l'absence de nourriture avaient agressé son solide organisme. Maintenant il ne sentait plus les extrémités de ses membres. Il s'endormit pesamment.

Quand il se réveilla, une heure plus tard, son corps lui fit l'effet d'un énorme sac à traîner. Il allait débarquer sur le môle quand le gardien l'appela. « Souviens-toi, Altenerer, je t'aurai à l'œil, et si tu n'obéis pas, la prochaine fois tu n'auras peut-être pas autant de chance. »

Nils acquiesça docilement ; il n'avait ni la force ni l'envie de se rebeller ; avant tout, il voulait dormir les quelques heures qui restaient avant son rendez-vous chez Niarchos. Il marcha en titubant à travers les immenses pontons translucides sur lesquels était bâtie Falun. Son hôtel cellulaire était à cinq cents mètres du quai. Il s'engouffra dans l'ascenseur et s'affala sur son lit sans même refermer la porte de sa chambre. Dans son rêve il était jugé par douze bernard-l'hermite qui l'accusaient d'avoir volé l'avenir. Quand il se réveilla à nouveau, il allait sortir de sa poche les quelques pastilles de temps qu'il possédait pour se justifier.

Deux heures du matin au méridien de Falun. Il serait un peu en retard. Les pontons étaient déserts ; un vent du sud, tiède et sucré, soufflait fort de la mer. Nils respira à pleins poumons. Ce qu'il lui fallait maintenant, c'était un grand verre d'alcool d'algues et un poisson-armure grillé dans sa peau. Ces mets étaient la spécialité de Niarchos. Il marchait d'un bon pas sur les dalles transparentes à travers lesquelles on voyait battre la mer. Il dépassa bientôt le quartier des jeux, entassement de cubes phosphorescents sur lesquels de noirs slogans annonçaient la fortune à quiconque entrait. Les lumières s'estompèrent ; Nils pénétrait dans le quartier du Doute. On appelait ainsi cette zone de constructions basses, à l'est de la ville, en raison du fort pourcentage de crimes que l'on y

comptait. C'était aussi le seul endroit où les indigènes avaient le droit de pénétrer dans Falun. Chacun Falunien contrôlé par les Terriens devait se présenter une fois tous les dix jours pour faire son rapport sur l'évolution des emplacements de sable rose.

Quand Nils poussa la porte de chez Niarchos, il fut étonné par le peu d'animation. Le patron, petit homme blond et frisé, se précipita vers lui avec un large sourire ; il lui donna l'accolade avec beaucoup de chaleur. « Nils, mon vieux Nils, Malone m'a tout expliqué hier soir. Alors, comment t'en es-tu sorti ? Cette marée était minable, je parie ; ah ! ah ! minable ! »

Il se tapa sur les cuisses avec infiniment de vulgarité. Nils l'aimait bien ; il n'y avait plus beaucoup d'hommes de la vieille Terre, comme ce patron de restaurant, qui restaient fidèles aux traditions d'avant le vol interplanétaire. C'était un peu écœurant de penser qu'il avait été éduqué par ses propres parents, mais après tout ce père et cette mère représentaient la forme primitive des robots magisters.

— « Cette marée minable a bien failli m'assassiner, deux mètres de flot, mais je m'en suis sorti. »

Nils allait mentionner son sauvetage par Bernard, mais s'abstint au dernier moment ; Niarchos n'avait pas l'air de le savoir et les hommes-coquillages avaient peut-être des raisons de dissimuler leurs bonnes actions. Il demanda si Cal était là. Pas ce soir, on ne l'avait pas vu depuis hier. Et Bernard ?

— « Ils sont douze dans la pièce à côté. Tu sais que je les aime bien, mais ils font fuir ma clientèle. On leur reproche leur odeur d'iode, et pour un restaurant... »

— « Tais-toi, Niarchos, il y a des humains dont l'odeur est cent fois pire que la leur. »

— « Je sais, je sais, pardonne-moi. »

Et le petit homme se répandit en courbettes ; puis il ouvrit la porte de communication avec la salle de réunion. Nils commanda un repas tel qu'il l'avait désiré.

— « Assieds-toi, Nils, » dit la voix suraiguë de Bernard, « nous avons des informations importantes à te communiquer. »

Altenerer jeta un coup d'œil à l'assemblée ; autour de lui, à même le sol qui luisait doucement, les douze hommes-coquillages l'attendaient. La carapace de certains d'entre eux avait un diamètre de plus de deux mètres. Jamais Nils n'avait vu autant de Faluniens. Il reconnaissait Bernard et deux de ses amis qui fréquentaient le plus souvent l'établissement de Niarchos ; les autres lui étaient inconnus. Le plus âgé d'entre eux s'approcha de Nils ; son visage

semblait plus gris et sa peau pendait en fanons à partir de ses orbites cornées.

— « Je ne me présente pas, je n'ai pas de nom, » expliqua-t-il. « Aucun de nous n'en possède, sauf quand les Terriens nous en ont donné ; ils ne nous concernent pas. Je parle pour mon peuple, j'ai été choisi pour cela. »

L'homme-coquillage avait la voix plus feutrée que celle de Bernard et Nils dut se pencher vers lui pour entendre ; il s'accroupit même et son visage fut ainsi à la hauteur de celui de son interlocuteur. Ses nageoires avant, brunes et chitineuses, étaient pourvues de cinq doigts dont un pouce opposable, raccordés entre eux par de fines membranes à la hauteur de la deuxième phalange. Nils s'amusa de le voir pianoter sur le sol de verre, pendant qu'il cherchait ses mots.

« Depuis que le bagne a été instauré sur Falun, nous cherchons des complicités parmi les Terriens pour nous débarrasser de leurs persécuteurs. Nous savons qu'il y a des criminels parmi vous, des voleurs aussi, que toute une faune de commerçants retraités du bagne profitent de la prostitution, du jeu, de la drogue et de toutes les manies humaines pour opprimer ceux qui travaillent aux bancs de sable. »

Sa grande carapace, plus opaque que celle de ses congénères, fit un demi-tour sur elle-même. Il regardait maintenant Nils de profil.

« Nous avons mis des nôtres dans tous les bars de Falun, dans la région qui nous est permise, évidemment, pour rechercher certains des tiens. Nous t'avons trouvé avec quelques autres. »

— « Et que comptez-vous faire ? »

— « Libérer la planète, établir un gouvernement des hommes de Falun, qui ne refusera pas l'accès aux Terriens, s'ils se comportent comme des amis, des égaux. Et pour cela, il n'y a pas d'autre solution que de renverser le régime terrestre actuel. »

Nils n'avait jamais pensé que ce pût être possible. Son éducation, toutes les conversations qu'il avait eues avec les plus libéraux des humains, n'incluaient pas cette éventualité. Le régime était la base de ses croyances et, s'il avait lutté pour rétablir la justice et l'impartialité des jeux électoraux, c'était pour que le régime survive.

— « Mais vous êtes fous. Que deviendront les humains sans les patriciens et les plébéiens ? Ce sera l'anarchie, le commencement de la grande décadence ! »

— « Ce que nous voulons n'est pas utopique ; nos voyants l'ont discerné dans l'avenir. Le régime doit finir et tu dois être le prin-

cipal agent de cette révolution. Il suffisait de te trouver pour faciliter ces projets. »

— « Mais je n'ai pas de projet ; je veux simplement retourner sur Terre et vivre comme tout le monde ! »

— « Nos voyants ne se sont jamais trompés ; tu ne pourras jamais plus vivre comme tout le monde, tu es le libérateur de Falun. »

Cette révélation fit à Nils l'effet d'un coup de poing. Il se redressa brusquement, prêt à injurier ces monstres bizarres qui lui annonçaient d'invraisemblables prédictions ; soudain, la présence de ce cercle d'humanoïdes, accoutrés d'immenses coquilles d'écaille, aux visages figés et graves, stoppa sa fureur. Il émanait d'eux une telle simplicité, une telle rigueur qu'il les crut. Ces êtres ne devaient pas se tromper, même si lui, Nils Altenerer, se révoltait contre son futur.

— « Vous avez peut-être raison, mais il faut m'aider, je suis perdu, je ne sais plus. »

Le bruit de chaises renversées et de bouteilles brisées jaillit avec force de la pièce voisine, interrompant la conversation. L'un des hommes de Falun marcha jusqu'à la porte se dressa sur ses nageoires arrière et appuya lourdement sur le panneau. « C'est une rafle. Quelqu'un a prévenu les gardes d'un complot, il faut fuir. »

Il n'y avait aucune issue ; la salle de réunion était faite d'une seule paroi de verre sombre. Les premiers chocs des policiers ébranlèrent la porte. L'homme-coquillage s'arc-bouta ; ses trois cents kilos de chair et d'écaille contrebalançaient aisément l'assaut de plusieurs épaules. Bernard atteignit le centre de la pièce ; une lourde table de pierre la décorait. Nils regardait, fasciné, ce petit tank vivant qui repoussait l'énorme dalle noire comme s'il s'était agi de plumes. Il dégagea ainsi un trou large et profond.

— « Tout a été prévu, » dit Bernard. « Passe le premier, nous te suivons. »

— « Mais celui qui tient la porte va se faire tuer, il ne faut pas qu'il reste là. »

— « C'est inévitable, Nils. Ne t'inquiète pas, saute ; la trappe donne directement dans l'océan. A cette heure c'est la marée haute ; nage en nous attendant, nous te conduirons. »

Avant de sauter, Nils vit la partie gauche de la carapace de l'homme qui obstruait l'entrée sauter sous l'impact du projectile lancé par les policiers ; une balle à fission sans doute. La porte ne s'ouvrait pas encore ; il sauta. L'eau était douce. Les reflets de la ville éclaboussaient la mer de couleurs à travers les pontons trans-

parents. Une première gerbe blanche fut suivie aussitôt d'une seconde. Il s'éloigna de quelques mètres pour éviter de recevoir l'un de ses amis sur le dos. Il compta encore sept plongeons, puis l'eau fut soulevée par des centaines de geysers. Les gardes tiraient au hasard sur les fuyards. Déjà Bernard s'était approché de Nils. « Monte, je t'emmène. Il est dit qu'ils ne nous auront pas aujourd'hui. »

Altenerer s'accrocha solidement à l'avant de la carapace et son vaisseau naturel fila dans l'ombre. Tous les autres Faluniens s'enfuirent dans une direction différente.

— « Pourquoi avez-vous fait cette réunion maintenant si vous saviez que plusieurs des vôtres allaient mourir ? »

— « Si nous changeons le cours du temps, nous ne serons plus jamais sûrs des prévisions de nos voyants ; le futur est déjà tellement incertain ! »

Nils ne voulut pas commenter cette déclaration. Il se sentit soudain très las et s'abandonna au voyage sous la ville. Depuis qu'il était arrivé, jamais il n'avait eu la curiosité de descendre sous les pontons ; cette cité à l'envers avait un charme bizarre, surtout à cette heure de la nuit. Ils passèrent entre les pilotis du palais des gardes ; leurs poursuivants avaient abandonné la chasse. Nils s'abandonna au charme de cette promenade nocturne ; il retrouvait des impressions d'enfance, le voyage de l'enfant Trot sur la tortue Buffalo, un livre qu'il feuilletait jadis. Il en revoyait les stéréos en couleurs. Sans doute la fatigue l'inclinait-elle à des rêveries ; il trempa sa main dans l'eau et se la passa sur le visage ; cette fraîcheur lui fit du bien. Bernard nageait à grande vitesse malgré le clair-obscur ; une sorte d'instinct l'avertissait des obstacles qu'il évitait avec aisance. Nils demanda : « Où allons-nous ? Il faut encore que nous parlions ; je veux savoir comment nous réaliserons votre projet. »

— « Tais-toi, la voûte des pontons fait caisse de résonance et le son amplifié s'entend loin. »

Bernard avait soulevé sa tête hors de l'eau mais ne s'était pas retourné. Un bruit énorme les fit tous deux sursauter. Nils pensa que les gardes avaient pris une vedette spéciale pour les travaux sub-urbains et patrouillaient maintenant pour retrouver les hommes de Falun. Leur réunion avait été dénoncée ; il était interdit aux indigènes de former des groupes de plus de deux individus. Ce devait être un consommateur raciste du bar de Niarchos qui avait signalé le fait. Le bruit se rapprocha et devint encore plus intense.

Altenerer en parlant avait dû attirer leur attention. Mais comment avaient-ils pu l'entendre en faisant eux-mêmes tant de vacarme ? A cette distance de la vedette ils entendaient sans doute un écho longuement répercuté de ponton en ponton ; leurs moteurs faisaient d'ordinaire peu de bruit. Ainsi les sons réciproques se croisaient-ils en s'amplifiant et chacun écoutait-il avec précision ce que l'autre disait ou faisait. Une bribe de conversation entre deux gardes, déformée par les échos multiples, confirma ses hypothèses. Leurs poursuivants supposaient qu'ils avaient franchi le palais des gardes.

Le grondement les dépassa et Nils l'entendit rouler plus loin sous la voûte translucide. Soudain la mer s'éclaira ; ils avaient quitté le quartier des hôtels cellulaires et approchaient maintenant de l'astroport, violemment illuminé. Bernard prit un risque nécessaire en parlant, mais il lui fallait avertir son passager. Il chuchota : « Retiens ton souffle pendant une minute et demie environ. Je vais plonger, puis émerger quelques secondes, tu respires à nouveau, et ainsi de suite. Il fait trop clair ici, nous allons nous faire repérer. »

Nil accepta d'un signe de tête ; il pensa au sifflement suraigu que la voix de Bernard ferait à quelques centaines de mètres de là. Il s'accrocha bien aux bords de la carapace et attendit, respirant à pleins poumons pour s'oxygéner au maximum. Bernard ferait un signe. Au-dessus de lui une grande fusée se profilait en ombre chinoise ; quelques hommes dirigeaient le chargement. Il eut encore le temps d'apercevoir à cinq cents mètres d'eux la vedette de leurs poursuivants. Bernard siffla doucement. Il aspira goulument une dernière bouffée d'air ; l'eau lui battit les tempes.

La vedette équipée spécialement pour les travaux sous les pontons ne devait pas posséder de moyens d'observation sous-marine. C'était leur seule chance d'échapper aux gardes. A trois mètres de profondeur l'eau était encore éclairée par les lumières de l'astroport. On devait voir leur ombre en surface. La prise de ses mains sur la carapace était difficile à assurer ; Bernard devait atteindre une vitesse relativement rapide. La pression de l'eau sur le corps d'Altenerer s'intensifia ; il sentait les remous masser durement sa chair. Ses poumons allaient éclater ; il avait perdu son entraînement depuis son arrivée sur Falun et n'était plus le plongeur qu'il avait été sur Terre, au temps de son existence dorée. Nils eut presque un regret. Pourquoi fallait-il qu'il se révolte contre l'injustice ? Tout était si calme et si doux sur la Terre pour ceux qui obéissaient. Bernard émergea alors qu'il était prêt à rendre l'âme. Tous ses reproches disparurent. Les gardes avaient dérivé et leur petite em-

barcation rouge se trouvait désormais loin sur la droite. Bernard siffla et plongea à nouveau. Nils avait à peine eu le temps de reprendre son souffle. La pression de l'eau lui parut cette fois intolérable. Il s'efforça de penser à autre chose puis, incapable de s'évader de cette masse fluide qui le pétrissait, il concentra toutes ses forces dans la lutte. Mille aiguilles lui meurtrissaient la peau, un étau gigantesque lui étreignait le crâne, il ne percevait plus l'extrémité de ses doigts, serrés et figés autour de Bernard, ses jambes et ses pieds se prolongeaient très loin derrière lui, à l'infini semblait-il. Bientôt Nils allait mourir, il le savait avec certitude, ses forces l'abandonnaient. Il s'évanouit au moment où l'homme-coquillage refit surface. L'eau avait pénétré ses narines et sa gorge, quelques gouttes avaient filtré dans ses poumons ; il toussa violemment, se moucha, cracha. Un goût d'iode l'imprégnait tout entier. Il eut encore la force de murmurer : « Ce n'est plus possible, Bernard, arrête. »

— « Ne t'inquiète pas, on est sauvés. »

En effet ils avaient quitté Falun qui apparaissait maintenant comme une barre très blanche au-dessus du niveau de l'océan. Le bateau des gardes n'était plus visible. Comme leurs poursuivants ne pouvaient plus les repérer au son, ils étaient délivrés de la chasse.

La cité devint bientôt une sorte de lune supplémentaire dans l'espace bleu continu que formaient la mer et le ciel, un croissant plus petit que les autres mais plus brillant. Nils attendait que Bernard veuille bien parler ; l'impatience montait en lui ; sauver la Terre, sauver Falun étaient des tâches impossibles, surtout pour lui, Nils Altenerer, qui n'avait vécu jusqu'à présent que dans la mollesse et l'indolence qui caractérise la vie des prêtres-arbitres. Pourtant il s'était rebellé, pourtant il avait fait preuve de force depuis qu'on l'avait envoyé au bagne. Bernard cessa d'avancer, se retourna et dit, avec son drôle de sourire qui fendait sa face ronde d'une ouïe à l'autre : « Tu vois bien que tu as toutes les chances de renverser le gouvernement terrestre. »

— « Comment le sais-tu ? Tu n'es pas télépathe ? »

— « Non, j'ai suivi le même raisonnement que toi. »

— « Mais d'abord, comment quitter Falun ? Vous ne possédez pas d'astronefs. »

— « Nous n'en sommes pas encore là. Il faut d'abord que tu connaisses le secret. C'est de là que tout est parti, de notre secret. »

Nils lisait difficilement les expressions sur le visage de Bernard. Sa peau lisse et grise, ses yeux si profondément enfoncés dans ses

orbites, son absence d'appendice nasal et surtout la façon lente et solennelle qu'il avait de s'exprimer ne permettaient pas de les comparer à celles d'un visage humain. Pourtant il ressentit toute la gravité du propos de l'homme-coquillage.

— « Et quel est ce secret ? »

— « C'est justement ce qu'il faut que tu retrouves. »

3

Ce jour-là, comme souvent durant la sixième saison, la tempête menaçait ; les nuages se formaient alors en boules compactes et noires, puis soudain se déchargeaient de toute leur violence. Le gardien, cependant, ne dispensa pas la petite troupe dont Nils faisait partie de la corvée de sable. Lorsqu'ils partirent, les premiers nuages gris sombre venaient de tous les points cardinaux en longs filaments et s'aggloméraient. La chaloupe filait sur l'eau calme et d'un noir de bitume. Pas un souffle de vent. Altenerer n'avait encore jamais vu ce phénomène météorologique. Il s'étonnait de l'air crispé de ses compagnons. Personne ne parlait ; les hommes qui étaient réunis se voyaient pour la première fois. Le gardien devait donc avoir une haine particulière à son égard puisqu'il sortait avec lui depuis quatre fois.

La frêle embarcation transparente filait à deux cents kilomètres à l'heure, glissant à quelques centimètres au-dessus des flots. Pas un heurt, pas un bruit. Les nuages en pelote formaient maintenant une boule gigantesque, obstruant la lumière. L'un des prisonniers demanda : « On va loin ? Parce que dans dix minutes ça va éclater. Je ne sais pas si vous connaissez, chef. »

Pour toute réponse la lanière électrique lui cingla les côtes. La discipline interdisait que l'on s'adresse aux gardiens. Les bancs se dessinèrent bientôt à l'horizon. Nils remarqua que les îlots de sable s'étaient multipliés et qu'ils se rejoignaient presque. A cet endroit la mer était en train de découvrir largement ; le dicton disait que dans ces cas-là l'océan reprenait rapidement possession de son domaine. « Quand la mer montre son ventre, c'est qu'elle a soif. »

Dès qu'ils débarquèrent, les premières gouttes de pluie s'écrasèrent sur leurs combinaisons. Nils essuya d'un doigt l'eau sur son front ; il regarda son doigt légèrement teinté d'iode. L'odeur âcre le saisit. Les hommes se répartirent sur une large surface de sable

roux et commencèrent à le trier, cherchant les rares grains roses. Le gardien, malgré l'averse, allait de l'un à l'autre pour activer le travail. Une espèce de nuit s'étendit brusquement sur Falun ; l'ocre et le brun dominèrent sur le bleu de la planète liquide. Les hommes cessèrent leur activité ; il était impossible de repérer les couleurs dans cette obscurité étrange.

Subitement une centaine d'éclairs fusèrent de part et d'autre de la masse compacte des nuages, en même temps que la pluie s'abattait en larges flaques, gouttes énormes de plusieurs centimètres de large. Le vent suivit bientôt. C'étaient plutôt de minuscules tourbillons d'une force redoutable qui s'enfonçaient comme des vrilles dans l'atmosphère. Une première rafale creusa des milliers de petits entonnoirs dans le sable d'un îlot voisin.

— « C'est la mitraille, chef, c'est la mitraille. Il faut partir d'ici, vite ; sans ça on va être transformés en passoires ! »

Le gardien stoppa net dans son élan le prisonnier qui fuyait vers l'embarcation. « Travaille, toi ; moi je vous regarde. »

Et il marcha d'un pas lent et provocant vers la chaloupe dans laquelle il s'enferma. Les hommes le regardaient avec stupeur. Ils se groupèrent peu à peu, tous les douze, au centre de l'îlot et formèrent un cercle autour de la coupole translucide.

« Tous à vos places, sinon je vous traite par le fouet. »

Les prisonniers s'écartèrent promptement et se réunirent à une centaine de mètres plus loin.

— « C'est un nouveau, » dit le fuyard de tout à l'heure, « sans ça il saurait qu'on ne peut pas mettre le nez dehors quand il fait tempête. »

— « C'est pas une raison, on va pas crever pour ça ; j'ai déjà vu des copains morts après la tempête, ils étaient grêlés par le vent, percés de centaines de trous gros comme le petit doigt, pas beaux à voir. »

— « Allez, on va le tirer de là, il n'a qu'un fouet après tout. »

Nils ne disait rien, il regardait ces hommes qui devaient avoir vécu plus de dix ans à Falun ; leur peau était crevassée par les embruns ; parfois de sanglantes gerçures s'ouvraient sur leur visage; leurs mains déformées par le continuel fouissage dans le sable étaient blêmes et plates, avec les ongles limés par l'érosion jusqu'à la lunule. Leurs cheveux avaient pâli sous le soleil et l'eau ; tous ces vieux esclaves formaient une nouvelle race blonde et rugueuse ; comme chaque fois que des humains s'installaient sur une nouvelle planète, ils prenaient des caractéristiques diffé-

rentes de celles des habitants de la Terre. Nils avait pitié d'eux, mais devait suivre sa mission ; l'occasion lui en était offerte. Il dit : « Faites comme vous voulez, moi je ne vous suis pas. »

Un petit borgne teigneux le prit par le cou en hurlant : « Je vais lui faire son affaire, à ce traître ! »

— « Laisse tomber, on s'occupe d'abord du gardien ; celui-là, on se le réserve pour plus tard. »

Celui qui s'était rebellé le premier parlait maintenant avec la voix d'un chef ; les autres l'écoutaient. Ils se penchèrent vers lui, à l'écart de Nils, et préparèrent un plan de campagne. Les flaques d'eau qui tombaient en rafale les claquaient comme des gifles ; certaines, plus violentes encore, les renversaient à terre. Nils s'accroupit sur le sable et attendit. Il ne connaissait pas l'effet du vent mais surveillait sa progression tourbillonnaire autour des bancs de sable ; à chaque fois qu'une tornade passait, le sol crépitait comme sous l'impact de projectiles.

Sous le ciel de suie, les bagnards cernèrent à nouveau la chaloupe et s'avancèrent progressivement. Quand ils furent à quelques mètres, le gardien se dressa hors du cockpit et lança des coups de fouet électronique dans toutes les directions. Quelques hommes furent touchés gravement ; le fouet devait être réglé au maximum de son intensité. Mais les autres avançaient ; le gardien distribua une dizaine d'autres coups qui ne portèrent pas tous. Trois hommes allaient se saisir de lui. Nils Altenerer bondit à grandes enjambées et se rua au secours de son tortionnaire. Déjà le chef des meneurs étranglait le garde. Nils lui assena le tranchant de sa main sur la nuque ; l'homme s'écroula. Il fit face aux deux derniers et para leur première attaque en se protégeant des pieds et des poings. Le gardien, mal en point, se relevait péniblement. Nils prit le parti d'en finir avec le premier des assaillants ; il se plia en deux et fonça, la tête en avant, dans son ventre. L'homme s'écroula. Mais le deuxième avait plaqué Nils et s'apprêtait à l'étrangler. Suffocant, Altenerer sentit soudain l'étreinte se relâcher, puis l'homme qui était allongé sur son dos glissa lentement et tomba ; il semblait mort.

— « La tempête l'a eu, » dit le gardien en se relevant, « et les autres ne vont guère mieux. »

En effet quelques prisonniers se tordaient de douleur en désignant un point de leur corps. Le gardien s'approcha du meneur et le retourna ; son dos était criblé de petits trous sanglants, certains profonds de plusieurs centimètres.

« Et pourquoi tu m'as sauvé, toi, sans doute pas par gratitude ? »

Le gardien avait chuchoté cette phrase ; Nils répliqua de la même voix feutrée : « Service pour service, je veux que vous me fassiez passer à l'usine de traitement du sable ; j'en ai marre de me trimballer dehors par tous les temps. »

L'homme le dévisagea avec insistance, cherchant le piège sous la proposition trop simple ; il se passa la main sur la joue. « Ouais, c'est possible, on verra ça ce soir ; viens me voir à Falun, on ne peut pas discuter de ça ici. »

Un rayon de lumière perça soudain l'obscurité, puis, aussi rapidement que cela s'était formé, les filaments de nuages se dénouèrent, fuyant en tous sens, et le ciel devint aussi limpide que quelques heures avant.

Ceux qui n'avaient pas été touchés par la tempête aidèrent les hommes blessés à regagner la chaloupe. Le vent avait fait deux morts. Nils pensa que celui qui avait voulu le tuer lui avait en fait sauvé la vie en se couchant sur lui. Un petit sourire amer déforma ses traits l'espace d'une seconde. Quand ils arrivèrent à Falun, une nouvelle tempête se formait dans le ciel.

L'usine formait un cube noir et lisse posé sur la mer ; pas une aspérité, pas une fenêtre. Trente pilotis transparents plongeaient dans l'eau et la faisaient ressembler à une méduse. Lorsque la chaloupe le débarqua sur le ponton, Nils ne sut où s'adresser pour entrer ; devant lui cette falaise noire de cent mètres de haut qui luisait sous le soleil. Un morceau de la paroi s'effaça ; il entra. Son cœur battait à un rythme très lent ; il avait peur. Nul homme n'était jamais revenu de l'usine et, malgré la confiance qu'il avait dans les prospectives des voyants de Falun, Nils Altenerer connaissait peu d'hommes qui auraient risqué leur avenir sur une prophétie.

En dépit de sa peur, il analysait et enregistrait tous les détails de son entrée dans l'usine afin de trouver un jour comment en sortir. Aucun mécanisme apparent ne faisait ouvrir et fermer la porte ; quand elle fut obstruée, la paroi de verre semblait aussi lisse que si rien de l'avait coupée.

— « Entrez dans la salle sur votre gauche et débarrassez-vous de votre combinaison, » dit une voix trop douce. « Vous mettrez alors le cache-sexe que vous y trouverez. »

La lumière du jour ne filtrait pas à travers les parois noires ;

tout contact avec l'extérieur semblait ici impossible. Nils pénétra dans l'étroite cabine, se dévêtit et passa le cache-sexe le plus minuscule qui se puisse faire. Il se frotta le corps avec les mains. Cette combinaison qu'il portait depuis toujours était comme une seconde peau, ses propriétés thermiques et hygiéniques lui faisaient soudain défaut. Il se sentait plus que nu, écorché.

« Prenez le couloir qui est en face de vous, montez cinq rampes et entrez dans la salle des fours ; on vous expliquera sur place ce qu'il faut que vous fassiez. »

Le silence ne fut même pas troublé par le bruit de ses pieds nus sur le sol noir et lisse. Pas d'autre son dans ce lieu que cette voix qui émanait de nulle part et donnait des ordres précis avec l'indifférence d'une machine. Nils monta sur les rampes qu'on lui avait indiquées sans rencontrer personne. L'usine semblait déserte, aucune ouverture ne rompait la monotonie des murs uniformément sombres. Il percevait les mouvements de ses membres, la palpitation dans ses vaisseaux. Cette conscience intense de son corps le troubla. Ce devait être ainsi dans le sein maternel. Au cinquième étage, il se trouva au centre d'une vaste rotonde et attendit qu'une portion de la paroi se désintègre afin d'entrer dans la salle des fours. Rien ne se produisit avant plusieurs minutes ; alors cent mètres carrés de la rotonde s'effacèrent, découvrant une salle gigantesque où grouillaient une population d'hommes et de femmes nus, seulement vêtus, comme Nils, d'un minuscule cache-sexe. Sous l'effet de la surprise, Altenerer demeura un moment dans la contemplation de leur activité ; chacun des travailleurs paraissait avoir la surveillance d'une petite vasque rougeoyante qu'il alimentait en allant puiser dans un grand tas central dont le niveau était constant. Ils en extrayaient une pelletée de sable rose et nacré avec une sorte d'instrument cubique qu'ils arasaient pour obtenir toujours la même quantité de sable. Ensuite, surveillant une courbe qui se déroulait devant leur four individuel, ils versaient très lentement cette pelletée de sable dans le creuset. Le liquide en fusion, d'un rouge intense, coulait lorsqu'ils le voulaient, en libérant une bonde automatique placée sur le socle du four ; la pâte suivait alors la courbe d'un tuyau chauffé en permanence. L'ensemble de ces tuyaux disparaissait dans le mur d'en face.

Nils compta près d'une centaine d'individus qui participaient à cette œuvre ; leurs gestes paraissaient réglés par un mécanisme tant ils étaient précis et ponctuels. Il constata que leurs regards

ne se croisaient jamais ; leurs yeux demeuraient immuablement fixés sur leurs instruments de travail.

« Entrez, » commanda la voix, « vous occuperez le four numéro vingt-sept. Vous avez une demi-heure pour observer encore la façon dont il faut agir. Vous remarquerez surtout la courbe qui est en face de vous, il est très important que vous fournissiez exactement la quantité de sable qui vous sera demandée. Toute erreur sera gravement sanctionnée. »

La pelle spéciale possédait un indicateur gradué qui permettait de connaître exactement la quantité de sable que l'on versait. La courbe qui défilait indiquait les besoins du four et quand il fallait le vider. Nils eut soudain le sentiment qu'il ne sortirait plus jamais de ce lieu et que, jusqu'à sa mort, il accomplirait les mêmes gestes mécaniques. Il comprenait maintenant pourquoi le gardien avait si facilement accédé à sa demande ; cet homme rusé et mauvais ne lui gardait aucune reconnaissance du fait qu'il l'avait sauvé ; il l'avait envoyé à la mort pour se venger de l'avoir défié et d'avoir survécu à la marée sur les bancs de sable. Mais cela entrait dans les plans qu'Altenerer avait conçus avec ses amis de Falun. Il éclata de rire.

Autour de lui tout se figea, chacun des hommes resta suspendu dans le geste qu'il était en train d'accomplir. Ceux qui étaient le plus proches de lui le fixèrent avec des yeux agrandis par l'effroi ; des mots se formèrent sur leurs lèvres, mais ils ne les proférèrent pas.

« Il est strictement interdit de parler dans cette enceinte. Nul ne doit regarder son voisin ni chercher à communiquer avec lui de quelque façon que ce soit. Premier avertissement ; au second vous serez puni. Il vous reste encore quinze minutes avant de commencer votre travail. C'est tout, » dit la voix sans hausser le ton.

Malheureusement les hommes-coquillages n'avaient pu lui fournir que des détails très vagues sur l'intérieur de l'usine : quelques ragots glanés dans les bouges de Falun, mais rien qui ait pu le préparer à affronter toutes les difficultés qu'il allait trouver ici dans l'accomplissement de ses projets. Pour l'instant Nils se sentait perdu ; le cloisonnement rigoureux entre les salles, l'absence de mécanisme visible dans le mouvement des portes et des cloisons, le vouaient à un isolement total. Il avait compté sur les rapports avec les autres esclaves pour se documenter, mais la surveillance constante, dévoilée par la voix, semblait interdire tout échange. Pourtant il n'était pas découragé. Ce qu'il fallait avant tout, c'était

surveiller chaque geste, noter chaque détail de sa vie dans l'usine afin de trouver des éléments de réussite. Il n'était pas possible que cette magnifique prison ne recèle pas une faille, un défaut qui soit susceptible d'aider Nils à en percer le mystère.

— « Nos ancêtres possédaient un secret que les humains nous ont volé, » avait dit Bernard. « Il y avait jadis sur Falun une petite secte de voyants qui pouvaient prédire l'avenir. Nul ne connaissait leur façon d'opérer, chacun les consultait lorsqu'il projetait d'accomplir un acte extraordinaire. En fait, on leur demandait rarement des nouvelles de l'avenir, car la vie sur Falun a toujours été sans aventure. Certains jaloux voulaient connaître le sort d'un prochain mariage, quelques jardiniers sous-marins demandaient vers quelle direction se produirait la prochaine migration des algues. Mais les voyants étaient respectés, même si le peuple ne se souciait guère de connaître son futur. Ils avaient écrit une sorte de livre sur l'Histoire de Falun dans les années à venir, car ils avaient prévu ce qui arriverait. »

— « Et qu'est-ce qui est arrivé ? »

— « Un jour on les a retrouvés, tous morts ; assassinés par des Terriens. »

— « Comment savez-vous que ce sont des Terriens ? »

— « Nous ne possédons que quelques armes primitives pour chasser le grand poisson et jamais il n'y eut de meurtre dans l'Histoire de notre planète. Or, les voyants avaient été tués avec des armes terrestres. Sur Falun, il n'y a pas de parti politique ni de caste privilégiée ; tous sont égaux, nul ne possède de propriété ni de trésor, et la nourriture est assez abondante pour nous nourrir tous. Dans ces conditions on imagine mal quel Falunien aurait assassiné les voyants et dans quel but. »

— « Et le secret a disparu avec eux. »

— « Le secret, mais pas leurs prévisions. Pourtant elles ne s'étendent pas au-delà de la prochaine année. C'est pourquoi nous t'avons attendu, nous t'avons cherché et nous te demandons maintenant de collaborer avec nous. »

— « Mais qu'est-ce qui vous fait dire que les Terriens connaissent le secret ? »

— « Ce ne sont que des suppositions ; mais, depuis que les voyants ont été tués, c'est toujours la même caste des patriciens qui gouverne la Terre, ce sont eux qui ont transformé Falun en bagne. Depuis, des esclaves recherchent le sable rose et d'autres

le transforment dans une usine dont personne n'a jamais pu dire exactement ce qu'on y faisait. »

— « Vous n'avez pas essayé de sonder un gardien ivre ? »

— « Il n'y a pas de gardien dans l'usine, rien que des bagnards. »

— « Et vous n'avez pas interrogé les bagnards ? »

— « On n'interroge pas les cadavres. Jamais un homme n'est sorti de cette usine autrement que mort. »

— « Mais les convoyeurs, ceux qui sortent le produit manufacturé et l'envoient vers la Terre ? »

— « Tout se fait automatiquement par des canaux cachés qui partent de l'usine et aboutissent à l'astronef de transport ; et cet astronef est mieux gardé que le trésor des sept mers. »

— « Quel trésor ? »

— « Rien, une légende d'avant la civilisation. Car, avant la civilisation, les habitants de Falun étaient aussi avides que les Terriens. »

Nils se souvenait de l'étrange expression qu'avait eu Bernard en prononçant cette phrase, comme un soupçon de peur. Les hommes-coquillages redoutaient que l'exemple des Terriens n'entache la civilisation paisible des Faluniens ; c'est pourquoi ils faisaient l'effort d'aider Nils Altenerer à retrouver le secret des voyants.

« Mettez-vous au travail immédiatement, » reprit la voix.

Le four qu'il tenait serré entre les mains se mit brusquement à chauffer ; Nils prit la pelle et se rendit sur le tas. Il frôla un bras en puisant dans le sable ; jetant un coup d'œil oblique, il vit Cal Malone à ses côtés. Il allait crier : « Cal ! » mais se ravisa aussitôt. Il fallait attendre une occasion plus favorable pour essayer de lui parler. L'endroit était dangereux. L'homme, âgé de la cinquantaine, avait singulièrement vieilli depuis deux jours ; ses cheveux avaient blanchi.

Le travail était beaucoup plus dur que Nils ne l'avait imaginé en arrivant, car le rythme auquel les fours fondaient le sable était extrêmement rapide ; il fallait fournir sans cesse et courir du tas de sable au four si l'on voulait suivre exactement les instructions de la courbe qui défilait. Lorsqu'un sifflement se fit entendre, tous les travailleurs abandonnèrent simultanément leur creuset et se rangèrent en file contre le mur. Nils poussa un furtif soupir de soulagement et suivit le mouvement. Il avait décidé d'imiter le plus scrupuleusement ses compagnons afin que le cerveau central de l'usine ne le remarque pas ; cela faisait partie du plan qu'il avait élaboré avec Bernard.

« Altenerer doit se mettre en queue de la file ; il occupera la dernière cellule. »

La cloison s'effaça à nouveau et le serpent d'hommes nus se dirigea vers la rotonde, du même pas lent. Ils s'engagèrent sur la rampe qui menait vers les étages supérieurs et rencontrèrent d'autres cohortes humaines qui montaient aussi. Au trentième étage leur colonne se divisa en trois tronçon, suivant trois couloirs. Nils partit avec le dernier. Lorsque les quarante hommes qui composaient sa file eurent occupé le corridor, quarante ouvertures se dessinèrent et chacun des esclaves disparut derrière le mur. Bien que les parois fussent uniformément noires, la cellule était éclairée par une sourde lumière qui semblait émaner du centre de la pièce. Nils fit un relevé de ce qu'elle contenait : un lit aérien, pas autre chose. Il s'allongea et regarda le plafond, encore plus sombre que les murs, lui sembla-t-il. Il n'avait aucune conscience de l'heure, ni de la durée de son travail. Il attendit dans une demi-somnolence. Un bruit discret le tira de sa rêverie : une petite coupelle s'était détachée de la paroi ; il saisit les douze comprimés gros comme une bille et croqua le premier. Ça n'avait pas mauvais goût. Il fallait manger le plus lentement possible pour y prendre plaisir ; surtout ne pas se laisser aller au silence, à l'effroi qui suintaient de ce lieu.

Le prêtre-arbitre Nils Altenerer avait vécu, comme ceux de sa caste, dans sa villa personnelle au bord du fleuve, et, si son éducation l'avait préparé à utiliser ses nerfs et son cerveau avec autant de précision et de perfection qu'un ordinateur, son existence ultérieure de désœuvrement et de plaisir l'avait mal disposé à subir l'épreuve que menaçait de lui réserver cette usine. Nils sourit en faisant cette réflexion ; mais jusqu'à présent aucun indice ne lui permettait d'imaginer qu'il sortirait un jour de cette geôle, en possession du secret des voyants. Cependant la fusion de ce sable semblait indiquer, comme ils l'avaient supposé avec Bernard, qu'on le transformait en verre ; de là à conclure que ce verre permettait de voir dans l'avenir... Mais c'était justement pour vérifier cette hypothèse que Nils était là et pour connaître aussi les secrets de la fabrication de ce verre, si ses suppositions étaient confirmées. Nils avait besoin d'agir et de circuler librement pour accomplir ses desseins ; le problème résidait donc dans la difficulté de se déplacer sans se faire repérer par des milliers d'yeux électroniques qui surveillaient le moindre recoin de l'usine. C'était la première question à résoudre ; la deuxième consistait à apprendre comment fonctionnaient les portes invisibles.

Allongé sur son lit, Nils cherchait avec les données qu'il avait acquises ; c'était l'impasse. Par ailleurs il fallait faire vite ; le Terrien comprenait qu'un homme ne devait pas vivre longtemps dans cette prison, usé par un travail intense, condamné à une réclusion perpétuelle, sans aucun échange avec ses semblables. Le spectacle de la décrépitude de Cal Malone était significatif ; des années de prospection sur la planète l'avaient usé, deux jours ici l'avaient condamné. Il fallait être jeune si l'on voulait durer plusieurs semaines. Car, si nul homme n'était parti vivant de la prison-usine, les cadavres, par contre, en sortaient par dizaines ; si les habitants de Falun ne le savaient pas, les hommes-coquillages étaient là pour en témoigner. Moins longtemps un prisonnier y vivait, moins de chance y avait-il pour qu'il déjoue les énigmes et aille crier partout comment on pouvait prévoir l'avenir.

Nils s'assoupit, épuisé par ses divagations. Une sonnerie stridente le fit bondir hors du lit . Une petite cellule annexe s'était ouverte sur le côté opposé ; il s'y glissa et fut lavé et essoré en quelques minutes. Trois billes lui furent servies. Il aurait voulu les conserver ; mais il n'y avait nul endroit dans la chambre ni sur lui où il aurait pu les dissimuler. Ces dragées étaient puissamment énergétiques ; il aurait été utile de les consommer dans un moment d'action. C'était encore un nouveau problème qui se posait.

Le travail de la deuxième journée fut identique à celui de la première ; rythme monotone et intense.

« Cal Malone, approchez-vous de la cloison en face du four numéro cinquante, immédiatement ! » clama la voix.

Quelque prisonniers levèrent la tête pour voir ce qui allait se passer. Contrairement à l'habitude, on ne leur ordonna pas de fixer leur travail ; ce qui devait arriver à Malone servirait d'exemple. Nils chargea à plein son creuset et prit la direction du tas, très lentement, pour arriver à côté de son ami. Par trente fois le fouet électronique frappa ; l'homme s'écroula, les muscles tétanisés par la douleur. Il paraissait mort. Nils poursuivit jusqu'au tas, chargea sa pelle et revint aussi lentement qu'il était venu. Il avait remarqué au passage que la main de Malone était crispée sur un objet. Nils allait tomber pour le ramasser.

« Altenerer, vous jetterez le cadavre dans la trappe qui va s'ouvrir près du four cent. Cet esclave avait cherché à s'enfuir, il a été puni. Tous à votre travail ! »

Ainsi la voix avait profité du fait qu'il passait à côté pour lui confier la corvée de jeter le mort. Mais comment l'ordinateur central avait-il su que Malone était mort ? Nils ne connaissait pas de palpeur assez sensible pour vérifier le fait à la distance qui séparait le corps du mur. Il y avait peut-être là un moyen de s'échapper. Le cerveau central savait que, si l'homme vivait encore, il périrait en essayant d'atteindre Falun à la nage ; la distance était trop grande. Depuis hier Bernard et ses amis patrouillaient dans les profondeurs, de nuit comme de jour, autour de l'usine. L'heure n'était pas encore à l'évasion. Nils se pencha vers Malone pour le saisir ; adroitement il laissa tomber un peu de sa pelletée de sable sur la main du mort ; en fouillant rapidement pour ramasser le sable tombé, il prit l'objet et le mit dans sa pelle avec une poignée de sable rose.

« Dépêchez-vous, Altenerer ! »

Son manège ne semblait pas avoir été remarqué. Il posa la pelle et chargea Malone sur son épaule. Le visage de son ami ballottait devant lui, ses paupières étaient closes. Soudain, sans qu'il ouvrît les yeux, ses lèvres formèrent des mots, mais le souffle qui s'échappait de sa bouche ne suffisait pas à en porter le son jusqu'à Nils. Il crut lire cependant dans le mouvement des lèvres : « C'est une clef. » Puis Cal laissa échapper un petit bruit minuscule et son corps s'affaissa ; Nils eut l'impression que son ami mourait une seconde fois. Il le porta jusqu'à la trappe et le laissa glisser ; très loin au fond, l'océan bruissait ; l'odeur d'iode lui sembla venir jusqu'à ses narines. C'était celle de la liberté. Il cessa de s'attendrir sur lui-même ; quelle était cette clef, à quoi servait-elle puisque rien ici ne s'ouvrait selon les normes, et comment s'en servait-on ?

Il reprit sa place ; son unique préoccupation de la journée consista à éviter que le petit objet contenu dans sa pelle ne tombe dans le creuset ou ne se perde dans le tas de sable et plus d'une fois la chose faillit se produire. Le soir, épuisé, énervé, Nils regagna sa cellule avec beaucoup de soulagement. Il avait laissé la clef dans sa pelle, au pied de son four, sans découvrir le moyen de l'apporter jusqu'ici sans se faire repérer. Comment savoir si des yeux électroniques le surveillaient dans la pièce où il couchait ? Il fallait agir de manière incongrue pour susciter une réaction du cerveau central ; si celui-ci répondait, Niils aurait la certitude qu'il ne pourrait rien faire dans la cellule qui ne soit décelé immédiatement. Il se leva et alla palper le mur noir ; pas une faille. Partout ce verre incassable que les Terriens avaient adopté pour toutes leurs cons-

tructions depuis un siècle au moins ; mais ailleurs il y avait des portes et des gonds, des poignées et des charnières. Dans l'usine-prison, on passait d'une pièce à l'autre en ouvrant dans les parois des cercles différents. « Voilà la solution, » pensa Nils. « Les trous sont toujours circulaires ; c'est donc par la projection d'un rayon que la substance modifie sa composition atomique, et la clef de Cal Malone doit être l'un de ces projecteurs que le malheureux a pu arracher dans une cloison. Par quelle ruse ? Je ne le saurai jamais ; probablement en fondant le verre d'un mur. »

Soupesant quelques billes de nourriture qu'il avait épargnées au repas du soir, Nils les projeta le plus brutalement qu'il put contre la façade de la cellule ; les dragées s'écrasèrent avec un bruit mat. Cela ne suffisait pas ; il se mit à hurler en projetant avec force son épaule contre l'ouverture disparue. Il ne parvint même pas à ébranler la cloison. Il se livra alors à toutes sortes d'excentricités ; aucune voix ne fit écho à ses gestes inconsidérés. Mais il n'avait pas de preuve que le cerveau central ne le surveillait pas, tout juste une présomption. Et dans les couloirs, les autres pièces de l'usine, comment éviterait-il cette surveillance qui paraissait si bien établie ? Nils se coucha enfin et passa une fort mauvaise nuit, bouleversé par d'étranges cauchemars dans lesquels il était traqué par des hommes en verre.

Le lendemain, il manquait quatre hommes aux fours ; morts sans doute. Il devait y avoir dans les cellules des moyens d'évacuer directement les cadavres. Son voisin de gauche jeta un furtif coup d'œil vers lui ; il occupait aussi la cellule voisine de la sienne. Tordant ses lèvres, il chuchota : « Viens me voir ce soir ; j'ai vu que tu avais la clef. On peut combiner une méthode d'évasion. »

— « Comment faire pour ne pas être repéré par les surveillants électroniques ? »

— « Dès que nous sommes enfermés, leur action cesse. »

L'homme n'ajouta pas un mot. Nils observa durant un court moment le travail de ses codétenus ; cet esclavage odieux le fortifia dans sa décision de lutter pour libérer la Terre de la dictature. Certains étaient si maigres et si fatigués qu'ils titubaient en allant du tas à leur four, d'autres passaient avec des yeux exorbités, en proie à des névroses obsessionnelles, dues à la claustration. Une armée de zombies nus et haves. Nils commençait à ressentir cette phobie qu'il avait perçue le premier jour en entrant. Il aurait voulu demander d'autres renseignements à son voisin pour rompre ce silence et cette solitude dans laquelle il vivait depuis trois jours. Ça

ne valait pas la peine de gâcher toutes ses chances pour une seconde de détente.

Lorsqu'il alla prendre les dragées qu'on leur servit dans des vasques individuelles, au milieu de la journée, Nils inventa immédiatement une façon de transporter la clef jusqu'à sa cellule. Il absorba une à une ses dragées ; puis, après la dernière, il porta vivement la clef à sa bouche et fit semblant de la mâcher. Cet objet aussi gros qu'un œuf de pigeon le faisait atrocement saliver, car il devait le garder entre le palais et la langue, sans le faire passer contre sa joue s'il ne voulait pas que la présence s'en remarque. Il avait une furieuse envie de le déglutir. Obsédé par cette présence, il fit plusieurs erreurs dans le dosage du sable. Le grand ordinateur réagit aussitôt :

« Altenerer, placez-vous en face du mur numéro cinquante, vous devez être puni pour votre mauvaise gestion du four. Toute erreur de dosage nuit à la production. »

Il reçut cinq coups de fouet électronique à demi-puissance. Il les sentit à peine tant il était préoccupé de ne pas avaler cet objet métallique qui prenait une importance de plus en plus grande au milieu de sa bouche. Pourtant il fit semblant de tomber, ferma les yeux quelques minutes, pour oublier, et se releva. Ce court répit lui fit du bien et lui permit de durer jusqu'au soir sans faiblir.

Quand il fut dans sa cellule, Nils attendit, puis cracha la clef dans sa main le plus discrètement possible au moment où on lui servit les douze dragées nutritives. Après avoir mangé il s'allongea, tenant serré l'objet, le palpant pour essayer de comprendre son fonctionnement. Il eut soudain conscience de ne plus se sentir observé ; cette appréciation toute subjective l'encouragea à regarder ouvertement la clef. C'était un petit objet ovale et lisse, sans aucune aspérité. Pourtant une ligne très fine indiquait une séparation en son centre. Nils tourna légèrement la partie inférieure de l'œuf ; rien ne se produisit. Si, sur la cloison d'en face, un trou de quelques centimètres de diamètre ! Nils tourna un peu plus, l'ouverture s'agrandit ; il donna quelques tours et découvrit son voisin qui lui fit signe d'entrer rapidement. Il franchit aussitôt la cloison.

— « L'ordinateur ne craint pas qu'on s'évade, alors il abandonne la surveillance des dortoirs pour s'occuper des équipes de nuit qui travaillent dans les laboratoires. »

— « Il n'y a pas d'autres équipes aux fours ? »

— « Non, notre production est suffisante pour alimenter en continu les laboratoires. »

Nils n'avait jamais eu le loisir d'observer l'homme à son aise ; il avait vécu trois jours à ses côtés sans le voir. Son corps d'adolescent supportait un visage amaigri et creusé ; ce n'étaient pas encore des rides, mais des pliures de la peau. Ses cheveux blonds étaient rares ; des veines épaisses gonflaient ses mains. L'homme eut un sourire qui lui rendit toute sa jeunesse, il indiqua son lit aérien et dit en pliant la taille : « Asseyez-vous, je vous en prie. »

Nils s'assit et le regarda ; il se sentait gêné par toute cette souffrance qu'il devinait.

« Mon nom est Crine, Bill Crine ; je suis ici depuis un an et, si je ne m'échappe pas, je vais mourir dans quelques semaines, c'est sûr. Vous avez l'objet ? »

Altenerer le lui montra ; l'autre le prit et le soupesa. « Voilà une clef qui a une longue histoire. Au début, quand ils ont installé l'usine, ça n'était pas aussi perfectionné. Quelques bagnards ont compris comment les cloisons s'effaçaient ; ils ont démonté trois ou quatre de ces clefs en fondant le verre des cloisons avec des chalumeaux pris dans les laboratoires. Plusieurs d'entre eux se sont enfuis ; mais le plus intelligent est allé jusqu'à la mémoire centrale pour en détruire une partie. L'usine l'a abattu, mais le cerveau ne se souvient plus du vol des clefs. Quand un autre esclave a été requis pour jeter le cadavre, il a pris l'objet et l'a caché dans la coupelle où l'on sert les pilules nutritives. »

— « Et depuis ? »

— « Ici les hommes sont paralysés par la peur ; rares sont ceux qui ont osé s'en servir ; chaque fois ils ont été pris et tués le lendemain devant les autres pour servir d'exemple. Mais la clef a toujours été récupérée et dissimulée dans une cellule ; la légende s'en est transmise oralement chez les esclaves qui travaillent aux fours du cinquième étage. Il n'y a ici ni robot ni gardien, l'ordinateur n'a pas été conçu pour imaginer la façon dont les hommes s'évadent et sa mémoire est perdue ; il se contente de sévir. Mais nous, nous réussirons. »

— « Je veux bien marcher avec vous, mais il faut d'abord m'aider. »

Bill Crine fixa Nils avec haine, serrant dans sa main la clef ovale : « Vous aider à quoi ? On part tout de suite. »

Nils comprit qu'il fallait le convaincre rapidement ; Crine était

prêt à tout pour s'enfuir ; ses forces s'étaient lentement accumulées dans ce but et maintenant il allait exploser, comme une boule de rage.

— « Il faut que je connaisse le secret de la fabrication du verre, c'est indispensable. »

— « Et pourquoi ça ? »

— « Pour que cesse ce bagne, cette planète en esclavage, cette dictature sur la Terre. »

La tension qui déformait les trait de Bill Crine se relâcha ; l'homme était de nature généreuse. Il avoua qu'il avait oublié que d'autres hommes souffraient et accorda toute son aide à Nils. « Mais qu'est-ce que le verre vient faire dans vos projets de révolution ? »

— « C'est justement ce que je veux vérifier. »

4

Ils rampaient dans le couloir noir, se plaquant au sol le plus étroitement qu'ils le pouvaient. Ils avaient ainsi descendu une dizaine d'étages sans rencontrer ce qu'ils cherchaient, en sondant au hasard les parois. Il fallait qu'ils explorent encore deux étages avant de remonter dans leurs cellules. Depuis quatre nuits Bill et Nils avaient entrepris une visite systématique de l'usine, mais les dix derniers étages servaient à parquer les prisonniers durant leur sommeil. Chaque fois qu'iils effaçaient les cloisons d'un coup de rayon, c'était pour apercevoir un bagnard endormi ou un lit vide. Pourtant ils ne pouvaient pas risquer une erreur en abandonnant dix mètres carrés de couloir ; le secret ne devait pas leur échapper. Ils avaient décidé de partir séparément les prochains soirs, car ces enquêtes nocturnes les fatiguaient beaucoup et ils pouvaient à peine assumer leur travail durant le jour, au risque de compromettre tous leurs efforts. Ainsi ils se relaieraient. Bien qu'ils fussent certains que les lignes de surveillance électronique passaient à quarante centimètres au-dessus du sol, les deux hommes ne pouvaient éviter de ressentir cette angoisse que distillaient le silence et les grandes perspectives des rampes et des corridors sombres. Ils avaient établi à quelle hauteur se trouvaient les yeux, en se sacrifiant alternativement au fouet électronique ; ces rudes expériences leur avaient appris que la zone de vision transmise au cerveau central ne concernait pas le bas des couloirs. Un problème de focale que les ingénieurs qui

avaient construit l'usine n'avaient pas eu le temps de résoudre.

Pour l'instant, ils étaient en sécurité ; mais, dans les salles, la vision de l'ordinateur devait être totale. Cette reptation les épuisait. Crine souffla : « Faut remonter, je n'en peux plus. »

Ils étaient à mi-chemin entre le dix-septième et le seizième étage. Nils insista pour qu'ils explorent encore le seizième. Ils s'arrêtèrent un moment. Contrairement à l'habitude, perçant le silence omniprésent, quelque chose palpitait sourdement au-dessous d'eux, comme le bruit d'un gros cœur. Ce son très doux, au seuil de l'audible, les fit cependant sursauter.

— « Il y a du nouveau, » murmura Nils, « allons-y.»

Ce bruit sembla injecter à Crine des forces nouvelles ; ils se laissèrent glisser rapidement sur la pente lisse. Ils s'arrêtèrent au quinzième étage ; la palpitation était plus forte et semblait émaner du fond d'un des six couloirs qui s'ouvraient devant eux. Pourtant la rumeur était diffuse ; ils ne savaient quelle voie choisir. Ils optèrent pour une reconnaissance en solitaire et s'engagèrent chacun dans un corridor différent. Nils partit à l'extrême droite ; il eut la velléité de se lever et de courir, las de ramper depuis bientôt trois heures, mais se contraignit à poursuivre sa route au ras du sol. Le son devint plus intense. Nils avait gardé la clef ; il la braqua sur la paroi.

Un long ruban rouge traversait une vaste pièce et venait se jeter dans une grosse boule brune. La boule paraissait faite d'un matériau souple et dense ; elle palpitait comme un cœur. Il fallait prévenir Crine. Nils l'attendit au point de jonction des galeries et l'entraîna à sa suite quand il revint.

— « Ça bouge aussi là-bas, » dit Bill.

— « Ce même bruit de cœur. »

— « Oui. »

Quand Altenerer lui montra la boule qui palpitait, Crine lui expliqua : « Ici, ce sont les parties secrètes de l'usine ; les esclaves n'y viennent jamais. La bande rouge que tu vois, c'est le verre ; il arrive directement du laboratoire. On a rarement d'échanges, mais les légendes du commencement de la prison circulent toujours. Je sais qu'après les fours, le verre est longuement traité dans les laboratoires. Ensuite personne n'a jamais su ce qu'il devenait. »

— « Nous allons l'apprendre. »

Ils avancèrent de quelques mètres. Nils braqua son faisceau. « Tu vois, de l'autre côté, il sort comme des petits diamants, des centaines de milliers de pierres minuscules. »

Il stoppa immédiatement l'action de sa clef ; les surveillants électroniques ne devaient pas communiquer à l'ordinateur ces ruptures de cloison anormales. Nils espérait que ces salles où les esclaves ne travaillaient pas ne possédaient pas de réseau d'espionnage perfectionné et que les yeux ne contrôlaient que l'action des machines télécommandées.

— « Que deviennent ces cristaux ? »

— « Nous allons suivre la filière, » répondit Nils. « Passons derrière la sphère. »

Négligeant toute précaution, Crine se leva et fit quelques pas vers le fond du corridor.

« Attention, » cria Nils.

Crine resta debout, étonné ; il attendait la réplique du cerveau central, cet éclair fulgurant qui fouillait les chairs et dont il avait tant de fois ressenti la morsure. Rien ne se produisit ; de joie, il fit quelques entrechats. « Tu te rends compte, Nils, ici personne ne nous voit. On est libres, libres ! »

Altenerer se leva à son tour et reprit difficilement son équilibre ; ces heures de reptation l'avaient étourdi, épuisé. Il fallait se décider sur-le-champ car le moment de regagner les cellules approchait. Avaient-ils le temps de découvrir ce soir le secret des voyants, puis de s'enfuir, ou fallait-il attendre le lendemain pour recommencer cette difficile recherche ? Il posa la question à Bill Crine qui opta aussi pour la poursuite de l'opération. « Je ne peux pas rester une journée de plus dans cette prison ; je deviens fou. »

— « Allons-y. »

Nils dirigea le rayon sur la portion de galerie qui donnait sur l'arrière de la sphère. Il fit signe à Crine de l'imiter, passa dans le cercle et s'aplatit sur le sol. Ils se glissèrent près de la boule palpitante. De près, elle paraissait plus imposante et son mouvement de cœur avait la chaleur de la vie. Bill plongea sa main dans le tapis roulant et retira une poignée de cristaux de verre ; il les fit couler d'une main dans l'autre. Nils en préleva un qui devait mesurer quelques millimètres carrés. Il hocha la tête et se dirigea vers l'orifice où disparaissaient le flot scintillant du verre. Le faisceau de la clef découvrit une longue perspective qui descendait en pente raide.

— « Il faut suivre ces petits cailloux, » chuchota Nils. « Espérons que nous ne rencontrerons pas l'ogre. »

L'ascension du tapis roulant fut aisée. Mais ils déchantèrent

vivement ; les cristaux de verre blessaient leurs corps nus. Il n'y avait plus rien à faire, ils étaient entraînés par la pente ; ils dérapèrent sur ces millions de pointes aiguës, serrant les lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier. Ce cruel papier de verre leur râpa la peau sur une cinquante de mètres, arrachant des lambeaux de chair, griffant leurs visages. Ils protégeaient leurs yeux avec leurs mains. Un tamis de vaste circonférence, fait d'une fine résille métallique, les attendait au bas du tapis. Il ne fallait pas qu'ils atterrissent dessus ; leur poids l'aurait fait craquer. Nils eut l'esprit de regarder où ils arrivaient. « Saute, saute vite, » articula-t-il à voix basse.

Ils roulèrent tous deux chacun d'un côté de la pente. Bill se reçut mal, ouvrit les lèvres pour pousser un long cri qui ne jaillit pas.

« Tu as mal ? »

— « Quelque chose dans le pied, ça a l'air cassé, là, au talon, ah ! »

— « Reste allongé, je vais voir ce qu'on peut apprendre de nouveau ici. »

Nils rampa sur quelques mètres, s'arrêta soudain. Une traînée de sang marquait le sol derrière lui. Il se regarda ; sa vie coulait des mille piqûres, griffures, zébrures causées par cette fantasmagorique descente. Tant de sang, il se voyait mourir ; comment stopper ces minuscules hémorragies ? La douleur suivit aussitôt, comme s'il était criblé par une énorme pelote d'épingles qui lui vrillait les nerfs. L'affaire tournait mal et surtout il ne possédait rien qui lui eût permis de remédier à ses maux. Il se roula sur le côté, fit quelques tours sur lui-même, laissant à chaque passage son empreinte en pointillé ; ce mouvement asséchait ses plaies et facilitait la coagulation. Dix minutes plus tard, Nils souffrait encore de ses blessures mais l'épanchement de sang était tari. Il s'accusa d'abandonner Crine et revint vers lui ; quelques blessures saignaient toujours, il semblait évanoui. Son corps ainsi abandonné et ses paupières closes redonnaient à son visage la jeunesse qu'il avait perdue, après un an de séjour à l'usine-prison. Nils s'attendrit. Le talon de Bill avait énormément gonflé. Nils reprit son sang-foid ; c'était le moment d'agir avec décision s'il voulait sortir vivant de ce cube noir. Se traînant jusqu'au tamis, il reprit son observation du processus de fabrication du verre. A cet endroit ne passaient que les cristaux d'un module convenable ; les autres étaient rejetés et retournaient peut-être à la fonderie. Ceux qui étaient choisis disparaissaient dans une sphère molle, plus petite que celle qui servait à

la cristallisation, et ne reparaissaient nulle part. La boule brune était accrochée au sol. Altenerer braqua son rayon dans cette direction ; quelques mètres plus bas des milliers de lentilles, grosses comme un monocle, scientillaient sous les feux blafards et ultra-puissants d'une centaine de spots tournants qui irradiaient toute la pièce ; elles étaient rangées sur des claies transparentes. Une de ces claies attendait sous le tube en provenance de la sphère supérieure. Deux plaques de verre y étaient déposées ; la troisième mit plusieurs minutes avant de rejoindre les autres. Après le premier tamis de séparation, il devait y avoir d'autres sélections de cristaux ; puis chaque grain de verre devait être assemblé à un autre dans la sphère pour former ces lentilles.

Nils hésita ; il fallait sauter quatre mètres pour atteindre la pièce inférieure ; impossible de revenir ensuite chercher Bill. Mais comment connaître le secret des voyants s'il ne descendait pas ? Crine ouvrit les yeux et son visage aussitôt exprima une grande souffrance. Il balbutia : « Je dois avoir le talon cassé, ou la cheville, je ne peux absolument plus marcher. »

— « Essaye de te lever, je vais t'aider. Le temps presse, Bill. »

Il passa le bras de Crine autour de ses épaules, saisit sa taille et, s'arc-boutant de toutes ses forces, se releva. Il n'y avait pas ici de surveillance visuelle ; les concepteurs de l'usine étaient trop certains de l'inviolabilité du lieu. Bill tenait sa jambe en l'air, comme si elle eût été trop précieuse.

« Va, tente quelques pas. »

Crine posa son pied douloureux sur le sol, puis doucement y appuya son corps. Il poussa un petit gémissement. « Pas possible, je ne peux pas ; je ne ferais pas un mètre, j'ai trop mal, trop mal. »

Il pleurait presque ; mais c'était de dépit. Nils le recoucha, courut jusqu'à la cloison de gauche et y braqua la clef ; le mur disparut sur une épaisseur de trente centimètres, une aube parut dans le fond de ce grand cercle ainsi creusé. Nils y appuya la main, elle rencontra une substance molle, il y enfonça un doigt et sentit bientôt une matière plus dure. Il donna encore un tour à la partie inférieure de sa clef ; le cercle s'agrandit mais son doigt s'englua dans la matière devenue plus compacte. La lumière extérieure s'estompa. Il revint vers Crine. « C'est le mur d'enceinte, mais la clef n'est pas assez puissante pour changer la composition atomique de la paroi sur une aussi grande épaisseur ; nous sommes coincés ! »

— « As-tu essayé de réduire le cercle ? Cela augmente peut-être l'action en profondeur. »

Nils fit un nouvel essai. A mesure qu'il réduisait le champ du rayon, la lumière au fond du cercle grandissait. Lorsqu'il vit enfin le jour, la circonférence du trou n'excédait pas trente centimètres. Il y passa la tête. Au-dessous de lui, très loin, l'océan bruissait. Toujours la même odeur d'iode qui le saisit comme un bienfait. Il revint dans la pièce, éteignit la clef, poussa un soupir. « Ça va ; tu vois, Bill, c'est notre seule chance. Il faut faire un saut d'une trentaine de mètres et plonger droit sur tes jambes ; tu auras mal. Mais les amis sont là, en bas, qui patrouillent depuis une semaine pour m'attendre ; ils vont te recueillir et te soigner. Moi, je vais pouvoir continuer à chercher. Maintenant, est-ce que tu passeras ? »

Crine eut un sourire juvénile dans lequel s'exprimait toute sa confiance retrouvée. « On fera passer. »

En repliant ses épaules autour de ses deux bras croisés contre sa poitrine, Crine s'introduisit dans le cercle. Nils alors le saisit par les hanches et le poussa dans l'orifice. La clef était posée à terre de façon à ce que le cercle qu'elle projetait ne puisse se déplacer. Au-dessous de la taille, le corps de Crine adhérait si étroitement aux parois qu'Altenerer ne parvenait plus à le faire avancer d'un pouce. « Il faut qu'il s'aide avec les bras, » pensa-t-il. Mais il ne pouvait plus lui parler, son corps faisait comme un bouchon phonique. Il le prit alors par les jambes et appuya de toute ses forces. Bill glissait lentement dans l'orifice circulaire ; soudain il fut éjecté au-dehors ; Nils, déséquilibré, dérapa sur le sol lisse et sa jambe heurta la clef qui roula. Il lui sembla entendre un hurlement quand la paroi occupa sa place. Vite il reprit la clef et la braqua dans le mur. Il ne vit rien. Que se passait-il lorsque la matière retrouvait son équilibre atomique ? Il n'y avait pas de réponse à ce sujet.

C'est le cœur serré qu'il revint vers le centre de la pièce. Pourtant il devait poursuivre sa tâche ; il sauta dans la salle du dessous en évitant de briser les claies. Les lentilles brillaient là, sous ses mains ; il en prit deux qu'il plaça devant ses yeux. Nils vit aussitôt des centaines d'éclairs jaillir des murs, cent fouets électroniques à pleine puissance. Il se crispa, attendant le choc formidable. Il ne ressentit rien.

Cela, c'était l'avenir ; dans quelques secondes, quelques minutes, ces éclairs allaient partir et le tuer. Nils saisit au hasard une poignée de petites lunes de verre et courut hors de la pièce. Il passa dans le couloir d'un tour de clef et fonça le plus vite qu'il put. Là des yeux électroniques surveillaient sa fuite. Il le savait. Maintenant

il n'avait plus le temps de passer le mur d'enceinte, mais deux chances s'offraient encore à lui ; soit gagner la sortie et passer grâce à la clef, soit subir l'éclair des fouets électroniques et souhaiter qu'il n'en mourrait pas. Quand il déboucha au carrefour des six galeries, Nils plaça une des lentilles qu'il avait prises comme un monocle, calmement. La longue perspective de la rampe noire ne changea pas. Alors il descendit calmement ; le futur ne lui semblait pas hostile. Mais l'éclair qui le guettait était parti quelques secondes en-deçà du moment précis de l'avenir qu'il voyait à travers le monocle. Quand il reçut par le flanc gauche l'impact de la lanière électronique, son corps se tordit en arrière, le monocle jaillit de son orbite et vint s'éparpiller à terre en des centaines de granules translucides. Nils s'écroula et glissa encore durant quelques mètres sur la rampe. Une demi-minute plus tard, vingt-neuf éclairs bleus le cinglèrent à nouveau. Le cerveau central avait soigneusement calculé l'intervalle de temps durant lequel il ne devait pas frapper.

Nils Altenerer gisait inanimé sur le sol lisse et noir de l'usine monstrueuse. Trente coups de fouet suffisaient en général pour tuer un homme. Deux esclaves vinrent le chercher et le jeter dans une trappe qui donnait sur l'océan.

Dans la main serrée de Nils dépassaient quelques millimètres carrés d'une lentille de verre.

LA SUITE AU PROCHAIN NUMERO

OTIS KIDWELL BURGER

Les Pléiades

« PRESSONS, pressons, pressons, le plus grand spectacle de l'Univers va commencer... » annonçait à l'extérieur la voix de Junior, dominant la rumeur de la foule qui passait.

— « Où as-tu mis ce bâton de rouge ? »

— « Aniidès ! Mon châle... mes chaussons, mes fards, ma douillette, mon slip. »

Sous les toiles flasques de la petite tente enfiévrée, les Pléiades se démenaient pour préparer leur attraction, à tous points de vue la plus faisandée du monde. Jadis elles étaient sept sœurs, mais il n'y en avait plus que six, maintenant, pour faire leur numéro, la dix millionnième fois, peut-être. Aniidès, leur habilleuse, s'affairait pour les aider. C'est parce qu'elle avait huit bras, bien entendu, qu'on l'avait engagée. Etrange penderie ambulante, elle apportait aux sœurs les accessoires de toi-

lette dont elles avaient besoin, à pleines brassées de dessous féminins, vaporeux et suggestifs. Mais les sœurs avaient eu des habilleuses plus étranges encore, car, depuis tant d'années, elles ne se comptaient plus, les étranges planètes où elles installaient leurs loges.

Les lumières crues de la fête bariolaient de leurs reflets mouvants la tente usée jusqu'à la corde, projetant des rayons pourpres à travers ses fentes. Puis, ayant balayé la lisière de la jungle, elles éclairaient la foule aux visages juvéniles, pour se fondre enfin dans un kaléidoscope géant d'arcs multicolores en plein ciel nocturne, au-dessus du terrain de la fête foraine.

Devant la tente voisine, le Taaniste, avaleur de feu, rutilait mystérieusement. Né sur une planète quasi-obscure, il était translucide, comme beaucoup d'êtres vivant dans le noir. Il ingurgitait des flammes multicolores et tous ses organes intérieurs s'éclairaient, comme ceux d'un homme de verre, en rouge, en ocre brun, en or. Non loin de là le vieux lion rugit et les deux bêtes à fourrure, à l'aspect de crapauds, lui répondirent : « Eh ! Eh ! » dans la cage voisine. En réalité, c'étaient deux farceurs ; ils touchaient un salaire et, après la fête, ils jouaient aux cartes avec les patrons de manège et les autres phénomènes de foire : des monstres volontaires, avec tous les avantages humains, y compris la Pilule. Seul le lion, esclave malgré lui de tous les cirques depuis la plus haute antiquité, faisait bande à part, rugissant d'ennui et de colère.

Ayant achevé son boniment de parade, Junior fit irruption parmi les sœurs qui s'habillaient fébrilement. « Allons, les filles, dépêchons-nous, ne manquez pas votre arrivée. On refuse du monde et pendant ce temps-là, mesdemoiselles, comme d'habitude, vous n'en finissez pas de vous pomponner. » Ses gants de clown amortirent le claquement d'impatience de ses mains. Beau, comme tous les gens de l'époque, mais plutôt petit (peut-être était-ce pour cela qu'il s'était aligné sur les sœurs), il avait accentué son défaut avec un rembourrage excessif sous un costume à carreaux d'un rose et vert criards. Un minuscule canotier était perché sur sa tête et il arborait un énorme faux nez. Insidieux et pitre, les joues dégoulinantes de sueur et de fond de teint, trapu comme un crapaud dans son monstrueux costume, il se dandinait parmi les sœurs, en les pressant : « Mesdemoiselles, mesdemoiselles... »

— « Eh, eh, » ricanaient les bêtes à l'extérieur.

Il fut un temps où je lui aurais craché à la figure, se dit Maïa. Elle prit sa perruque noire parmi les accessoires de l'habilleuse

et la posa, en tremblant, sur sa tête et ses épaules. J'aurais alors craché sur un avorton comme ce Junior. Nous avions tous les hommes de l'univers à nos pieds.

Posées et surperposées autour de sa glace, comme les écailles de quelque étrange bête fatiguée, il y avait des photos gondolées ; souvenirs des tréteaux dressés pour une seule nuit dans un décor de bar toujours renouvelé et oublié sur d'innombrables planètes quasi-anonymes. Bars de frontières, bâtis avec d'étranges matériaux de fortune arrachés dans les jungles, les déserts, les neiges ; hermétiquement scellés contre les atmosphères et les formes de vie étrangères, mais recréant toujours, nostalgiques, improbables, d'après des matériaux différents, l'ambiance à demi oubliée de l'habitat le plus familier aux rudes équipages des premiers astronefs. On voyait des rangées de bouteilles, contenant des substances organiques désséchées qui fermentaient, extraites, après de patientes expériences, de la flore locale ; des têtes d'animaux étranges, surmontant des miroirs improvisés en métal poli ; quant aux bars ils étaient faits avec de la boue séchée, des caisses d'emballage ou des rondins et même, sur une photo, avec des ossements. Ici et là, jointes hardiment à ces images hétéroclites qui témoignaient de l'ingéniosité de l'Homme, il y avait des photos plus présentables d'engagements à long terme dans des villes organisées, dont les bars se targuaient d'être en bois véritable et dont les miroirs provenaient de la Planète Natale (après avoir volé on ne sait comment à travers les ténèbres de l'espace). Sur ces photos on distinguait très nettement les Pléiades.

Les Pléiades, Etoiles d'un univers, adorables même aux yeux d'un beau peuple, avec leurs longues chevelures, leurs longues jambes et leurs longs corps, dont la vue coupait le souffle, n'avaient jamais eu à se soucier beaucoup de leur costume ou même de leur talent. Il leur suffisait, dans ces primitives cités de la Frontière, de se pavaner simplement sur scène. Car les hommes, sevrés de tout par de longues années de séjour solitaire sur d'étranges planètes, trouvaient chez elles un divin régal pour leurs yeux. Il y avait des salles bondées, chaque soir, et le silence des spectateurs était aussi profond que celui de l'espace.

Les sept sœurs (pas de vraies sœurs, bien sûr), noires de cheveux, avec des membres allongés, à peine vêtues de paillettes d'or et de hauts-de-forme, caracolaient comme un attelage bien assorti de trotteurs, véhiculant la douteuse avant-garde de la civilisation. Aussi lumineuses, improbables et mythiques que leurs homonymes

stellaires, elles descendaient du ciel vide (un ciel si nouveau encore que chaque humain s'en souvenait dans ses entrailles comme d'une faim inassouvie ou d'une peur innommable), puis elles dansaient, en exhibant aux hommes leur chair bien réelle, dans des bars de fortune érigés sur les points les plus divers du cosmos. La Vie. Au mieux, une habitude bien étrange, mais si rare sur ces mondes extra-terrestres. Ah ! être vue, ardemment désirée, caressée dans ce défilé de girls sautillantes...

— « Jamais assez d'hommes, » fit Maïa à mi-voix, en étalant une épaisse couche de fond de teint. Elle en avait assez de tout, alors. Elle tendit la main, mais Aniidès était déjà passée. Une souillon ! Electre et Taygète appelaient en même temps à grands cris l'habilleuse, un haut-parleur claironnant attirait l'attention de la foule sur le charmeur de monstres, puis on entendait le susurrement plaintif de la flûte de celui-ci et les « Eh, eh » moqueurs des bêtes qui se levaient pour danser.

— « Etes-vous prêtes ? » s'écria Junior, anxieux. « Vous êtes belles, épatantes, mes petites. Venez vite. Pourquoi les femmes traînent-elles toujours autant ?... La représentation doit commencer... »

Derrière la fragile toile de tente la nuit grondait. Des rayons de projecteurs s'entrecroisaient au ciel, éclipsant trois lunes figées, une musique enregistrée tonitruait à la bourdonnante lisière de la jungle, avec, en contrepoint, la radio solitaire d'un clown qui venait de finir son numéro dans la tente voisine. Rumeurs douceâtres de la foule. Gémissement du vieux lion.

Alcyone, Maïa, Electre, Taygète, Stérope, Celaëno. Combien de millions de fois, ainsi, du même pas rythmé, impudentes sous les feux de la rampe, leurs capes noires pailletées d'or dissimulant leurs formes pulpeuses... avaient-elles paradé, brillants pantins animés par la baguette de Junior. Un sourire éblouissant figé sur leur visage maquillé. Le haut-de-forme penché sur la tête. Laissant entrevoir, provocante, une jambe dans un bas noir.

A leur apparition l'assistance applaudit mollement, parut indifférente.

— « Mesdames et messieurs, » commença Junior sur son estrade. « Je suis ici pour vous présenter ce soir le spectacle le plus sensationnel et le plus irrésistible qu'on puisse encore trouver

dans ce fastidieux univers. Vous avez tous, j'en suis certain, déjà vu des numéros de strip-tease. (Une pause pour les rires étouffés.) Grâce au ciel, ils font partie de toutes les fêtes foraines depuis la nuit des temps. Et ces girls, comme vous tous qui êtes ici ce soir, ont à peu près cet âge. Eh bien, peuvent-elles vous montrer quelque chose de neuf ? Qui le peut ? (Une pause pour les murmures de la foule.) Mesdames et messieurs, j'aimerais vous raconter une histoire. (Léger mouvement d'intérêt dans l'assistance.) Un jour, il y a bien des années de cela, avant que la vie soit organisée comme elle l'est maintenant, nous avons tous dû prendre des Pilules... Je me demande combien d'entre vous s'en souviennent ? (Cinq ou six mains se levèrent.) Si nous ne l'avions pas fait... Donc, un jour, sept adorables sœurs, parmi lesquelles vous en voyez six... »

Alcyone se mit à danser, toute seule. La cape noire tourbillonna autour de ses jambes.

« ... la merveille de l'univers, les Sept Sœurs, belles, talentueuses... »

Une à une, les autres Pléiades se mirent à tourbillonner lentement après Alcyone.

« ... qui consacrèrent leur vie à distraire nos pauvres garçons dispersés dans l'espace (et combien parmi vous ont un jour séjourné dans une vraie station spatiale ? Ceux-là comprendront quel acte généreux c'était là pour ces gosses)... Eh bien, pour ceux d'entre vous qui ne s'en souviennent pas, supposez que nous nous arrêtions un moment, pour que je vous montre les choses telles qu'elles étaient. »

D'un geste il fit grouper les filles sur un côté.

Sur l'écran dressé à l'extérieur de la tente, un film géant en 3 D jaillit en couleurs éclatantes ; un vieux film de la Terre, commenté par la voix râpeuse du baratineur Junior ; le « documentaire » préparé pour l'attraction. « Mesdames et messieurs, vous voyez là une image de notre vieille Mère la Terre, à l'époque révolue où... »

Les villes, s'étendant à quinze cents mètres au-dessus de la Terre et des océans ; une monstrueuse excroissance en acier-chrome-verre de flèches et d'arêtes élancées, poussant toujours et toujours plus haut en l'air ou s'enfonçant plus bas sous le roc. Croissance. Comme quelque chose de vivant, mais seuls vivaient à l'époque des gens et quelques plantes et animaux domestiques.

J'étais pauvre, songea Maïa. Elevée principalement dans une nursery du 2e niveau de l'Est Inférieur, dans les bas quartiers de

la cité. A quinze ans j'ai passé avec succès un examen artistique. Puis je fus envoyée au 50e niveau avec d'autres gosses pour faire une démonstration devant un producteur... et j'ai vu le soleil, le vrai soleil, pour la première fois. Et les étoiles.

« ...Et pouvez-vous, braves gens, imaginer ce que ce premier regard sur les étoiles, les étoiles auxquelles, finalement, elles empruntèrent leurs noms, signifiait pour ces pauvres petites ? »

Ce que cela signifiait pour moi ? La même chose que pour des millions d'autres. J'en rêvais, comme tout un chacun, alors. Elles étaient notre unique espoir. Nous possédions l'Invention, mais pas les moyens techniques du vol spatial ; et la Terre était à deux doigts de la Révolution. La Terre déjà si bien servie : suicides, hystérie collective, famine, tout sauf une Guerre que nous ne pouvions nous permettre, car nous étions tous comme entrelacés dans une monstrueuse plante grimpante. De sorte qu'au début l'Invention devint presque une cérémonie religieuse, ses possibilités étant trop terrifiantes pour l'envisager autrement... Votre vingt et unième anniversaire donnait lieu à une cérémonie spéciale. Il y avait un prêtre, la famille, des gâteaux, des fleurs, et l'on vous remettait la Pilule, votre première Pilule à dose massive, dans une sorte d'écrin garni de velours. Beaucoup de tape-à-l'œil. Tout le monde pleurait. C'était l'Avènement de la Majorité sans limite de Temps. Après quoi vous preniez la Pilule chaque jour et vous étiez immortel. A moins d'oublier de le faire. Et certains oubliaient. (Combien étaient-ils ? Il y avait ceux qui refusaient de voir mourir des amis plus âgés, nés trop tôt, comme ma sœur, pour suivre un régime complet de Pilules... ou ceux qui refusaient tout bonnement de supporter pour l'éternité le pesant fardeau de l'existence, car, lorsqu'une race a fait des projets en tenant compte que la vie a une fin et que, subitement, celle-ci n'en a plus...)

« Maintenant, tous tant que vous êtes ici, » continua Junior de sa voix râpeuse, « vous ne pouvez pas vous imaginer cette époque, bien sûr. On vous a donné à tous une injection quand vous êtes nés ; nul ne court plus le risque d'un oubli. C'est aussi sûr que la naissance même, ça fait partie de votre patrimoine. »

...Et puis, se rappela confusément Maïa, on se mit à rechercher les voix et les ouvrages des hommes des temps passés ; ensuite éclata la vraie Révolution ; des découvertes ouvrirent aux hommes l'univers. Avec des vaisseaux spatiaux, le Long Sommeil et, finalement, la découverte de la Vie Eternelle, l'homme disposa d'un nouveau bail de l'Existence, indéfiniment renouvelable. Alors ce

fut l'explosion des refoulements, une ruée vers les mondes extérieurs ! Les routes du ciel s'ouvrirent et l'on franchit des années-lumière pour coloniser d'autres planètes. Et combien de gens moururent comme des cobayes, perdus, noyés dans les sombres océans d'un espace privé d'air : astéroïdes trépassés, orbitant sans fin autour de mondes inconnus, enfermés dans leurs tombeaux en caoutchouc mousse et plastique, avec leurs pilules alimentaires — ou errant dans le cosmos pour l'éternité. Mais certains arrivèrent à bon port. Sur d'autres mondes, avec d'autres atmosphères, assez semblables pour que l'on puisse y supporter l'habitude incommode que nous appelons la vie. Et c'est ainsi que furent créées les villes de la Frontière. Vigoureuses, avides de ce que les hommes désespéraient de revoir ; la vie, sous ses aspects les plus crus : l'alcool, la violence et les femmes.

Et c'est alors que les Sept Sœurs apparurent...

L'écran s'obscurcit. La foule s'écoula, désœuvrée, devant l'estrade Tous ces gens conservaient l'aspect physique de leur vingt et unième année, ils étaient tous beaux, leur race étant longuement affinée ; ils n'arboraient pas seulement les mêmes vêtements (des chlamydes grecques, aux agrafes variées) et les mêmes traits de famille, mais aussi la même expression. Pondérée et pourtant résolue. A demi ennuyée aussi. Car ils s'étaient déjà dit les uns aux autres toutes les choses personnelles qu'ils avaient à se dire. Les solitudes de l'enfance s'étaient depuis longtemps fondues dans le groupe. Il en était de même pour les affaires de cœur, les rivalités et les aventures intellectuelles ou spirituelles. Ils vivaient ensemble dans une perpétuelle maturité de pensée, n'ayant aucun secret entre eux (sauf pour les brusques changements d'humeur et d'idées, sauf pour leurs ultimes destins), conscients, comme l'est tout animal vivant en communauté, des choses prévues pour être sa bouche, son esprit, ses facultés de reproduction ou ses crampons extérieurs.

Ils passaient et regardaient, mais touchaient rarement. La chair n'est pas différente de l'esprit, ni plus excitante ou plus tabou, pour des créatures d'une durée de vie illimitée. Les philosophes de jadis parlaient de l'esprit universel, en transcendant l'esprit terrestre, périssable ; en était-il un qui parlât de la chair universelle et éternelle ? Les hommes étreignent ce qui passe le plus vite ; mais à présent la chair et l'esprit ne faisaient qu'un,

pour l'éternité. Alors il n'était plus nécessaire de contenter la chair tant qu'elle durait, ni de chercher l'immortalité pour l'esprit, moins périssable, en le transformant en livres, en édifices, en idées. Ayant voulu atteindre la vie éternelle, l'Homme n'avait atteint, en fin de compte, que la stase, le vide, une solitude partagée avec la communauté.

Pourtant, même l'assurance d'une ultime sécurité n'est pas une rose sans épines. Il y a ceux qui couchent sur des lits semés de clous, physiques ou spirituels, ceux qui risquent leur vie dans les jeux du cirque ou les expéditions dangereuses. Et puis, les polémistes, les poètes. Bien que la plupart des vrais poètes en eussent été réduits (par manque de besoin de poésie, le sens de cette brève friction entre l'individu et le temps) à écrire de jolis vers, inconsistants, entortillés, certains se dissimulaient encore parmi les autres révolutionnaires, non-poètes... éternel contre-courant de la vie ; les agités, les questionneurs ou simplement les fous. Les voix maintenant presque éteintes de la révolte et de la révélation ; les voix endiguées dans les ténèbres, alors que règne un jour éternel, et toujours prêtes à rompre le barrage.

Cependant que le Peuple, silencieux et froid, attendait simplement d'être diverti.

« ...Et c'est ainsi qu'un jour ces petites qui avaient passé leur vie à amuser un univers... » Junior ajusta, en transpirant, le projecteur. « Eh bien, un jour, l'astronef sur lequel elles voyageaient eut un grave accident. Il s'écrasa et prit feu. Mais, par miracle, tout le monde s'en tira sain et sauf. Enfin, presque tout le monde. Sur une planète verte, où les rescapés purent se nourrir et respirer ; mais elle était en dehors du parcours principal. Et, bien entendu, leurs Pilules... s'épuisèrent. Mesdames et messieurs... »

A ce moment Alcyone se mit à tournoyer de nouveau sur la petite scène, pareille à une pyramide voilée dans sa cape noire, sous la lumière vacillante ; ses compagnes la suivirent.

Un sursaut, un remous parcourut les spectateurs. Tous ces beaux visages jeunes se figèrent dans la même direction ; les corps bien proportionnés semblèrent de marbre dans leurs simples tuniques. Statues grecques des Dieux à l'image de l'homme, les immortels se mirent à contempler, comme au théâtre, la Créature, première incarnation d'un Tabou redoutable, mais à présent bien déchue, qui commençait à se dévoiler.

La vieille Maïa s'effeuillait.

La file sautillante des girls, qui la suivait sous la lumière blafarde, en une lente parodie tournoyante de la danse, se mit également à s'effeuiller. D'abord les capes, puis les chapeaux s'envolèrent au-dessus de l'assistance. Puis, au rythme d'un lent roulement de tambour, à l'unisson, presque avec désinvolture, les perruques s'enlevèrent. La lumière inégale fit briller leurs crânes chauves et ridés ; elles firent une petite danse à claquettes et se remirent à tournoyer.

A présent, avec des mains plus prestes à mesure que la musique jouait plus fort, elles arrachèrent, couche par couche, soutien-gorge, gaines et slips, jusqu'à ce que leurs corps apparaissent tout nus. Flasques, les seins tombants, ventrues, avec des veines saillantes et une peau couturée, ces monstruosités de chair étaient si flétries et meurtries qu'on eût dit que le temps les avait balafrées et battues avec une cravache d'une incroyable finesse, dont l'empreinte laissait un réseau de rides allant de la tête aux pieds. Chairs décadentes ayant subi au maximum les outrages du temps.

Six vieilles décrépites, six croulantes amies de Chronos, qui avaient été triturées et malmenées par le Temps, leur vieux compagnon de lit, jusqu'à ce que le poids de ses caresses ait marqué leurs corps, leurs peaux pendant de façon grotesque sur les os comme des bas mal tirés, arrêtées à mi-chemin dans leur chute inexorable vers la tombe. Et maintenant elles ôtent leur épais maquillage et les bourrelets qui gonflent leurs joues. L'oreille basse, elles retirent ensuite leurs dentiers et toute la figure s'affaisse en fanons et en jabots, fantastiques décombres de quelque sept cents ans d'âge. Finalement elles se dépouillent de leurs faux cils et de leurs faux sourcils. Dans leurs orbites creuses leurs yeux, qui sont ceux de la Mort, fixent un regard triste et macabre sur les badauds hallucinés.

Quelque part, dans le public, un bébé se mit à pleurer. (Ils n'étaient pas nombreux, la reproduction était limitée.) A part cela, quand revint un profond silence, on n'entendit plus que le rauque halètement de la foule, qui semblait respirer à l'unisson avec la même paire de poumons, et c'était comme le souffle du vent dans une prairie, après une chaude journée.

Soudain un haut-parleur se mit à crépiter tout près, rompant le silence comme le premier grondement sourd du tonnerre. Le Temps, qui s'était arrêté, suspendu à jamais dans une grise éternité stérile, palpita un moment au milieu de la foule figée, étincelant entre deux pôles opposés.

« *Et la Mort,* (fit le haut-parleur)
Et la Mort dévorante ira vers tous et toutes,
Grignoter votre vie, en dissipant vos doutes... »

« Et ce spectacle, » se hâta de clamer Junior, en essayant de couvrir la voix du haut-parleur, « c'est ce que votre nouvelle existence vous a épargné, mesdames et messieurs, c'est une tare secrète, pour ainsi dire, que l'humanité... »

« ... *Et détruire vos sens affaiblis, un par un,*
(poursuivit le haut-parleur, sans s'occuper de lui)
Jusqu'à ce que vous deveniez un défunt.. »

« Faites-le taire, » s'écria Junior.

Dans la foule un homme au visage barbu se dressa soudain et fit écho, d'une voix allègre et puissante, au récitant :

« *Après que la vieillesse aux distractions folles*
Ait arraché nos dents de nos mâchoires molles... »
« ... *Elle nous couchera...* (poursuivit le haut-parleur en crépitant) *...pour le dernier sommeil,*
Abrités du ciel, des astres et du soleil,
Dans le sein de la Terre à la chaleur si douce... »

Alors ce fut l'enfer. Des clameurs et des huées. Le barbu fut piétiné par une bande, puis relevé par un clan ennemi et porté en triomphe. Quelqu'un étouffa le haut-parleur dans un « couac » final ; après un bref écho sonore d'échauffourée, une musique de foire anodine éclata de nouveau.

— « Mesdames et messieurs ! »

— « Vive la mort ! »

— « Mesdames et... » Suant à grosses gouttes, Junior, jetant à la hâte leurs capes sur les filles, harangua le public. « S'il vous plaît ! La représentation n'est pas terminée. Pour ceux d'entre vous qui ont pris plaisir à notre spectacle, qui ont trouvé qu'il avait apporté un sens nouveau à leur vie, il reste encore... »

— « La mort et la liberté pour tous ! »

— « ...une dernière attraction à vous montrer. Si vous avez la bonté de vous avancer de ce côté, il n'y a qu'une dizaine de pas à faire... » Transpirant, il fit rouler la caisse contenant la septième sœur jusqu'à sa niche sur le côté de la tente. « Dans cette caisse se trouve la sœur qui, malheureusement... »

— « Le peuple a raison ! Pas de liberté sans mort ! »

— « ...n'a pas survécu à la catastrophe du vaisseau spatial. Un spécimen sensationnel et unique, mesdames et messieurs, et le seul dans son genre de cet univers (quelqu'un voudrait-il faire

taire le plaisantin, là-bas ?) où la Mort et la vieillesse n'existent plus, et où chacun a un droit égal à *la Vie,* mesdames et messieurs, car une telle souffrance n'est nullement nécessaire, comme vous le voyez ici, et ce spectacle instructif n'a pour but que de vous rappeler ce que le genre humain a dû supporter pendant les âges ténébreux de son histoire. »

Plus des deux tiers du public défilèrent devant l'étroit cercueil, capitonné de velours déteint, où le corps momifié de Mérope était solennellement exposé, souriant aux étoiles. Et les gens s'attardaient un peu pour fouler, peut-être, le poids de l'éternité à leurs pieds. Car le malheur de notre prochain nous fait souvent paraître le nôtre plus léger.

Les six vieilles survivantes étaient de nouveau assises sous leur tente, tassées dans leurs capes, buvant du thé. Conscience de la Vie ; spectres, antiquités, fantômes du royaume de la mort et du temps, elles étaient pensionnées par le gouvernement. Grâce à elles, les dissidents et les poètes avaient été découverts et dispersés.

— « Gros succès, ce soir, mes petites, » fit Junior, en trottant près d'elles. Le cercueil de Mérope avait été roulé dans la tente ; au passage, le clown décollait son faux nez. Tous les visiteurs de la foire étaient rentrés chez eux. « Ça m'est toujours agréable de montrer quelque chose aux gens, qui les fasse réfléchir. »

Les vieilles femmes gardèrent les yeux baissés sur leurs tasses de thé. Dehors, l'éclatante lumière des étoiles dominait les chaotiques ténèbres du terrain de foire. La plupart des autres phénomènes étaient allés se coucher. Mais, depuis la table de poker, à deux tentes plus loin, provenait le faible écho moqueur des « Eh ! Eh ! » des deux monstres-crapauds ainsi que, d'une cage voisine, le rugissement funèbre et solitaire du vieux lion.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The Pleiades.

BARRY N.

MALZBERG

Comment mater un chômeur

Après plusieurs récits aux résonances sérieuses (La guerre définitive, Triptyque, Il est né le divin enfant), *Barry Malzberg — jeune auteur sur lequel nous avons déjà attiré l'attention — nous donne un conte aux données plus sarcastiques, mais dont les aperçus n'en sont pas moins assez sinistres...*

P. H.

« ...Au rythme actuel, j'estime que d'ici l'an 2000 tout le monde sera au chômage ou affecté à son administration. Je ne vois pas de moyen terme. Il suffit de consulter les statistiques... »

Chef de division
Services du chômage de New York
Janvier 1964

Je dus grimper cinq étages pour arriver jusqu'à ce type. C'est empoisonnant, croyez-moi. Ces vieilles maisons de rapport n'ont rien de drôle, notamment le tapis qu'il y a dans l'escalier. Il date d'un siècle au moins et il est glissant. Non pas que je me plaigne. Chaque métier a ses inconvénients.

Je frappai plusieurs fois à sa porte et j'entendis marmotter et geindre à l'intérieur. Routine bien connue ; ils détestent sortir du lit. Au bout d'un moment, je changeai mon frappement en coups violents et j'y ajoutai quelques jurons. Pas besoin de leur laisser croire qu'ils peuvent vous tenir la dragée haute.

Ça réussit. La porte s'ouvrit juste assez pour que passent tête et épaules. C'était un homme petit, vif, aux yeux intelligents, l'air un peu plus jeune que je ne l'aurais pensé d'après le formulaire de demande.

— « Que voulez-vous ? » dit-il. Renfrogné ; prudent ; l'attitude habituelle.

Je lui montrai mon carnet noir dans une main, ma carte professionnelle dans l'autre.

— « Ministère du chômage. C'est votre demande d'inscription. »

— « Je ne l'ai déposée qu'hier. Je croyais que ça demandait une semaine. »

— « Il y a un nouveau règlement. Nous nous efforçons de mettre à jour les demandes en attente, de réduire les délais. »

Ce n'était pas tout à fait exact ; la vérité est que sa demande m'avait intéressé aussitôt que les services l'avaient déposée sur mon bureau. Même sur la foule de demandes de secours dont je m'occupais, elle sortait de l'ordinaire.

— « Bon, entrez, » dit-il en ouvrant la porte.

J'entrai. Le logement était dégoûtant, absolument dégoûtant. C'est incroyable comment ces gens-là vivent. Du fouillis dans tous les coins, des journaux, des taches de graisse sur les murs. Vous voyez le genre. Inexcusable.

Il s'aperçut que je regardais ça.

« Je suis démoralisé, » dit-il. « Les choses tournent en général

ainsi quand le désordre extérieur se met en corrélation avec le chaos intérieur. »

La grosse tête, quoi ! Je hochai la tête, ouvris mon carnet et, avec beaucoup de précaution, me faufilai vers le milieu de la pièce pour procéder à l'interrogatoire. Ne jamais s'asseoir où ces gens-là se sont assis. Et il faut prendre garde tout le temps aux rats et à la vermine. Cela fait partie de la routine.

— « Je veux vous poser quelques questions, » dis-je. « Primo : nom, adresse, etc. John Steiner, trente-six ans, cette adresse, c'est bien ça ? »

— « Vous avez tout cela. Vos services l'ont inscrit hier. »

— « Mais nous devons nous assurer que c'est la même personne, » expliquai-je. « Parfois, les gens envoient quelqu'un à leur place, indiquent des antécédents entièrement fictifs. Nous devons protéger les citoyens. »

Avant qu'il ait eu le temps de réagir, je sortis mon nécessaire à empreintes, l'ouvris, saisis son poignet et appuyai son pouce dans l'encre, puis je reportai la tache sur le papier à l'intérieur et rangeai le tout. « Règlement, » dis-je.

— « C'est normal, » commenta-t-il. « Dépersonnalisation totale de l'individu, voilà ce que c'est. Vous ne m'estimez pas assez pour me dire d'abord ce que vous allez faire ? »

— « Certaines personnes protestent, » répliquai-je. « Elles savent qu'elles seront démasquées. » Je me reportai au questionnaire et comparai la description physique avec le personnage ; elle cadrait assez bien. « Juste quelques questions maintenant, » dis-je.

— « Vous permettez que je m'asseye ? »

— « Vous êtes malade ? Vous ne pouvez pas vous tenir debout ? Vous avez besoin de repos ? »

— « Rien de tout cela, » déclara-t-il. « Je préfère simplement être assis quand on me parle. »

— « Si vous êtes suffisamment malade, nous pourrons peut-être vous inscrire dans une catégorie à plein remboursement. Aucune différence pour vous, mais davantage d'argent pour nous. »

— « Je ne suis pas malade, » répéta-t-il, « simplement déprimé. Non pas que ça fasse une différence pour *vous autres.* » Le *vous autres* me piqua au vif. Une chose à laquelle on peut toujours s'attendre, c'est cette hostilité impassible. Si on y trouvait plaisir, on pourrait dire que c'est un bénéfice marginal. Ce qui est mon

cas. Cela définit bien les rapports. Il n'y a pas de haine sans crainte et sans respect, deux qualités que j'aime imposer.

Il s'assit dans un vieux fauteuil au milieu de la chambre. Tissu mangé aux mites, signe de petites vies grouillant dans et sur le rembourrage, etc. Il alluma une cigarette pour moi et lança l'allumette au-dehors par la fenêtre.

— « Non, » dis-je, « pas de cigarettes. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Je n'aime pas la fumée, » répliquai-je. « Les gens ne fument pas en ma présence. Du moins pas les gens qui font des demandes d'inscription au chômage. Posez ça. »

— « Non. »

— « Jetez ça, » intimai-je.

— « Je ne la jetterai pas. J'aime fumer. » Une note suppliante s'insinuait dans sa voix.

— « Bien, » dis-je, « je pars. Nous appellerons cela *demande retirée.* »

Il me regarda un instant. Il vit que ce n'était pas des paroles en l'air. Au bout d'un moment, il lança la cigarette par la fenêtre.

— « Voilà qui va mieux, » dis-je.

— « Vous trouvez vraiment plaisir à ça, hein ? »

— « Plaisir à quoi ? »

— « A la puissance. A l'autorité de votre poste. Cela précise l'importance de votre rôle, vous donne une raison d'être pour... »

— « Suffit, » coupai-je. « Je n'ai pas besoin de psycahanalyse. Maintenant, nous pouvons en rester là sur-le-champ si vous ne la bouclez pas. »

Etant donné qu'il avait perdu le premier round, l'issue du second n'était pas douteuse. Il baissa les yeux.

« Profession ? » questionnai-je.

— « Sociologue, » dit-il. Evidemment. « J'ai indiqué tout cela hier au service des inscriptions. »

— « Je vous l'ai dit, je fais ici mon enquête personnelle. L'inscription et l'admission sont deux choses entièrement différentes. En ce qui me concerne, vous n'existez même pas tant que vous ne me l'avez pas prouvé. Pourquoi faites-vous une demande actuellement ? »

— « Qu'est-ce que vous croyez ? Je suis sans travail. »

— « De quoi viviez-vous avant de faire cette demande ? »

Il me considéra, d'un air presque implorant.

— « J'ai déjà subi tout cela, » répliqua-t-il. « Je vous l'ai dit. »

— « L'enquêteur est le seul juge de la recevabilité dans son interprétation du manuel et des règlements sur l'aide sociale. Le service des inscriptions transmet les demandes à l'inspecteur pour enquête et jugement. Vous voulez d'autres précisions ? »

— « Non, » dit-il. Je crois que c'est à ce moment-là que je l'ai vaincu. Il sembla s'affaisser sur son siège, les yeux tournés en dedans, oubliant presque la vermine qui paraissait bouger sur ses poignets. Il avait été plus facile à mater que la plupart d'entre eux ; c'était assez surprenant étant donné ses diplômes. Mais aussi, tout bien considéré, ses diplômes l'expliquaient presque.

« Je faisais partie du programme Blauvelt depuis quinze ans, » reprit-il, « depuis ma première année de faculté et j'en étais devenu membre permanent. Le programme a pris fin la semaine dernière. Je suis donc sans ressources. »

Le Blauvelt était un de ces petits organismes de fantaisie créés par le gouvernement ; probablement les principaux moyens d'existence des psychologues et des sociologues. Même moi, j'en avais entendu parler. Ils faisaient des recherches concernant la généalogie, les particularités héréditaires et leur manifestation, etc. La majeure partie du travail consistait à étudier les vieilles archives et à établir des statistiques mais, l'année dernière, le Congrès avait finalement conclu qu'il était plus facile et moins coûteux de les mettre au chômage. Voilà définie en un mot la petite vie de Steiner. Inutile. Complètement inutile.

— « Avez-vous fait des efforts pour chercher un autre emploi ? » C'était le coup de poing décisif. Il n'y avait qu'une réponse.

Steiner lui-même savait ça. Il parvint à me sourire.

— « Est-ce que vous plaisantez ? » demanda-t-il.

— « Alors, maintenant, vous voulez l'aide de l'Etat ? L'aide sociale. Des secours. »

— « Vous voyez une autre solution ? » dit-il. Sa voix s'éleva un peu sur le « une autre ». Je l'avais mis dans ses petits souliers, indubitablement. Une enquête tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

— « Il doit bien y avoir des emplois pour un homme qui a été au Blauvelt. Et la main-d'œuvre non spécialisée ? »

— « Les syndicats sont engorgés par dix ans de listes d'attente. Vous le savez comme moi. »

Evidemment que je le savais. « Aucun parent qui puisse fournir des ressources ? »

— « Mes parents sont morts. Ma sœur est secourue depuis dix-huit ans. Je ne sais pas où se trouve mon ex-femme. »

— « Vous avez été marié ? »

— « J'ai indiqué tout cela hier. »

— « Je vous le répète, pour moi il n'y a pas d'hier. Quand vous êtes-vous marié ? »

— « En 2015. Je ne l'ai pas vue depuis 2021. Je crois qu'elle a émigré. »

— « Vous voulez dire qu'elle a quitté le pays ? »

— « C'est exact. Nous ne nous entendions pas. »

— « Elle n'aimait pas le Blauvelt ? »

Il me regarda avec des yeux ronds. « Qui l'aimait ? C'était un semblant de travail. Tout le monde pouvait s'en rendre compte. Elle était incapable de supporter ça plus longtemps. Elle disait que je devrais ou me suicider ou quitter le pays. Je n'ai fait ni l'un ni l'autre. Je croyais que le programme durerait toujours. »

A vrai dire, je l'avais pensé moi-même jusqu'à ce que le Congrès fasse sa petite crise l'année dernière. Une quantité de choses qui doivent continuer à jamais ne continuent pas. J'avais envie de le lui dire. Au lieu de cela, je déclarai : « Je pense que ce sera tout. Nous vous tiendrons au courant. »

— « Vous voulez dire que ma demande est acceptée ? »

— « Je veux dire que j'ai terminé l'enquête en cours. Il faut maintenant que je rentre rédiger mon rapport... après avoir vu une quantité d'autres gens... et prendre une décision. Vous serez avisé. »

— « Mais, écoutez, » dit-il en faisant un geste vers moi, « vous ne comprenez donc pas ? Je n'ai pas d'argent. Je n'ai pas de nourriture. J'ai obtenu ce logement la semaine dernière en disant au propriétaire que je serais bientôt secouru. Je dois un loyer. Je suis à bout de souffle. »

— « Il faut que vous attendiez votre tour. »

— « Mais je n'ai rien avalé depuis trois jours... »

— « Vous avez l'eau courante, » répliquai-je en désignant le robinet rouillé suspendu au-dessus d'un seau dans le coin. « Ça remplit assez bien l'estomac. Vous tiendrez le coup. » Puis, comme je ne voulais tout de même pas le désespérer complètement, j'ajoutai : « Voyez-vous, il y a des tas de gens dont je dois m'occuper. Il faut que vous attendiez votre tour. La misère est générale. »

Cela lui ferma la bouche. « Oui, » dit-il en hochant la tête, « la misère est générale. »

— « Je ne fais que ce qu'exige l'emploi, vous comprenez. Rien de personnel. »

— « Au moins vous avez un emploi, » commenta-t-il amèrement. « C'est déjà ça. »

— « Si vous saviez combien de fois j'ai eu envie de me mettre au chômage et de laisser les gens comme vous faire le boulot ! Ce n'est pas une partie de plaisir, croyez-moi. Quelle responsabilité et quelle tension ! Non pas que quiconque me doive des remerciements. Mais c'est un boulot très dur. Je travaille dix heures par jour. »

— « Je parie que vous adorez ça, » dit-il.

— « Qu'est-ce que j'ai entendu ? »

— « Je disais que ce devait être très dur, effectivement. Je vous plains. »

— « Ah ! c'est mieux, » dis-je. L'entretien était terminé et l'amusement en était épuisé. Je l'avais poussé, supposais-je, à l'extrême limite possible. Je fermai mon carnet, rangeai le crayon, me dirigeai vers la porte. « Pas de questions ? » demandai-je.

— « Aucune. Sinon celle-ci : quand commencerai-je à recevoir de l'argent ? »

— « Quand j'aurai le temps de m'en occuper, » répliquai-je.

Ma dernière vision de lui fut fameuse : accablé, les yeux fixés sur la fente de la porte qui se refermait. Une main montait machinalement vers son visage et j'obturai brutalement l'image avant que la main arrive à ses yeux.

Je descendis l'escalier par trois marches à la fois.

Dans la rue, je fourrai mon carnet d'enquête et ma trousse dans la boîte à gants de ma voiture garée dehors et allai plus loin dans la rue prendre une bière avant de me rendre chez ces autres canailles. Un endroit appelé *Chez Joe* où j'étais déjà entré souvent était plein de chômeurs et, bien entendu, j'avais aussi dressé le tenancier. Il continuait à les faire venir et moi je continuais à garder mon argent hors de portée.

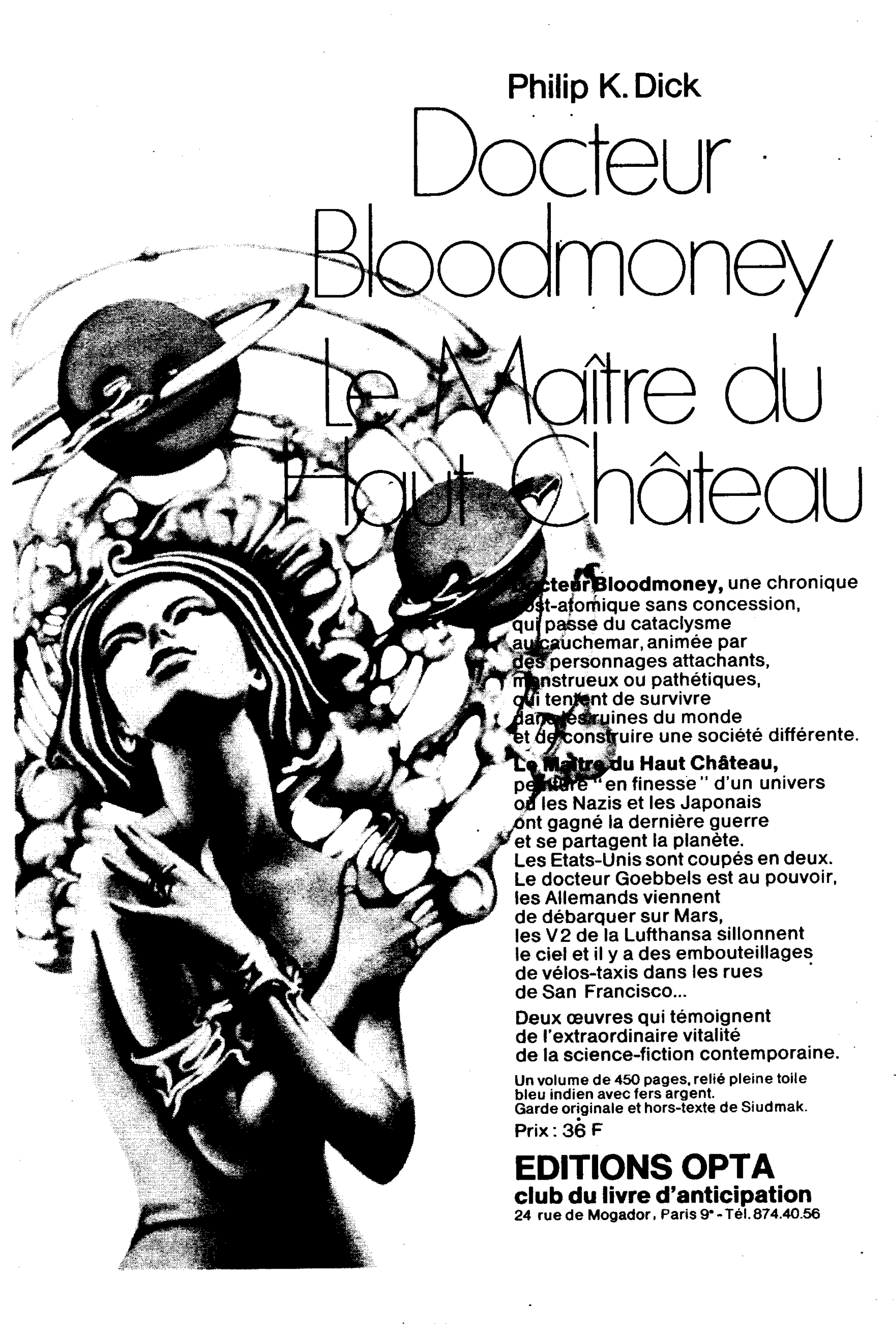
Un des chômeurs essaya de me parler pour me demander s'il ne serait pas possible de le faire entrer au bureau d'une façon quelconque ; il était médecin généraliste, et on pouvait peut-être utiliser ses services. Histoire de m'amuser, je lui dis que nous regorgions en ce moment de médecins mais qu'il y avait un programme gouvernemental intéressant, quelque chose qu'on appelait le Blauvelt, qui occupait des tas de gens. Je suggérai qu'il voie cela, qu'il s'y colle comme une sangsue. Il a dû comprendre ce que je voulais dire, car il s'est éloigné sans insister ; les boissons étaient si bonnes et la considération en ce lieu si profonde que

j'en ai oublié totalement mon travail pour le reste de la journée ; je me suis soûlé à tel point qu'il a fallu quatre chômeurs pour me mettre dans ma voiture. Je leur ai donné l'adresse et l'un d'eux m'a conduit chez moi. Il me devait bien ça.

Ils me devaient tous bien ça.

Qu'ils aillent au diable.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : How I take their measure.


Philip K. Dick
Docteur Bloodmoney
Le Maître du Haut Château
Docteur Bloodmoney, une chronique post-atomique sans concession, qui passe du cataclysme au cauchemar, animée par des personnages attachants, monstrueux ou pathétiques, qui tentent de survivre dans les ruines du monde et de construire une société différente.
Le Maître du Haut Château, peinture "en finesse" d'un univers où les Nazis et les Japonais ont gagné la dernière guerre et se partagent la planète. Les Etats-Unis sont coupés en deux. Le docteur Goebbels est au pouvoir, les Allemands viennent de débarquer sur Mars, les V2 de la Lufthansa sillonnent le ciel et il y a des embouteillages de vélos-taxis dans les rues de San Francisco...
Deux œuvres qui témoignent de l'extraordinaire vitalité de la science-fiction contemporaine.
Un volume de 450 pages, relié pleine toile bleu indien avec fers argent.
Garde originale et hors-texte de Siudmak.
Prix : 36 F
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador, Paris 9e - Tél. 874.40.56

Chronique littéraire

Un Marabout bien planté

par Jean-Pierre Andrevon

L'époque est devenue lointaine où les éditions Marabout nous donnaient, au fil des ans, un ou deux ouvrages annuels (ressortissant aux genres qui nous intéressent) à nous mettre sous la dent. Depuis leur première publication fantastique (**Les contes d'Edgar Poe,** n° 109), suivie à près de cent numéros d'écart par leur première publication S.F. (**Les 20 meilleures nouvelles de science - fiction,** n° 207), le rythme s'est accéléré. Signe des temps, une série autonome, « Marabout-fantastique », s'est détachée du « Marabout-géant », pour à son tour se scinder en deux, à l'occasion d'un regroupement à effet rétroactif qui sépare le « Marabout-fantastique » proprement dit du « Marabout-science-fiction ».

Signe des temps, les couvertures ont acquis un relief plus vigoureux, les publications Marabout ayant opté pour une illustration gouachée de bonne pâte, avec une couleur dominante se détachant sur fond noir, où nous retiendrons particulièrement les spectres bleus de **Aux portes de l'épouvante** et les humanoïdes vert sulfureux de **Après...**

Signe des temps, les volumes sont maintenant complétés par un abondant « Dossier-Marabout » qui présente le livre et son auteur, et si les « Avis du conseil de lecture », où ne s'alignent que des appréciations dithyrambiques, nous semblent superflus, on goûtera par contre un avis de Jacques Bergier (**La guerre des mouches**), une interview de l'auteur (**Mort au champ d'étoiles**).

Signe des temps, les éditions Marabout ont ouvert au maximum le champ de leurs publications, puisqu'on y trouve côte à côte le fantastique le plus classique avec l'anticipation la plus moderne, le roman avec le recueil de nouvelles, l'inédit avec la réédition, l'ouvrage vieux d'un siècle avec l'écrit le plus récent, le texte français avec le texte étranger — éclectisme qui était jusqu'alors l'apanage des seuls « Présence du Futur ».

Marabout mérite désormais une bonne place dans notre bibliothèque spécialisée. Et, signe des temps, l'oiseau de marque de la maison, qui orne le coin en haut à gauche de chaque couverture, a abandonné son allure claudiquante et affairée pour se planter solidement, face à nous, sur sa patte unique...

Il nous reste à souhaiter peut-être un plus grand discernement dans le choix des titres, et aussi une traduction plus

soignée des textes étrangers, avant que notre satisfaction soit totale.

Depuis janvier 1970, les éditions Marabout ont publié une demi-douzaine d'ouvrages relevant de la S.F. ou du fantastique. Je me propose de les passer en revue, allant, comme il se doit, du moins bon au meilleur...

La Chinoise blonde, d'Alexander Cordell, paru dans la série « Suspense », se rattache directement à la féconde moisson de l'espionnage, et sa présence dans nos colonnes ne se justifierait pas s'il n'y était question d'attentats atomiques perpétrés par les U.S.A. contre la Chine, et vice-versa, éventualité qui, selon l'auteur et les éditeurs, peut se produire aujourd'hui, demain ou bientôt. Cet espionnage-là plonge donc quelques radicelles dans une politique-fiction à très court terme et assez peu pimentée : ce qui fit apparemment le succès de cet ouvrage aux U.S.A., où il a été primitivement publié il y a trois ans (et ce qui a sans doute aussi incité Marabout à nous en présenter une traduction), c'est que le personnage principal est une espionne chinoise qui s'exprime à la première personne, par la plume interposée de son créateur américain. Cette audace, toutefois, sonne le creux en ce qui nous concerne : car, à moins de considérer la Chine Populaire comme une terre mystérieuse et incompréhensible où rugit sourdement le Grand Méchant Loup Rouge, on ne peut pas dire que Mr. Cordell ouvre pour nous les arcanes du Céleste Empire, ni qu'il ait pénétré autrement que superficiellement les mœurs du pays de la pensée de Mao. A part une insistance suspecte à faire répéter par les camarades chinois que « les têtes vont tomber » (pour Cordell, la Chine maoïste et la Russie de Staline, c'est apparemment tout un), le document sociologique attendu sur la Chine Rouge est absent.

Mais, me direz-vous, ce n'est pas forcément cela qu'on attendait... Force m'est alors de constater que l'intrigue n'est pas davantage corsée ; elle est d'une minceur extrême, d'une linéarité savante, d'une naïveté confondante. En gros, trois parties : 1°) Après une explosion nucléaire mystérieuse près de Canton, des réfugiés sont conduits à Hong-Kong par Mey Kayling, la Chinoise blonde du titre (laquelle doit sa chevelure dorée à un métissage), qui profite des circonstances pour... 2°) cuisiner un déserteur américain (noir) qui possède certains renseignements sur la catastrophe. 3°) Mey se rend aux U.S.A. pour découvrir les véritables instigateurs du complot, qu'elle démasque aussitôt. Il faut avouer que c'est mince !

Ce qui rend tout de même, sinon attachant, du moins curieux, le livre aussi négligemment ficelé de Mr. Cordell, c'est la préciosité (chinoise ?) avec laquelle il a pris soin de ciseler son écriture, dont voici un exemple : **« La nuit tirait la couverture sur son front. (...) Et la grande lune du Kouang-Toung ayant laissé tomber sa culotte assit son grand derrière blanchâtre en bordure des montagnes de Chine. »** Derrière la pauvreté du récit se dessine donc une œuvre dont le parfum fané est celui, indéniablement, du romantisme : car, outre les descriptions, les notations de climat et d'environnement dont nous sommes abreuvés, ce qui intéresse l'auteur est la découverte de l'amour par la froide Asiatique, celle-ci s'éprenant du Marine noir qu'elle a pour mission de faire parler et qui, n'en doutons pas, lui révèle les fantastiques possibilités sexuelles qu'un racisme latent prête à sa race... « La maoïste convertie par l'amour », tel pourrait être le titre de cet ouvrage par ailleurs fort prudent et très aseptisé. Car nous n'avons pas là un livre « politique » (fût-il anti - Rouge). L'attaque sur la Chine n'est pas le fait du gouvernement des U.S.A. mais d'une société secrète,

les représailles chinoises ne sont pas déclenchées par Mao mais par un agent secret japonais qui veut se venger d'Hiroshima ! C'est dire que les susceptibilités nationales sont ménagées dans ce livre incolore, inodore, mais non sans une certaine saveur de violette confite, et où la seule coloration politique est livrée par la postface de Jacques Bergier, lequel compare complaisamment, et à plusieurs reprises, la Chine Populaire et l'Allemagne nazie, Mao Tsé Toung et Hitler. **Fiction** n'étant pas le lieu pour polémiquer sur ce sujet brûlant, je laisserai Bergier à ses allusions et prédictions, me bornant à signaler le ton d'un emballage en tout cas bien bruyant pour un contenu aussi léthargique.

Mort au champ d'étoiles, de Bernard Villaret, première œuvre (de science-fiction) d'un auteur qui s'est signalé depuis vingt ans par de nombreux récits de voyage, renoue avec un thème qui eut et a encore une belle exploitation, celui du dormeur s'éveillant dans un monde futur. Sans remonter jusqu'à Edmond About, Wells ou Robida, on peut citer sur le sujet **Pygmalion 2113,** excellent roman d'Edmund Cooper paru il y a une douzaine d'années chez Denoël, ou le plus récent **L'âge du plaisir,** de Frederik Pohl, servi en feuilleton dans **Galaxie.** Il me paraît inutile d'insister sur le fait qu'un récit monté sur ce sujet devenu archétypal sert une science-fiction sociologique et moraliste, le narrateur se projetant dans le futur pour en étudier les rouages et les tares, ce qui l'amène à étudier aussi, grâce aux ressorts de la dialectique, les rouages et les tares de sa propre époque.

Sans même que soit utilisé l'œil de Sirius de l'hiberné, l'étude d'un futur ni trop proche ni trop lointain, ni particulièrement utopique ni spécialement tyrannisé, forme la matière de la plupart des romans de Barjavel, d'Asimov, d'Heinlein, pour ne rien dire de l'œuvre entière de Philip K. Dick. Lesté de précédents si prestigieux, Bernard Villaret a fait preuve d'un grand courage (ou d'une grande inconscience) en s'attaquant à ces racines, et sa témérité l'a poussé à donner tête baissée dans tous les pièges possibles. Le premier est qu'à vouloir construire un futur cohérent, il n'a fait, dans les deux premiers tiers de son livre (on verra plus loin ce qu'il en est du solde), qu'accumuler avec une patience de fourmi les multiples brindilles d'un environnement scientifico-historique qui occulte complètement la moindre promesse d'action. Or, si la découverte du monde par Jean Seurat (endormi en 1976, réveillé en 2058) pourrait à la rigueur être le sujet d'un passionnant documentaire de cent cinquante pages, encore faudrait-il que l'univers décrit tienne debout. Or, et c'est là mon deuxième reproche, la Terre des années 2050, si minutieusement détaillée par M. Villaret, manque singulièrement de poids et de cohérence. Je n'en donnerai que deux exemples. Les transformations politiques sont laissées dans le vague le plus complet, à part la mention d'un « conflit de 40 heures » sino-américain et la constitution d'un Etat Noir dans le sud des Etats-Unis. Il me semble pour ma part que, considérant la situation planétaire que nous vivons, le premier devoir d'un écrivain voulant décrire notre proche futur serait de se préoccuper, selon un développement logique, des bouleversements possibles que subira la géopolitique du globe. Passer sous silence quatre-vingt ans d'histoire potentielle est une carence grave. A l'autre bout de l'échelle, je relève cette phrase : **« Le théâtre, déjà moribond dans ma jeunesse (...) a complètement disparu ».** Ecrire cela, c'est faire preuve d'une ignorance considérable des lignes de force de notre décennie, où le théâtre, bien au contraire (qu'il soit d'avant-

garde ou révolutionnaire, dans la rue ou sur les scènes non subventionnées), renaît de ses cendres avec une vigueur admirable. Si l'on ajoute que le domaine sexuel semble être frappé d'interdit chez M. Villaret (son héros vit d'abord cinq années en solitaire sans avoir de problème de ce côté-là, puis il rencontre une jeune fille dont il découvre vite — ô originalité ! — qu'elle est son arrière-petite-fille et avec laquelle il rompt aussitôt, déchiré mais digne...), on a la curieuse impression que ce roman a été écrit par quelqu'un qui connaît bien mal (ou est bien mal intégré à) son époque, d'où une impression de poussière ténue, de flou, de distance.

Le reste se compose des notations habituelles (un mois de travail pur par an, usage de « l'hélicobulle », « Néo-Beatniks » vivant en marge de la campagne, etc.) qui nous sont familières depuis longtemps, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne sont pas transcendées. Tout cela serait bien morne si le dernier tiers du livre, heureusement, ne rachetait un peu l'ensemble en introduisant un élément dramatique qui dynamise enfin le récit. La société de 2050 a découvert depuis peu le principe de la « téléportation », qui permet aux hommes de se translater instantanément sur les planètes d'étoiles proches aux fins de la colonisation ; cette invention a provoqué un engouement qui vide peu à peu la Terre de ses habitants, et Jean Seurat découvre avec horreur que le télétransport est en réalité manœuvré par des créatures extra-terrestres qui vident ainsi notre planète de ses occupants afin de se l'approprier. Je n'en dirai pas plus afin de ne point trop déflorer la chute du roman, mais cet avatar tragique (pas trop original non plus, avouons-le) a au moins le mérite de précipiter une action par trop moribonde — encore qu'il soit greffé de manière bien artificielle en queue d'ouvrage, et non pas intégré totalement à sa substance, à la façon de ce que fait Dick, par exemple.

Ceci dit, je regrette de n'avoir pas trouvé plus d'enthousiasme à la lecture de ce livre, alors que nous sommes beaucoup, et à **Fiction** en particulier, à appeler de nos vœux une résurrection de la S.F. française que les éditeurs ne semblent pas, pour l'instant du moins, favoriser grandement. Que je sois plutôt privilégié dans ce domaine ne change rien à l'affaire. Je connais cependant trop bien les sueurs qu'entraîne la confection d'un premier roman pour condamner sans appel celui de M. Villaret : je suis même persuadé que celui-ci, la tête décantée de références envahissantes, nous donnera bientôt une œuvre d'une autre classe.

Après... la guerre atomique est une anthologie de textes réunis par Charles Nuetzel et parue aux Etats-Unis en 1965, sous le titre **If this goes on,** qu'on peut traduire par : « Si cela se produisait ». Pourquoi avoir fait miroiter, dans le titre français, une bombe qui n'explose effectivement que dans un petit tiers des récits, c'est là un mystère topologique dont la S.F. d'exportation est, par essence probablement, coutumière... Ceci admis, voici donc un livre qui comporte quatorze récits, du plus long (80 pages) au plus court (une), et du meilleur au pire (celui-ci étant simplement très honorable, celui-là étant nettement nul). L'ensemble est assez anarchique et se situe au niveau d'une moyenne assez terne. Si on veut bien admettre que « le meilleur choix de nouvelles est celui que l'on fait pour soi-même », le goût (ou les possibilités) de Nuetzel (soutenu, dans une préface, par Forrest J. Ackerman) sont assez limités, pour ne rien dire de son talent personnel : le plus mauvais récit du recueil, **Homo sapiens,** affligeante po-

chade sur la succession de l'Homme par les singes ayant à leur tour goûté de la pomme, est de la plume de l'anthologiste en personne, qui eût été bien inspiré en se montrant plus discret.

Choisissant d'aller du pire au meilleur, j'écarterai ensuite **Votre vie en 1977,** simple article prospectif (?) du vulgarisateur Willy Ley, dont on se demande ce qu'il vient faire dans un recueil de nouvelles, sa matière étant en outre fort ténue et déjà bien éventée. **En absurdie,** de Fredric Brown, et **La question muette,** de F.J. Ackerman, ne sont que deux « short-short » dont l'humour tombe malheureusement à plat. On remonte quelque peu avec **Le pilote,** d'Ib Melchior, récit d'une course de bolides où ce n'est pas la vitesse seule qui compte, mais aussi le score « à la marque », qui homologue les piétons écrasés sur la route par les conducteurs. La nouvelle veut être une satire du sport dans ses déviations les plus fascistes, mais un développement qui veut faire la part trop belle à une psychologie larmoyante nuit à sa force d'impact. **Amis et ennemis,** de Fritz Leiber, suit quelques personnes dans une Amérique bouleversée par une guerre largement tiède et vivant dans la hantise de la Bombe ; il s'agit là de la description d'un climat, technique où Leiber d'ordinaire excelle, mais cette fois l'inspiration n'est pas tout à fait à la hauteur du décor. **Un homme très cultivé,** de George Frederic (l'anthropophagie chez les survivants de la Bombe), **Aquella,** de D.A. Wollheim (un voyageur stellaire visite un monde atomisé qui n'est autre que la Terre), **Le pays de Nod,** de Sherwood Springer (The last man, pour perpétuer la race, se voit obligé de coucher avec les trois dernières femmes, qui se trouvent être ses propres filles), sont des récits correctement écrits, mais leur traduction en France en 1970 les rend absolument caducs tant les thèmes traités sont devenus banaux. Disons pour les départager que **Aquella** est d'une bonne tenue poétique, alors que **Le pays de Nod** fait preuve d'une prudence tellement hypocrite qu'on en reste rêveur... Signe des temps, sans doute : le récit date de 1953.

On ne touche à la moyenne qu'avec **Le test,** de Richard Matheson (déjà lu dans **Fiction**), qui rend compte du dernier jour d'un vieillard dans une société surpeuplée qui a instauré un contrôle sélectif du troisième âge. C'est mineur, sans doute, mais grinçant à souhait. **Toute la misère du monde,** d'Isaac Asimov, est une nouvelle basée sur le concept du robot, terrain familier au grand Isaac, qui imagine cette fois qu'un ordinateur géant, contrôlant toute la population mondiale, en vient à « craquer » et, devenu neurasthénique, cherche à se détruire avec le concours d'un homme manœuvré à son insu. Le développement est peut-être un peu sec (c'est, si l'on veut, le défaut majeur d'Asimov), mais la parabole est tracée de main de maître.

On escalade un échelon encore avec **Presque la fin du monde,** de Bradbury (déjà paru dans **Les machines à bonheur,** chez Denoël), qui exploite à fond, comme toujours chez cet auteur, une idée en apparence aussi naïve que réduite : privés de la télévision à cause d'une perturbation solaire, les Américains, « décrétinisés » (comme dirait Dali), recommencent à se voir, à parler, à communiquer, à agir : et la première chose que font les habitants d'une petite ville du Sud est de repeindre entièrement leurs maisons avec des couleurs luisantes et gaies. Ce n'est certes pas de la S.F., et certains peuvent détester. Il me semble qu'il y a pourtant là une écriture à laquelle devraient être sensibles mêmes les plus sectaires.

Avec **Les assassins de la Terre,** une nouvelle écrite par van Vogt en 1949, on entre dans un tout autre registre. Une pluie de bombes atomiques raye soudain les Etats-Unis de la carte du

monde civilisé. Qui a attaqué ? C'est ce qu'un homme seul (le « héros » van vogtien classique — bien que celui-ci soit dépourvu de pouvoirs supranormaux) découvrira au bout d'une longue quête. La chute, que je me garderai de dévoiler, dénote des tendances politiques chez un auteur où il avait été bien difficile, jusqu'à présent, de déceler un quelconque « engagement », et ce n'est pas le moindre charme d'une œuvrette où sont présentes toutes les qualités de l'auteur : imagination, sens du suspense, solidité de construction.

Mais c'est cependant à Marion Zimmer Bradley que je décernerai la palme, pour sa novelette **La vague montante** (« The climbing wave », que les lecteurs de **Fiction** ont pu lire jadis sous la traduction **Marée montante**), qui décrit le retour sur la Terre d'un vaisseau interstellaire lancé plusieurs centaines d'années auparavant, après que les descendants des premiers colons ont fait souche sur une planète du Centaure. L'équipage retrouve une Terre entièrement transformée, où le concept de nations n'existe plus, et où la science semble avoir régressé considérablement, puisque l'économie est fondée sur un système de communes pastorales.

Si l'on passe sur quelques scories (il est difficile d'admettre, aujourd'hui, que les passagers du **Homeward** aient dû pratiquer l'abstinence pendant cinq ans — l'auteur ayant choisi d'ignorer l'usage des contracepteurs), ce récit, qui remonte à une quinzaine d'années, est remarquable en ceci qu'il nous accroche d'emblée par des préoccupations très actuelles. Le concept de la conquête de l'espace, par exemple, est sévèrement critiqué par les Terriens pastoraux. (**« Les Barbares ont fait beaucoup de choses (...) stupides. Pourquoi tout cela devrait-il être appelé conquête ? On encouragerait les hommes à se rendre dans des mondes auxquels ils ne sont pas adaptés ?**) Loin d'être réactionnaires, ces vérités, au contraire, devraient être soufflées à tous ces prophètes illuminés qu'on vit, lors de l'alunissage de juillet 1969, déclamer à longueur de colonnes et d'émissions que l'humanité entrait dans une ère nouvelle et que la vie de chacun en allait être changée.

En réalité, la « conquête » spatiale ne changera en rien la vie des 99,99 % de l'humanité, ni maintenant, ni dans dix ans, ni dans cinquante. C'est ce que nous disait déjà Mrs. Bradley, par la bouche d'un villageois qui apprend aux revenants des étoiles que les Terriens ont fait volte-face à temps, en s'occupant sérieusement d'eux-mêmes, commençant par supprimer la famine et son corollaire, la guerre. La société pastorale est le résultat de cette évolution, qui n'était régression qu'en apparence, car les possibilités de la technique et de la science ne sont en rien abandonnées, mais seulement mises en sommeil pour ne pas aliéner l'homme à la machine et à la consommation. On aura reconnu là un profil social cher à Marcuse — que les Américains, et Mrs. Bradley en particulier — ont lu bien avant nous. C'est donc grâce à cette infrastructure socio-politique que **La vague montante** est passionnant : le fait qu'il entre en résonance avec des préoccupations tout à fait contemporaines fait de ce récit une « anticipation » au sens véritable du terme.

En voilà donc terminé avec un recueil qui a ses hauts et ses bas, mais dont on peut dégager finalement trois facteurs positifs : la présence de nombreux auteurs peu (ou pas du tout) connus en France ; une forte proportion d'inédits (onze sur quatorze), et la présence à son sommaire de l'œuvre de Mrs. Bradley, qui justifie à elle seule l'achat du livre — pour autant qu'on n'ait pas lu **Marée montante** dans lé **Fiction** d'une époque qui nous paraît déjà héroïque...

La nuit des mutants, de Jean Sadyn (natif des Flandres, âgé de 46 ans, et dont c'est le premier roman), est une œuvre qui appartient par son thème à la science-fiction, mais que son développement et l'atmosphère qui la nimbe rejettent, par un effet de translation dont nous sommes coutumiers, dans le domaine de l'horreur fantastique. (Jacques Goimard a jadis explicité cette phagocytose d'un genre par un autre à propos de **Frankenstein,** livre et films, et c'est le même phénomène qui nous frappe ici.) Aussi, la mention « Anticipation fantastique », relevée dans le « Dossier-Marabout », est-elle à tout prendre une étiquette qui indique précisément quel sera le ton du livre, étant bien entendu qu'il ne s'agit nullement, comme l'avance le préfacier, d'un genre nouveau.

Car le principal reproche qu'on peut adresser à **La nuit des mutants** est que le roman ne respire pas l'originalité : son parfum est au contraire le relent vieillot du déjà mille fois lu — et cela aussi bien pour ce qui concerne le thème proprement dit que la manière dont la sauce est liée. Qu'on en juge : le professeur Morin, docteur en médecine génial et solitaire, se lance dans des expériences biologiques sur les mutations animales, persuadé que toute forme est en puissance de métamorphose et que, tels certains insectes, les vertébrés peuvent accéder à un état supérieur après mutation contrôlée. Les recherches de Morin intéressent l'armée **(« Sauver des vies humaines, lutter contre le cancer ? On lui avait ri au nez. Tuer impunément la moitié du genre humain (...). On le trouva intéressant »),** et il reçoit des subventions, puis des cobayes humains sur qui il poursuit ses expériences, lesquelles se termineront, comme on le devine, fort mal pour lui et ses sujets... Si l'on ajoute que Morin sombre peu à peu dans la folie, que ses créatures infernales périssent par le feu et que le livre se termine sur le sempiternel couplet sur les recherches interdites et les « lois de la nature à ne pas violer », on aura compris que l'œuvre de M. Sadyn a poussé sur un terrain fort piétiné. La construction est elle aussi bien banale (quoique fort adroite et efficace), le récit étant construit sur le montage parallèle des carnets de Morin et des réflexions d'un autre personnage, Mervil, collègue du premier et témoin de ses travaux, au sujet duquel l'auteur se permet la petite escroquerie littéraire bien connue consistant à faire raconter à la première personne certains événements auxquels le récitant n'a pas assisté...

Voilà donc un assemblage d'ingrédients qui pourraient amener une condamnation en bonne et due forme. Il n'en sera pourtant rien : **La nuit des mutants** se lit avec un plaisir constant, d'une traite ; c'est une œuvre qui m'a accroché de bout en bout avec ses pattes griffues et son bec acéré. La raison en est simple, elle tient simplement à la manière dont la phrase est écrite, moulée, montée ; c'est une affaire de style. On trébuche, dans les genres qui nous sont chers, sur trop de pattes de mouches pour passer sous silence le plaisir que peut provoquer la lecture d'un livre « bien » écrit — quels que soient les développements savants qu'on donnera à cette expression.

En ce qui concerne la patte de M. Sadyn, je dois reconnaître que celui-ci s'est appliqué avec succès à la construction d'un climat nocturne, sulfureux, ouaté, qui suffit à donner au roman la densité nécessaire pour faire tenir debout la maigre charpente de l'histoire. On lira ainsi des pages de notations de ce genre : **« D'incroyables yeux jaillirent de partout dans la pénombre, des yeux lumineux, des yeux**

de flammes, qui guettaient en silence. Et ce monde de ténèbres remua, tourna dans ses caisses, gratta, s'agita. (...) Elle voulut échapper à des regards phosphorescents et ses yeux tombèrent sur un sac mou de membranes visqueuses glissant lentement les unes sur les autres. Dans cette masse molle roulant doucement sur elle-même, seuls deux petits yeux noirs restaient immuablement en place, et la bête avançait, coulait du fond de sa cage vers les barreaux... »

Pris par cette prose, on oublie aisément la banalité du propos (que rien n'empêche d'élever à la dimension de variations sur un mythe capté et captif), et on peut se laisser couler dans un bain de miasmes délicieusement malsains. Certes, ce livre ne fera pas date dans les publications Marabout, certes, il s'adresse en tout premier lieu aux fanatiques des « Angoisse » du Fleuve Noir, mais tel qu'il se présente il répond parfaitement à ses buts : être consommé tout cru, être digéré rapidement.

Aux portes de l'épouvante, anthologie construite par Kurt Singer, comprend six nouvelles de Robert Bloch et quatre de Bradbury, choisies parmi des récits assez anciens de leurs auteurs (ils remontent en majorité aux années 1940, donc à leur jeunesse littéraire). La totalité des Bloch est, à ma connaissance du moins, inédite en France, par contre trois sur quatre des Bradbury ont pu être lus dans différents recueils de chez Denoël.

C'était un peu une gageure de réunir Bloch et Bradbury au sommaire d'un même recueil, et il est permis de se demander pourquoi Singer a tenté le tour de force de concilier le quasi-inconciliable. Peut-être simplement son idée de base a-t-elle été de réunir deux auteurs possédant les mêmes initiales. Pourquoi pas ? On a vu des échafaudages construits sur des fondations plus mal assurées encore... Mais, quoi qu'il en soit, Kurt Singer a dans une grande mesure gagné son pari, car les nouvelles assemblées, si elles ne sont en aucune façon comparables (et comment le pourraient-elles ?) quant au style et aux thèmes traités, ont pourtant en commun d'appartenir à un même « genre », de posséder un « climat » identique — qui ne ressortit d'ailleurs pas à l'épouvante proprement dite mais plutôt à la terreur, ce qui signifie que le sentiment de peur est provoqué par des éléments plus rentrés, plus feutrés...

Pour ma part, je n'ai jamais trouvé que Robert Bloch possédait plus qu'un talent très moyen ; dans ce genre de récits courts qu'il affectionne et où se retrouvent, mêlés, des techniques et des thèmes empruntés au policier, au fantastique et à la S.F., il me semble que Richard Matheson, plus féroce, plus concis, plus sarcastique, lui est infiniment supérieur. Dans les récits présentés ici, c'est la part du « fantastique traditionnel » qui est prépondérante, Bloch ayant subi très fortement, à ses débuts, l'influence de Lovecraft avec qui il correspondit plusieurs années, et qu'il rencontra même peu avant la mort de celui-ci. **L'ombre du clocher, La grimace de la goule** et **La sentence druidique** sont des textes indéniablement lovecraftiens, fort correctement écrits dans l'esprit du maître (le plus faible des trois, **La grimace de la goule**, peut même paraître un mauvais plagiat), et au sujet desquels on ne peut dire grand-chose, sinon signaler que, dans le premier d'entre eux, Bloch met en scène Lovecraft lui-même, qui lui rendra plus tard la politesse dans **The haunter of the dark. Une question de cérémonial** est une saynette d'un humour un peu laborieux sur la possession d'un agent du recensement par l'esprit d'une sorcière rencontrée au cours de sa tournée. Quant à **L'homme qui criait au**

loup, c'est la non moins classique variation lycanthropique axée sur une Maria Chapdelaine à qui il vient, au clair de lune, fourrure et crocs.

Comme je l'ai laissé entendre, rien de tout cela n'est excellent, mais rien non plus ne plonge dans le médiocre. Cependant, le seul Boch qui, à mon avis, sort nettement du lot est **Petites créatures de l'horreur**, qui met en scène un chirurgien de génie enfermé dans un asile psychiatrique, qui parvient à insuffler la vie aux créatures d'argile qu'il confectionne ; les homuncules iront bien sûr se venger d'une manière sanglante de l'interne-geôlier qui maltraitait leur créateur. Outre que ce récit lorgne du côté de Prométhée et autres Frankenstein, il se dégage de son écriture une qualité visuelle qui renvoie directement à ce merveilleux film de Tod Browning vu récemment à Paris, **Les poupées du diable**, qui peut-être inspira Bloch : à cause de ce symbiotisme, ce court texte devrait laisser à ses lecteurs une empreinte durable.

Bradbury pose naturellement de tout autres problèmes. Il y en a qui aiment, d'autres pas. **Fiction** s'est fait d'ailleurs souvent le support des controverses qui ont eu lieu à son sujet, l'opinion-maison, ce me semble, étant en gros aujourd'hui celle-ci : il a beaucoup fait pour introduire la S.F. de qualité auprès de ceux qui ignoraient le genre, mais il s'est borné à se répéter depuis une dizaine d'années. (C'est une définition qu'on applique aussi, dans le domaine du cinéma, à Antonioni par exemple.) Je dois avouer que, pour ma part, je suis et reste fervent admirateur de Bradbury, homme qui me semble posséder une constante d'inspiration qui, loin du rabâchage, est la marque des véritables auteurs...

Pour cela, je serais tenté d'écrire que les six nouvelles de Bloch servent de repoussoir aux textes de Bradbury. Mais ce serait bien injuste envers l'auteur de **Psycho** et, au demeurant, faux : car, grâce à cette similitude de genre que je signalais tout à l'heure, la prose brillante de Bradbury vient au contraire faire jaillir des accords d'ombre et de lumière de l'écriture plate et assez ingrate de Bloch. Kurt Singer, confronté au difficile problème de trouver de la terreur à l'état naturel chez Bradbury, a fait un choix judicieux : que ce soit dans **Les espions** (un homme, hanté par la présence des insectes, découvre trop tard que les microbes sont les véritables ennemis de l'humanité), dans **Rêve de fièvre** (un enfant malade croit être la proie d'une entité parasitaire qu'il s'apprête à transmettre à tous les gens qu'il touchera), dans **L'homme mort** (un habitant d'une petite ville du Sud prétend qu'il est un mort-vivant — et peut-être est-ce vrai), dans **Le manipulateur** enfin (un embaumeur se venge de son insignifiance en faisant subir d'étranges traitements aux cadavres qui passent entre ses mains), Bradbury a su faire croître à tel point le fait divers banal qui est à chaque fois à la base de ses récits, que s'épanouit magnifiquement au-dessus de ses textes la fine fleur de la poésie arrosée par l'ange du bizarre, sans laquelle il n'y a point de vérité possible, donc d'horreur présente.

Je voudrais attirer particulièrement l'attention sur **Le manipulateur**, où l'humour noir de Bradbury atteint un degré particulier lorsqu'il décrit M. Benedict remplaçant allégrement le liquide d'embaumement par de l'encre noire dans le corps d'un raciste ou garnissant avec de la crème fouettée le crâne d'une vieille fille gourmande. Il y a du génie dans la manière de nouer ce genre de rubans !

Une seule chose me chagrine : comparant **Rêve de fièvre** avec la traduction publiée par Denoël dans **Un remède à la mélancolie**, j'ai constaté qu'un canari, pourtant fort utile au récit, avait mystérieusement disparu. Où ce volatile s'est-il envolé ? Est-ce une coupure du traducteur ? De l'anthologiste ? Ou bien

s'agit-il d'un texte original qui a été complété ensuite par Bradbury pour l'édition en volume ? Peu importe... Il n'en reste pas moins que cette omission laisse planer un doute quant à l'intégrité des autres textes. Un lecteur anglophone pourrait peut-être éclairer notre lanterne...

Mais, quoi qu'il en soit, voilà un recueil qui, bien qu'étant bâti au départ selon un postulat hasardeux, est à tout prendre meilleur que celui critiqué précédemment, car il possède une solidité, une cohérence internes qui faisait défaut à l'ouvrage de Charles Nuetzel.

Jacques Spitz, mort en 1963, et qui se signala, particulièrement durant les années 1930, par une série de romans d'anticipation dans la lignée de Verne et de Renard (notamment **Les évadés de l'an 4000, Les signaux du soleil,** etc.), livra en 1938 **La guerre des mouches,** repris par Marabout moyennant quelques fâcheux coups de bec dont je reparlerai plus loin...

La guerre des mouches est structuré selon le principe du développement à la fois linéaire et inflationniste d'une idée de base, schéma familier aux promoteurs de la science-fiction qui commençaient leurs récits en se posant la sempiternelle question : Que se passerait-il si... ? Le postulat de départ est ici une mutation subite qui donne aux mouches l'intelligence, et la compréhension du fait qu'une guerre est en cours entre elles et les hommes, lesquels ont ouvert les premiers les hostilités à coups d'insecticides. La bataille entre les hordes de « muscæ errabundæ » (qu'on baptise bientôt « muscæ sapientes ») commence dans la péninsule indochinoise, mais le front gagne rapidement le monde entier, les pays scandinaves, un moment épargnés grâce à leurs conditions climatiques, étant les derniers à tomber. Car cette guerre des mouches est perdue par les hommes, en vertu de la dynamique propre au récit, qui est conçu dès le départ comme devant se refuser les facilités du happy-end — constante d'ailleurs de nombreux romans d'anticipation des années 1920 et 1930, époque littérairement fertile en fins du monde variées.

Les mouches ayant assis leur domination (aux deux sens du terme, puisque, par mimétisme probablement, les diptères commencent à affectionner la position assise) et ayant exterminé la population mondiale, le récit de leur victoire finale s'achève dans un zoo humain, où sept personnes provisoirement épargnées témoignent pour un temps de l'existence de la race bipède qui est vouée à une fin inéluctable, puisque parmi les trois femmes rescapées, deux sont trop vieilles pour pouvoir enfanter, et la troisième est démente. Quant aux quatre hommes, il en est deux parmi eux qui sont fous, ce qui fait écrire à Jacques Spitz, avec cet humour teinté de moralisme dont il fait preuve tout au long de l'ouvrage : « **Elles** (les mouches) **ont sans le savoir constitué un microcosme présentant une image réduite mais fidèle de ce que fut l'humanité défunte.** »

Car, si **La guerre des mouches** peut, en ce qui concerne certaines séquences, se lire comme un roman d'horreur (l'invasion de Paris assiégé, recouvert entièrement d'un treillage métallique qui fait ressembler la capitale « **à un gigantesque garde-manger** », mais vaincue par ses égouts refoulant, tels des intestins crevés, des nuées de mouches, vaut par son intensité d'évocation les pages célèbres de Wells décrivant le Londres mort de **La guerre des mondes**), on peut aussi y voir une satire réussie de l'incapacité des hommes à vivre et à cohabiter. Les querelles entre militaires et savants, l'égoïsme des nations, l'incrédulité de la foule devant l'annonce du cataclysme, font aussi de belles pages qui, pour être d'une originalité

un peu éventée aujourd'hui, rappellent que le livre fut écrit deux ans avant le début de la seconde guerre mondiale.

Si l'on dissèque enfin sa construction, on ne peut qu'être sensible à l'art de Spitz qui, partant d'un personnage central assez vernien (un jeune savanturier nommé Juste-Evariste Magne, encadré très classiquement par le savant-père-maître de conscience Carnassier, et la pure et douce jeune fille — Micheline — qu'il épousera), en arrive peu à peu, à mesure que les événements prennent un caractère planétaire, à les considérer du point de vue de Sirius (et avec un demi-sourire sarcastique), ce qui élargit le cours du récit aux dimensions du monde. Juste-Evariste n'a plus de place privilégiée au milieu du bouleversement général, il n'est plus qu'une molécule entraînée par la furie de la tempêche déchaînée, et à peine réapparaîtra-t-il dans les pages ultimes, pour écrire à l'intention des mouches savantes du futur l'histoire de ces **« êtres qui vécurent d'espoir, et dont ce fut à la fois la faiblesse et la grandeur ».**

C'est sur ces lignes que s'achève un livre qui est sans doute plus un long récit qu'un véritable roman, mais que je tiens pour ma part pour un chef-d'œuvre : à lire Spitz aujourd'hui, on comprend où le Barjavel de **Ravage** et de **Le diable l'emporte** a trouvé son modèle et, peut-être, son maître.

Il y a cependant un mais, que je signalais plus haut, et qui ne tient certes pas à l'écrivain, mais à son éditeur contemporain. On peut lire en effet, à la fin du « dossier-Marabout » qui ferme le livre, la petite phrase suivante : (ce livre a été édité)... **« avec le minimum de modifications motivées par les découvertes scientifiques et les imprévisibles bouleversements historiques et géographiques survenus depuis 1938 ».** Voilà qui éclaire le lecteur qui aurait pu s'étonner qu'un roman écrit à cette date fît mention de l'O.N.U., d'Air-France, de la bombe atomique, qui aurait pu sursauter en entendant parler de la Chine populaire et des « Etats Socialistes d'Indochine », se troubler en descendant, à Alger, « l'avenue Boumedienne », s'émouvoir enfin de ce que Léon Zitrone interviewât Juste-Evariste...

Pour adroites qu'elles soient, ces modifications de surface ne tiennent pas compte d'un fait pourtant évident : il n'y a pas que la géographie qui change, le langage lui aussi est mouvant. De même qu'on ne prend plus sa bicyclette mais son vélo, qu'on n'écoute plus la T.S.F. mais la radio, un glissement a emporté de nombreux signes, qu'en bonne logique il eût fallu changer aussi : ainsi, j'eusse préféré lire qu'on manquait de « pilotes » (plutôt que « d'aviateurs »), et Magne eût sans doute gagné à « téléviser » son message aux nations (plutôt que de le « radiodiffuser »).

Le roman paraît ainsi, soumis qu'il est à des influences temporelles contradictoires, être atteint d'une curieuse distorsion sémantique, qui atteint son maximum d'élasticité dans le domaine des sentiments. Il est ainsi d'un extrême et délicat anachronisme que, dans cette France des années 1970 ou 1980, le jeune héros tourne son lit dans la direction du domicile de son aimée, **« afin d'avoir le visage tourné vers elle pendant qu'il dormirait ».** A la place de ce modificateur zélé, j'aurais remplacé cette giration de mobilier par la pratique plus franche du plaisir solitaire...

Mais on aura compris que je plaisante : jamais l'idée ne me viendrait de vouloir traduire Spitz en hexagonal ! De telles méthodes sont bien entendu inqualifiables, et dénotent une malhonnêteté foncière de la part de l'éditeur. Un livre n'est pas un conglomérat de mots qui, telles les pièces d'un jeu de construction, peuvent être au gré

des années remplacés par des matériaux nouveaux. Un livre est une œuvre totale, un édifice qui doit traverser les âges tel qu'il a été conçu par son auteur — ou bien on le laisse reposer en paix. Un livre est une construction verbale qui ne témoigne sur rien d'autre que sur lui-même, grâce aux signes de son écriture, qui ont les deux faces de Janus : à la fois signifiants et signifiés. Qu'il soit un ouvrage « d'anticipation » ne change rien à l'affaire, l'anticipation dont il est « l'objet » (beaucoup plus que le « sujet ») ne témoignant pas sur un futur indéfiniment déplaçable en avant dans le temps, mais sur l'époque même de sa conception.

La manœuvre honteuse dont a été l'objet **La guerre des mouches** ne révèle qu'une chose : le mépris dont ses éditeurs recouvrent un ouvrage « d'anticipation », un ouvrage « populaire », dont nul ne s'inquiétera de savoir s'il a été ou non respecté. Car, à tout prendre, pourquoi ne pas tout « moderniser » ? Marabout publie Théophile Gautier et Erckman-Chatrian, sans changer pour autant les carrosses en Pullman, les chevaux en Harley-Davidson. Nous lui demandons aujourd'hui de publier Spitz, et non pas Spitz prémâché par un plumitif rétribué...

Ces réflexions, bien sûr, font partie d'une position de principe sur laquelle on se doit d'être intransigeant : on peut (et doit) très bien lire la « version » de **La guerre des mouches** que nous proposent aujourd'hui les éditions Marabout — mais en se rappelant qu'il en est d'elle comme de ces films dont on n'a à sa disposition qu'une copie doublée... Cela ne nous empêchera pas de dresser devant les pattes du Marabout un grand panneau rouge et blanc de sens interdit, et de le verbaliser d'importance : Ça va bien pour cette fois, mais n'y revenez pas !

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le n° : France 4 F ; Suisse 4,90 FS ; Belgique 48 FB ;
Algérie 4 DA ;

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

COLLECTIONNEURS : amateurs de fantastique, de science-fiction, de bandes dessinées, envoyez vos listes de recherche à la librairie PELLUCIDAR, 8 rue Mayran, PARIS 9e. Mo Cadet, ouvert de 14 h à 20 h tous les jours, sauf le dimanche.

VENDS au plus offrant plusieurs numéros *Fiction* : 14 à 35, 40 à 89 et 121 à 142 + *Fiction spéciaux*. Ecrire à M. Paolo FALCONE, 5 rue Lavandier, LUXEMBOURG.

VENDS au plus offrant *Planète* ancienne édition nos 1, 2, 3, 4. S'adresser à Mlle de LISLE, RIC 69.16 (19 h à 20 h).

VENDS par coll. ou titres séparés : *Rayon Fantastique*, FN *Anticipation*, certains CLA, *Fiction* et *Fiction spéciaux*, *Galaxie* (ancien et nouveau) et *Galaxie Bis*, *Satellite* et *Cahiers de la SF*, *Planète*, ainsi que nombreux hors collections (Sphère d'Or, Fu-Manchu, etc.) Ecrire à M. LEVINE, 6 rue Rollin, PARIS 5e.

VENDS *Fleuve Noir* nos 115, 152, 170, 175, 328. *Galaxie Bis* nos 5, 14. *Présence du Futur* nos 36, 50, 90. *Rayon Fantastique* nos 9, 22, 23, 31, 36, 44, 47, 51, 52, 67, 69, 76, 103, 107, 108, 109, 116, 118, 124. *Les premiers hommes dans la Lune* (Wells). Ecrire à Daniel MISPOULET, Ecole Maternelle, 33 - GUJAN MESTRAS.

VENDS nombreux romans SF collection *Fleuve Noir*, *Anticipation* et *Rayon Fantastique*. Ecrire à M. KUNKLER, 7 rue Schimper, 67 - STRASBOURG.

VENDS 76 volumes et 15 anthologies de *Fiction* : 250 F., 109 volumes et 3 anthologies de *Hitchcock* : 300 F., 48 volumes et 11 anthologies de *Mystère-Magazine* : 175 F. Tous les volumes en état neuf. Ecrire à Armand HOSS, 122 avenue de la Fayencerie, LUXEMBOURG.

VIENT DE PARAITRE le fabuleux no triple de l'ECRAN FANTASTIQUE. 120 pages sensationnelles sur le cinéma fantastique. Des informations exclusives, en avant-première... des révélations étonnantes... de nombreuses interviews. Commandez dès maintenant ce numéro démentiel à Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 - NEUILLY. *Prix* : 6 F (étranger : 6,50 F).

ECHANGE *Le livre des robots* au CLA contre Trilogie d'Asimov. S'adresser à Paul H. LEFORT, 12 domaine de Seignelay, 92 - CHATENAY MALABRY.

ACHETE CLA no 11 « *L'empire de l'atome* » de A.E. van Vogt, état neuf 80 F. Ecrire à Alain BESSIERE, 6 rue Rabelais, 93 - BONDY.

RECHERCHONS pour création à venir d'un fanzine SF et fantastique dilettanti possédés par un idéal littéraire-philosophique. *Feu sacré indispensable*. Formation éventuelle d'un groupe. Orientation de lecture : Lautréamont, Dostoïewski, romantisme all., surréalisme. Ecrire à M. Daniel LEDUC, 40 rue de la Fontaine, 92 - FONTENAY AUX ROSES.

RECHERCHE collection complète *Galaxie* ancienne édition. Faire offre à M. ANCION, 26 rue de Naples, B. 1050 - BRUXELLES.

ACHETONS tous livres de science-fiction, bandes dessinées, revues de cinéma. Librairie PELLUCIDAR, 8 rue Mayran, PARIS 9e.

VENDS *Robinson* bon état 1 à 130 et 170, 190, 197 en bloc ou en plusieurs lots. *J. de Mickey* av. guerre 104 à 159 etc. Ecrire à M. SCHENARDI, 89 - CHEROY.

Dépôt légal : 3e trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan